

Tome Ier, n<sup>o</sup> 4

ศูนย์มานุษยวิทยาสิรินธร

Octobre 1901

BULLETIN

DE

# l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

REVUE PHILOLOGIQUE

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

PREMIÈRE ANNÉE



HANOI

F.-H. SCHNEIDER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—  
1901

## SOMMAIRE

- I. — NOTES ETHNOGRAPHIQUES SUR DIVERSES TRIBUS DU SUD-EST DE L'INDO-CHINE, par M. A. LAVALLÉE, ancien attaché à l'École française d'Extrême-Orient.
- II. — TABLEAU DES SOUVERAINS DE NAN-TCHAO, par le R. P. MATHIAS TCHANG, S. J.
- III. — NOTES SUR LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE DU GANDHARA (COMMENTAIRE À UN CHAPITRE DE HIÛEN-TSANG), par M. A. FOUCHER, directeur p. i. de l'École française d'Extrême-Orient.

## BIBLIOGRAPHIE

### I. — REVUE DES LIVRES.

- J. D. E. SCHMELTZ. — *Rijks ethnographisch Museum te Leiden, 1899-1900* (L. FINOT).
- H. KERN. — *Rāmāyana, oudjavaansch Heldendicht* (Id.).
- CE DE PIMODAN. — *Promenades en Extrême-Orient, 1895-98* (P. ODEND'HAL).
- A. PAVIE. — *Exposé des travaux de la Mission Pavie, 1879-89* (Id.).
- R. PISCHEL. — *Grammatik der Prākritisprachen* (ED. HÜBER).
- W. GEIGER. — *Litteratur und Sprache der Singhalesen* (Id.).
- M. COURANT. — *En Chine, mœurs et institutions, hommes et faits* (A. FOUCHER).
- V. A. SMITH. — *The Jain Stāpa and other Antiquities of Mathurā* (Id.).
- Annuaire général, administratif, agricole et industriel de l'Indo-Chine* (Id.).

### II. — REVUE DES PÉRIODIQUES.

- Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.* — *Journal des Savants.* — *Journal asiatique.* — *Revue de l'histoire des religions* (A. F.).
- Journal of the Royal Asiatic Society.* — *Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society.* — *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* — *Indian Antiquary* (A. F.).
- The Orient* (A. F.).
- Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* (E. II.).
- Tijdschrift voor indische Taal-, Land- en Volkenkunde.* — *Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië* (E. II.).

---

CHRONIQUE. — Indo-Chine. — Inde. — Chine (A. F.).

---

Documents administratifs concernant l'École française d'Extrême-Orient.

# NOTES ETHNOGRAPHIQUES SUR DIVERSES TRIBUS

## du Sud-Est de l'Indo-Chine (1)

PAR M. A. LAVALLÉE

Ancien attaché à l'École française d'Extrême-Orient

---

### BOLOVEN

Les Boloven constituent, par leur nombre et leur état social, la plus importante des tribus établies entre le Mé-kong et la Sé-kong. Leur type se rapproche beaucoup de celui des Laotiens auxquels ils ont emprunté de nombreuses coutumes : port du sampot, coupe des cheveux, etc. La plupart parlent couramment le laotien, conséquence de leurs relations commerciales très suivies avec les riverains du Grand Fleuve.

Leurs traditions font venir tous les *Khà* (2) du pays de Vieng-Chan, emmenés par les *chourong*, magiciens armés d'une épée enchantée. En tête marchaient les Radeh et en queue les Boloven. Ceux-ci, épuisés par la fatigue et la maladie, ne purent dépasser la région où ils sont maintenant fixés et s'y établirent. Il est curieux de constater que cette légende se retrouve, presque trait pour trait, chez les Niaheun et qu'il existe, chez tous les *Khà* occidentaux, une vague idée d'une origine septentrionale. Il se pourrait, en effet, que cette race ait été refoulée vers le Sud par l'expansion des Thai.

Les Boloven se nomment eux-mêmes « *Djourou* ». Les Laotiens donnent comme étymologie du mot *löven* ou *bolöven* l'absurde légende suivante : un chef laotien acheta jadis d'un chef *djourou* le droit de suzeraineté moyennant le don d'une bague que le Laotien reprit ensuite par artifice, d'où le nom donné au *Djourou* : « il a perdu la bague », en laotien : *lä vên*.

Les villages ne sont pas reliés administrativement entre eux. Les *chau muong* de Saravane et de Khan-thong-gnai représentent l'autorité supérieure ; les groupements de population sont administrés, pour les affaires de municipalité ou de simple police, par des chefs dont la hiérarchie descendante est la suivante : *Kagnong louang*, *Kagnong ao*, *Kagnong louk*, *Kagnong muong*,

---

(1) Ces notes sont extraites d'un rapport adressé au Directeur de l'École française d'Extrême-Orient par M. A. Lavallée, le 1er août 1900. On trouvera dans le second *Rapport annuel* de M. Finot des renseignements sur le voyage de notre collaborateur, dont nous publions d'ailleurs l'itinéraire, et un aperçu de ses résultats au point de vue archéologique et linguistique (*N. de la R.*).

(2) *Khà*, sauvage, en laotien.

Kagnong lan, les petits villages n'ayant que des magistrats d'ordre inférieur. Les dignités sont héréditaires.

Les Boloven cultivent, pour vendre aux Laotiens, du tabac, de la ramie et, dans la région Nord, du cardamome dont le commerce enrichit le pays ; ils se nourrissent de riz de montagne, comme presque tous les Khâ. Leurs rizières sont constituées dans la forêt au moyen de « brûlés » qu'on abandonne au bout de deux ou trois ans pour procéder à un nouveau défrichement. L'industrie de cette tribu est nulle ; tous les tissus viennent d'Europe par l'intermédiaire des Laotiens et des Chinois.

Les Boloven, comme tous les sauvages, n'ont qu'une vague idée de l'existence d'un être supérieur ; ils ne rendent hommage qu'aux esprits malfaisants dont ils voient l'intervention partout. Aucune maladie ne leur paraît naturelle : elle est, d'après eux, toujours causée par l'action néfaste d'un esprit, qu'on s'efforce d'apaiser par toutes sortes de sacrifices. Cette croyance existe d'ailleurs, presque à un semblable degré, chez les Laotiens et même chez les Annamites. Lorsqu'une personne est malade, c'est-à-dire, pour les Laotiens et les sauvages,

possédée par un esprit, on fait venir un sorcier qui exorcise le démon auquel on offre en sacrifice un peu de viande ; des œufs (souvent vidés d'avance), des fruits, que les Laotiens confient, sur un petit radeau, au courant du fleuve et que les Khâ déposent simplement sur les routes.

Une conséquence de cette attribution à une puissance maligne de tous les maux physiques est l'absence presque absolue d'une médication rationnelle : je n'ai vu employer chez les Khâ, en guise de remède, que le sang de poulet, en frictions extérieures.

La terreur des influences malfaisantes est l'origine de ce *khalam* <sup>(1)</sup>, commun à toute la région sauvage et qui y rend la vie si désagréable pour le voyageur qui se heurte à chaque instant au réseau inextricable de ces



FIG. 46. — JEUNES MARIÉS BOLOVEN.

défenses de faire ou de passer. Lorsqu'un village ou une maison est en état de *khalam*, l'entrée en est absolument interdite à tout étranger. Les causes du *khalam* sont multiples : disette, guerre, cérémonie religieuse, maladie, enter-

(1) *Khalam*, néfaste, qui porte malheur, interdit (en laotien) ; c'est le *tabou* des Océaniens.

rement, etc. Les grands *khalam*, pour la disette et la guerre, durent trois lunes, pendant lesquelles les villages de la tribu restent en interdit. Les Boloven, chez lesquels la civilisation fait de sérieux progrès, n'ont gardé l'interdit que pour les maisons seulement, lorsque le sorcier y pratique ses incantations pour guérir un malade.

Je n'ai pas pu obtenir de renseignements au sujet des rites usités chez les Boloven au moment de la naissance et qui paraissent se réduire à fort peu de chose. Les mariages se concluent de la façon suivante : le jeune homme qui désire une jeune fille fait demander aux parents la permission de la visiter. Si ceux-ci agrément la demande et si la fille est consentante, les jeunes gens sont laissés complètement libres de se fréquenter, sans que personne les surveille. Les fiançailles n'ont pas de durée fixe ; on procède généralement au mariage lorsque le vin de riz pour les réjouissances est prêt. Le chef du village sacrifie un poulet, puis examine les entrailles. Si l'appendice (?) est bien dans un plan perpendiculaire à l'intestin, les présages sont bons ; s'il s'incline à droite ou à gauche, c'est un signe néfaste et l'union n'est pas célébrée. En cas de réussite, le mariage se trouve de fait conclu ; il ne reste plus qu'à absorber six jarres de vin de riz et de copieuses victuailles fournies, par moitié, par chacun des nouveaux époux. Il ne se donne de dot d'aucun côté. En cas d'adultère, le coupable est condamné à douze ticaux d'amende si la personne lésée est du commun peuple, et à vingt ticaux si elle appartient à la famille d'un chef. L'amende est la même pour la séduction d'une jeune fille. La mari qui surprend sa femme en flagrant délit a le droit de tuer les coupables.

Il est assez difficile d'obtenir des renseignements exacts au sujet des cérémonies auxquelles on procède au moment de la mort : le cadavre est immédiatement porté hors de la maison et déposé sous une sorte de catafalque ; tout le village se réunit et l'on absorbe bruyamment force vin de riz, sans doute pour distraire la douleur des parents. L'inhumation n'est pas, non plus, accompagnée de cérémonies lugubres et ressemble plutôt à une fête comme, d'ailleurs, les crémations laotiennes. Le corps n'est jamais incinéré. Les tombes, très éloignées des lieux habités, par crainte des influences malignes, sont soigneusement entourées et surmontées d'une légère construction en bois. Les Boloven croient à une vie future sur la nature de laquelle ils semblent cependant peu fixés ; ils ne paraissent pas avoir l'idée de récompenses et de peines dans l'autre monde, comme conséquence de la conduite de l'individu.

Les Boloven sont beaucoup plus hospitaliers que les Laotiens : leurs *sala* (maisons des voyageurs) sont bien entretenues, toujours pourvues d'eau et de nattes ; l'arrivée d'un voyageur de marque dans un village est l'occasion d'une fête accompagnée d'une forte absorption de vin de riz, auquel il faut goûter, sous peine de manquer à tous les usages.

Cette dégustation solennelle se retrouve chez les Niaheun et chez beaucoup d'autres tribus. Le vin de riz se prépare de la façon suivante : on prend de la

balle de paddy et du riz décortiqué qu'on mélange dans une jarre avec un peu d'eau et un levain *ad hoc*. On bouche hermétiquement la jarre et on laisse fermenter pendant deux ou trois mois. On ajoute de l'eau au moment de consommer. On aspire le liquide avec un rotin percé introduit jusqu'au fond de la jarre. Le goût n'est pas désagréable.

#### NIAHEUN

Les Niaheun, comme les Boloven, croient être venus du Vieng-Chan il y a très longtemps, conduits, eux, par les *phũ sãi*, espèce de sorciers parents des *chuong*. Ce sont les *phũ sãi*, croient-ils, qui leur ont fixé leur résidence et leur dialecte, tous les Khà formant jadis un seul peuple et parlant la même langue.

Les Niaheun diffèrent totalement des Boloven comme aspect physique (fig. 47

et 48). Les hommes ont souvent des traits fort réguliers et sont même quelquefois d'une beauté remarquable ; leur teint est très foncé ; ils portent les cheveux longs, souvent crépelés, particularité qui ne se rencontre jamais chez les races mongoliques. Leur type paraît supérieur à celui des femmes, qui est moins affiné. Le costume masculin est des plus rudimentaires : un simple pagne auquel on ajoute, par les temps frais, une couverture jetée sur les épaules.

L'industrie des Niaheun est absolument nulle : ils achètent chez les Alak les étoffes dont ils se couvrent et aussi leurs bijoux, y compris les colliers de perles

venus d'Europe par la voie d'Annam. Les Niaheun ont cherché à excuser leur indolence en déclarant néfaste le tissage des étoffes qui leur aurait été

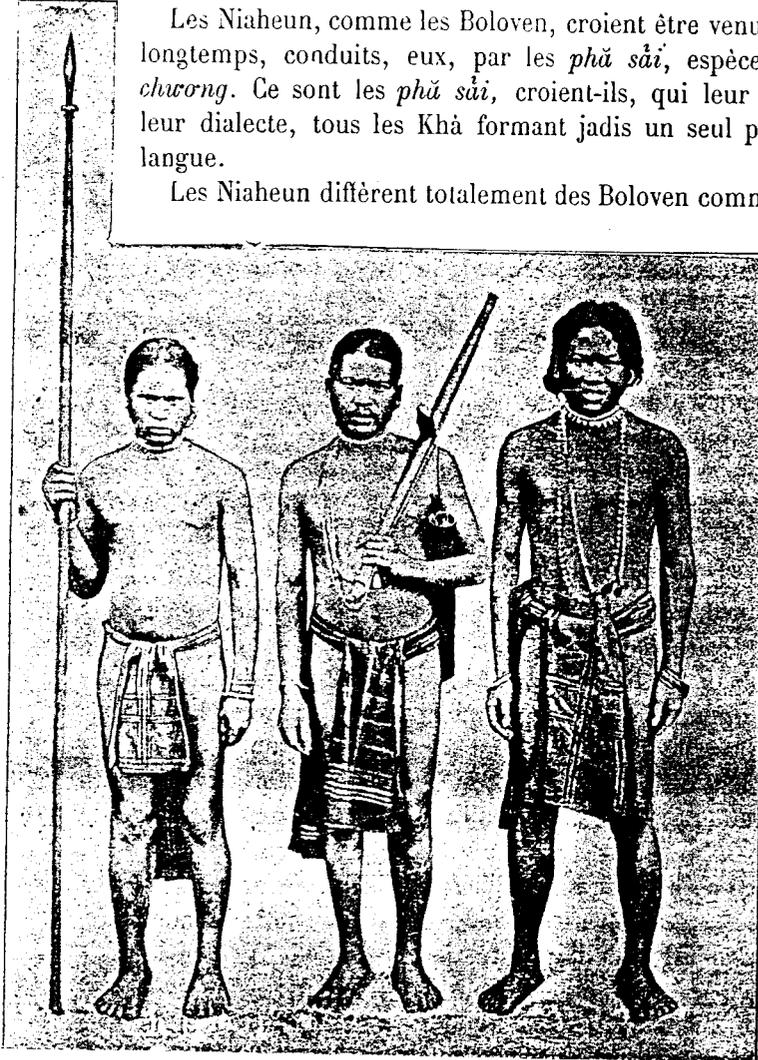


FIG. 47. — GUERRIERS NIAHEUN

interdit par les *phũ sãi* au moment de leur exode du Vieng-Chan.

Leur organisation sociale est la même que celle des Boloven et est toute patriarcale. Leurs usages ad-

mettent le rachat de tous les crimes et délits. L'amende pour un vol est du triple de la chose volée, dont un tiers au profit du juge (chef du village); pour un meurtre, elle était du double de la valeur de l'homme, soit de deux à quatre barres d'argent (1); les coupables ne pouvant payer étaient jadis vendus. Les affaires criminelles se règlent maintenant chez le fonctionnaire français chargé de l'administration de la province. L'amende pour adultère, partagée entre les deux coupables, est de cinq buffles; elle est de trois buffles pour répudiation non motivée, du même nombre pour séduction suivie de grossesse. Dans ce dernier cas, la jeune fille supporte également la moitié de la peine, pareil acte portant malheur au village. En tout



FIG. 48. — PROFIL DE NIAHEUN.

cela, les droits des femmes sont absolument égaux à ceux des hommes.

Les errements pour les mariages sont les mêmes que chez les Boloven : liberté complète aux fiancés, divination par les entrailles d'un poulet. Les funérailles présentent le même caractère et sont également l'occasion d'une absorption immodérée d'alcool.

Les causes de *khalam* sont innombrables et l'entrée des villages est à chaque instant défendue aux étrangers ; les coutumes locales punissent de trois barres d'amende la violation de cette défense : c'était jadis un *casus belli*. J'ai dû, pour me conformer aux usages, éviter les villages Niaheun que j'ai rencontrés, tout le pays étant en interdit par suite de mauvaise récolte. La raison du *khalam* en temps de disette est qu'on craint que le génie du riz ne s'en aille avec l'étranger, au départ de celui-ci, ce qui empêcherait toute récolte subséquente.

#### ALAK

L'Alak a les traits moins fins mais l'apparence plus robuste que le Niaheun ; il porte également les cheveux longs mais ramenés et coupés droit

(1) 30 à 60 piastres.

sur le front, « à la chien ». Son costume est tout aussi sommaire pour le sexe masculin ; les femmes portent une longue jupe qui cache les seins et descend au-dessous des genoux. (Fig. 49).

L'Alak est un artisan habile qui fournit à ses indolents voisins Niaheun leurs bijoux et jusqu'à leurs vêtements, qui s'échangent contre du bétail. Il a même

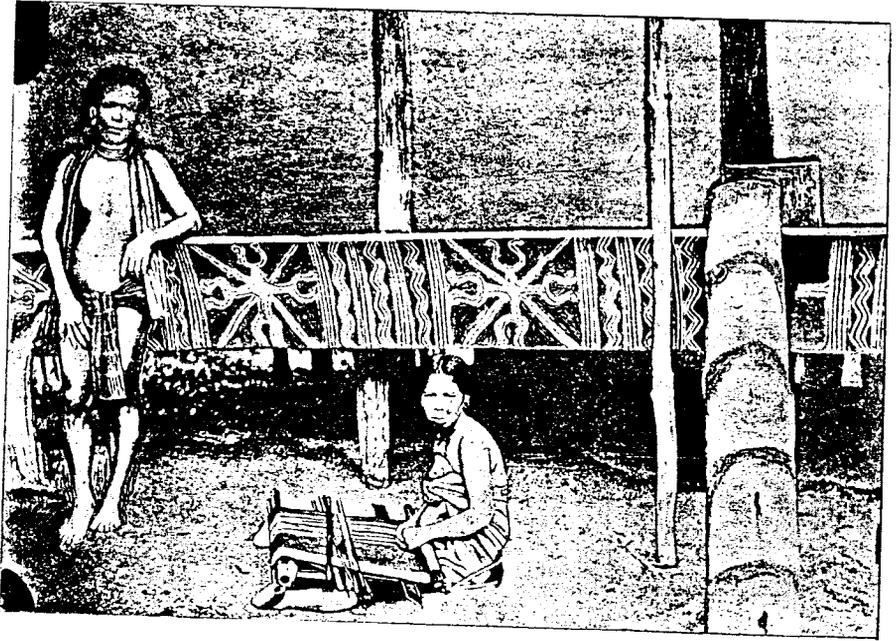


FIG. 49. — TISSEUSE ALAK.

un certain sens artistique : quelques pipes à eau, cadeaux de jeunes gens à leurs fiancées, et des peignes en bambous sont assez finement fouillés ; à remarquer également quelques lourds bracelets en cuivre ciselé, qui ne se font plus d'ailleurs. Les maisons alak sont grandes, solides et ornées avec art. (Fig. 50).

Le jeune Alak est coquet et soigne particulièrement sa parure. Les élégants portent autour du cou un collier formé d'un gros fil de cuivre enroulé et qui atteint souvent dix centimètres de hauteur. C'est là un véritable carcan qui gêne les mouvements de la tête et blesse par son poids ; d'autre part, le vert-de-gris qui se forme à l'intérieur cause des inflammations de la peau qui forcent à abandonner temporairement cette parure primitive. Les oreilles sont percées de trous énormes dans lesquels on introduit les objets les plus hétéroclites : bouts d'os, de bois, tronçons de roseau, écheveaux de fil rouge. Les douilles vides de carabine et de revolver sont particulièrement appréciées pour cet usage. Les femmes paraissent moins coquettes : elles portent seulement des colliers formés de plusieurs rangées de petites perles, généralement de couleur verte. Aucun bijou n'est en or ni en argent, le contact de ces deux métaux

portant malheur. Cette superstition peu banale n'est pas sans compliquer étrangement les transactions avec cette peuplade, la monnaie d'argent n'étant pas admise.

Les Alak sont encore plus esclaves du *khalam* que les Niaheun. Il est néfaste de toucher un cochon l'après-midi. Le *fan* (cervulus Muntjac) est maléfique au premier chef : non seulement on ne peut en manger, mais l'introduction d'un seul morceau de la bête dans un village expose les habitants aux maux les plus épouvantables. La corne du rhinocéros porte également malheur. En revanche, l'entrée des villages n'est jamais interdite aux étrangers, comme chez les Niaheun ; mais on leur y donne rarement l'hospitalité. Les filles Alak peuvent également épouser des gens d'une autre tribu (ce qui est interdit chez les Niaheun) et on les voit même s'unir, rarement d'ailleurs, avec des Laotiens.

Lorsqu'un Alak est malade, il sacrifie un buffle ou une vache au démon qui le tourmente. On plante, pour la circonstance, une colonne en forme de carafe très allongée, à laquelle on attache la victime qu'on immole à coups de lance. Tout le village et même les villages voisins sont invités pour le festin qui s'ensuit et qui est accompagné d'une vaste absorption de vin de riz, défendue en temps ordinaire. Les villages sont semés de colonnes, qui restent debout pour rappeler ces sacrifices, et les crânes des victimes sont soigneusement conservés dans la maison du sauvage qui a fait les frais de la fête : il n'est pas rare d'en compter une dizaine fixés dans la toiture. Inutile de signaler les effets de cette médication bizarre et que les Khà croient souveraine ; si elle est suivie de la mort du malade, l'Alak explique cet accident en disant : « Je me suis trompé : j'ai sacrifié un buffle et l'esprit voulait une vache ». Le principe reste sauf.

L'organisation sociale est la même que chez les Boloven et les Niaheun, mais chaque village est encore plus isolé et presque hostile à ses voisins. L'administration de chaque groupe est dévolue à plusieurs notables dont il faut l'accord unanime pour résoudre une question. Aussi la moindre affaire ne peut-elle être réglée qu'après des *palabres* interminables, auxquels tout le village prend part, se réservant d'ailleurs de n'exécuter que les décisions qui recueillent l'approbation à peu près unanime de la population. Les traits caractéristiques de l'esprit du sauvage sont la méfiance et l'inertie ; j'ai eu toutes les peines du monde à me procurer, à Kassang Fè Dan (fig. 50), quelques spécimens de l'industrie locale ; à mes propositions d'achat, on répondait : « Les Européens qui vous ont précédé ici n'ont jamais demandé semblable chose : nous craignons que vous n'ayez un but caché de nature à nous nuire ».

Le mariage, chez les Alak, est entouré des mêmes cérémonies que chez les Niaheun et les Boloven, mais le mari est ici tenu de fournir une dot, d'ordinaire quatre buffles ou deux jarres du Cambodge. Le rachat des offenses se pratique comme chez les Niaheun : le viol est puni de trois *tambungs* (douze ticaux) d'amende, l'adultère de deux *tambungs* à la charge de l'amant. L'amende pour le vol est du double de la chose volée ; pour le meurtre, elle était du double de la valeur de l'homme, comme chez les Niaheun.

Les traditions des Alak se bornent à ceci : ils viennent du Nord et habitaient jadis la région de Ban Dan Na Lao (près de Song-không). Quant à l'origine de leur race, la légende raconte qu'aux anciens temps les Laotiens et les Khâ habitaient, réunis en un seul peuple, les îles de la mer (?), où ils se trouvaient confinés. Ils eurent un jour envie de voir du pays. Une corde très longue en cuir de buffle fut préparée et le meilleur nageur la porta à la côte du continent, où il la fixa. Les insulaires se mirent alors à l'eau en se soutenant au câble ; mais, celui-ci venant à se briser, ceux qui étaient passés les premiers se trouvèrent séparés de leurs frères. C'est des premiers que descendent les Khâ, les

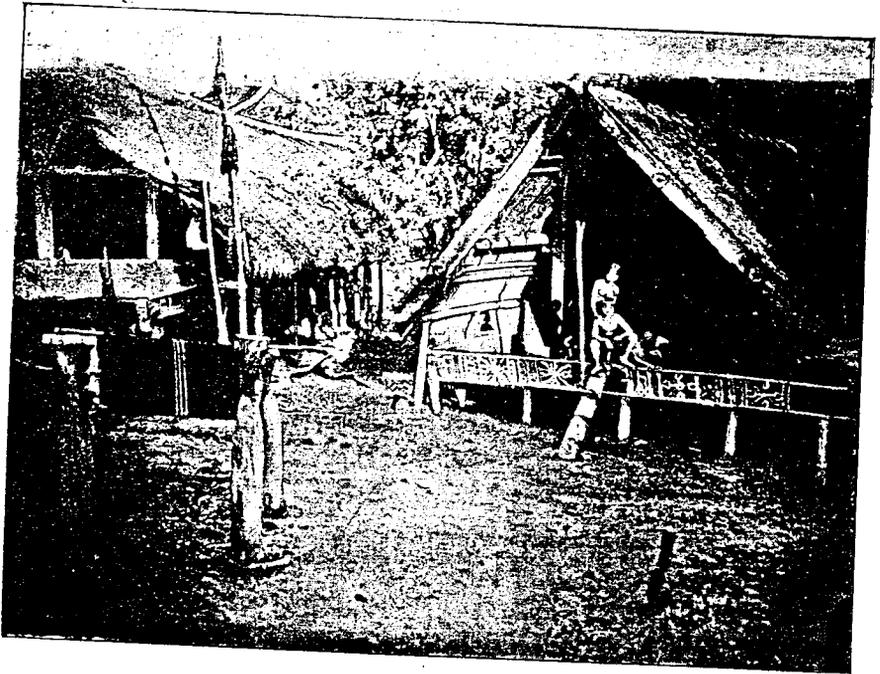


FIG. 50. — VILLAGE ALAK (BAN KASSANG FÈ DAN).

autres sont devenus les Laotiens ! L'histoire ne dit rien des autres peuples, d'ailleurs presque inconnus des Alak qui n'ont de relations qu'avec leurs voisins de l'Ouest. Je ne parle pas de leurs idées sur les Européens qui leur paraissent une variété de magiciens, d'essence ultrahumaine !

#### LAVÉ

Je n'ai pu recueillir les traditions ni noter les mœurs des Lavé, faute de pouvoir trouver un sujet assez intelligent et parlant suffisamment le Laotien. A toutes mes questions, les sauvages que j'interrogeais répondaient : Je ne sais pas. Cette peuplade paraît très-inférieure au point de vue intellectuel.

Son type physique et sa langue la rapprochent des Boloven. Les cheveux sont souvent coupés à la laotienne, les vêtements sont ceux des Niaheun et des Alak (fig. 51).

#### KASÈNG

Les Kasèng ont à peu près le même type que les Lavé ; leur dialecte, si j'en juge par le peu qu'il m'a été permis d'étudier, a les plus grandes affinités avec le dialecte alak. Je n'ai pu recueillir qu'un vocabulaire tout-à-fait élémentaire



FIG. 51. — TYPES DE KHA LAVÉ.

et j'ai essayé vainement d'obtenir quelques renseignements sur les usages et les légendes de cette tribu, les rares individus que j'ai pu rencontrer à Attopeu ne connaissant que quelques mots de laotien.

#### HALANG

Les Halang ou Sélang ne possèdent que six villages, échelonnés sur la première moitié de la route d'Attopeu à Kon-Toum. Ils ont le même type physique que les Lavé et le même costume primitif ; leur langue diffère sensiblement des dialectes occidentaux et semble parente du sédang ; leurs facultés

intellectuelles paraissent avoir été quelque peu développées par leur contact journalier avec les marchands laotiens.

Les Halang savent travailler le fer, mais ne connaissent pas le métier à tisser : ils fabriquent une étoffe grossière avec une espèce d'écorce que l'on bat pour l'assouplir et qui donne un tissu assez résistant. Toute autre industrie est, disent-ils, incompatible avec la recherche de l'or, leur principale occupation. Ils se servent, pour ce dernier travail, de grands plats en bois, façonnés au coupe-coupe, qu'on remplit de la vase des rivières et qu'on agite dans l'eau jusqu'à ce que l'or reste seul au fond. Ce procédé primitif ne donne d'ailleurs que des bénéfices dérisoires : dix cents par jour et par travailleur. Les sauvages paient l'impôt avec une partie de cet or et échangent le reste contre les marchandises que leur apportent les Laotiens. Ils n'en font point de bijoux.

Les légendes halang racontent qu'à l'origine tous les Khà formaient une seule nation groupée sur les rives de la Sé-San. Or, en ce temps là, vivait au Vieng-Chan un magicien (*phũ sãi*) renommé pour sa grande science, lorsque des géants, hauts de huit coudées, venus de « Lanka » (1), envahirent le pays qu'ils ravagèrent et emmenèrent prisonnier le propre frère du magicien. Celui-ci, épouvanté devant ces adversaires plus forts que ses enchantements, s'enfuit, descendant le Mékong en pirogue avec sa femme et ses enfants. Mais, en arrivant à Khône, la pirogue fut engloutie dans la cataracte, et la femme et les enfants se noyèrent. Le magicien, sauvé par miracle, continua à descendre le Mékong jusqu'à la Sé-San qu'il remonta, si bien qu'il tomba un jour chez les Khà qui s'emparèrent de sa personne et le réduisirent en esclavage. Mais lui, voulant montrer sa puissance, transforma un jour les enfants de ses maîtres en fruits divers puis leur rendit leur forme primitive, ce qui effraya fort ces gens qui résolurent de se débarrasser de leur esclave. Il y avait en ce moment, dans un village voisin, un chef que les génies avaient rendu riche de la façon suivante : étant un jour à la pêche, il ramena plusieurs fois avec son filet une mâchoire de cuivre qui, rejetée à l'eau, réapparaissait toujours. A la fin, étonné de ce prodige, il prit la mâchoire et la rapporta chez lui. La nuit qui suivit, il rêva que cette mâchoire parlait et lui ordonnait de construire un temple où il la déposerait, moyennant quoi il lui suffirait de désirer quelque chose pour être exaucé. L'heureux pêcheur obéit et n'eût désormais qu'à souhaiter les plus grandes richesses pour les obtenir. On vint lui offrir en vente le *phũ sãi*, dont on demandait un prix exorbitant : cent buffles, cent plats d'airain, cent sabres, etc., que ce lui fut un jeu de donner, grâce à la précieuse mâchoire. Il ignorait cependant les merveilleux talents de son esclave que celui-ci lui fit d'ailleurs immédiatement connaître. Envoyé puiser de l'eau pour la préparation du vin de riz offert à ses anciens maîtres, il s'amusa à rendre solide cette eau qu'il se mit à découper en tranches. A la vue de ce prodige, son nouveau maître, reconnaissant un être supérieur, lui rendit

(1) Ceylan, dans le *Rāmāyaṇa*.

sur le champ la liberté et y ajouta le don de ses quatre filles comme épouses. Accepté bientôt comme chef suprême par tous les sauvages, le *phã sãi* leur fixa leur langue, leur résidence et leur industrie particulière (la recherche de l'or pour les Halang), ce qui se rapporte aux traditions des Niaheun. Cette légende a également des relations avec celle que m'ont racontée les Boloven.

Comme chez tous les sauvages, les coutumes halang admettent le rachat des délits et des crimes, selon un tarif fixé d'avance. Les cérémonies civiles sont peu nombreuses. La naissance n'est accompagnée d'une fête que chez les gens riches. Pour le mariage, il ne se donne aucune dot ; tout se borne à une vaste absorption de vin de riz et à quelques cadeaux de part et d'autre. On ne peut répudier sa femme sans lui verser une indemnité égale à la valeur de sept esclaves. Les Halang riches épousent souvent par anticipation des fillettes qui restent dans leur famille jusqu'à l'âge de puberté, mais dont ils doivent, dès lors, assurer l'entretien. La polygamie est la règle chez les chefs.

A la mort, le cadavre est porté hors de la maison et placé sous un catafalque. Il est enterré après un délai allant jusqu'à huit jours dans les familles riches. L'inhumation est accompagnée d'un grand festin où l'on mange porcs et buffles arrosés de vin de riz. On fait aussi des sacrifices de buffles au démon en cas de maladie. Les Halang croient à une vie future, avec récompenses et châtements, sur la nature desquels ils n'ont d'ailleurs pas d'idée bien arrêtée. Ils croient à un être suprême et surtout aux génies, larves et fantômes, qui remplissent tout.

Les épidémies de choléra sont fréquentes dans cette région et causent, par suite de l'incurie des sauvages, un nombre de décès effrayant : la moitié de la population disparaît. Elles restent d'ailleurs confinées dans un cercle très restreint, grâce à l'isolement des villages. Il faut voir dans ces épidémies la principale cause de l'affaiblissement de plusieurs tribus, réduites à deux ou trois villages. Les Halang, eux-mêmes, ne comptent guère maintenant plus de deux mille individus.

#### THÉ

Les Thé forment un petit groupe de deux villages, éloignés l'un de l'autre de quatre kilomètres. Ils paraissent proches parents des Halang. Leurs cimetières sont curieux : ils sont entourés d'une rangée de statues, taillées dans un tronc d'arbre, et figurant grossièrement un personnage assis, la tête dans les mains, dans l'attitude de la méditation. L'ensemble est d'une bizarrerie mélancolique. (Fig. 52).

#### DJIARAI

Les Djiarai constituent la plus importante des tribus sauvages : leurs villages, très nombreux, s'étendent sur un espace de deux cents kilomètres, des Halang aux Radeh. Leur type physique est peut-être légèrement supérieur à celui de

leurs voisins, mais leur état de civilisation est tout aussi rudimentaire. Leurs mœurs sont très-libres et l'ivrognerie est très en honneur. Il en résulte une dégénérescence de la race : dans chaque village djiarai que j'ai visité, j'ai rencontré un ou deux idiots.

La langue des Djiarai offre de grandes affinités avec le cham et le malais ; mais il ne semble pas, étant donné leur niveau ethnique actuel, que les Djiarai aient jamais participé à la civilisation du Champa, auquel ils durent

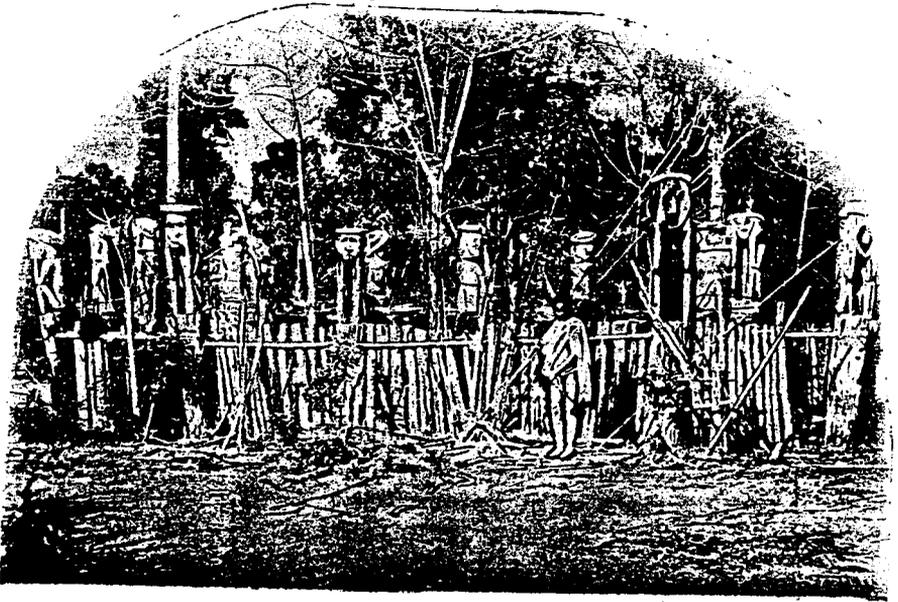


FIG. 52. — CIMETIÈRE CHEZ LES THÈ.

seulement être longtemps assujettis. Au moins, la vallée du Song-Ba fut-elle occupée par les Cham qui y laissèrent ces monuments mystérieux, signalés par les sauvages, et que ceux-ci entourent maintenant d'une vénération superstitieuse.

On ne peut consulter à ce sujet les traditions djiarai qui n'existent pas. J'ai interrogé en vain les notables de Pley-Kleng : ils n'ont aucune idée de leur origine ni de leur histoire. Le R. P. Guerlach n'a pas été plus heureux dans ses voyages aux villages du Sud.

Les Djiarai font un commerce assez actif d'étoffes, tissées par leurs femmes. Des jupes de celles-ci, non cousues, sont souvent curieuses, étant formées d'un tissu blanc par places, ailleurs rouge, puis bleu et quadrillé ; l'ensemble est bizarre : on dirait que le vêtement est rapiécé. Ils fabriquent également de beaux sabres, à long manche en cuivre repoussé.

Chaque village djiarai est, comme partout dans cette région, indépendant de son voisin. Il n'y a aucune espèce d'autorité centrale. L'influence des *patao*,

desquels je vais parler, ne s'exerce que sur leur entourage immédiat. Leur nom même est inconnu dans les villages du Nord.

*Rois du feu et l'eau.* — J'ai pu recueillir à Kon-Toum des renseignements précieux sur les fameux rois du feu et de l'eau, (*Patao Ngo*, et *Patao Ya* en djarai; *Hoà Xá* et *Thúy Xá* en annamite; *Sadet Theung* et *Sadet Loum* en laotien). Voici ce que racontent les sauvages : un homme riche, nommé Xép, conservait deux lingots de fer, un gros et un petit. Avec ce dernier, de nature magique, son existence se trouvait identifiée ; de telle sorte que tous les changements que subissait ce morceau de fer retentissaient sur la vie même de son propriétaire. Aussi ce dernier le gardait-il avec un soin jaloux sans confier à personne le redoutable secret. Un jour, son fils vint lui demander un des lingots pour se forger un sabre : « Aie bien soin de prendre le gros », dit le père qui, fort occupé, ne put se déranger. Le fils, examinant les deux morceaux de fer, trouva le plus petit d'un travail plus commode et l'emporta, oublieux de l'ordre de son père, dont, rentré au logis, il se mit à forger le fétiche. Or, sous l'action du feu et du marteau, le fer développait une telle chaleur qu'il consumait jusqu'à l'enclume, au grand étonnement des assistants. Un esclave qui se trouvait à côté, fendant le rotin destiné à confectionner le fourreau du sabre, vint à se couper et une goutte de son sang tomba sur la lame qui jeta un éclair éblouissant. L'esclave, soudain inspiré, déclara alors que ce sabre était un fétiche et exigeait sa propre mort, en holocauste, comme réparation de l'insulte qui lui avait été faite. Les assistants, frappés d'un soudain respect pour cet homme qui interprétait les ordres des génies, lui offrirent un repas d'honneur, à l'issue duquel il commanda d'apporter le sabre qui était toujours incandescent. Se précipitant sur l'arme, il la saisit avec les dents. Aussitôt, une lueur aveuglante s'éleva, un gouffre s'ouvrit qui engloutit l'esclave, et le fer redevint instantanément froid. La lame magique, dont personne n'osa reprendre la forge, fut conservée depuis dans l'état fruste où elle se trouvait. (La légende ne dit rien du sort du nommé Xép). La garde de cette arme est confiée au roi du feu et c'est là l'épée magique des Djarai. Le roi de l'eau ne conserve qu'une tasse (?) et le rotin que travaillait l'esclave ; il est moins considéré.

Il n'y a pas trace d'anciens manuscrits cham : personne n'en signale l'existence.

Les fétiches sont conservés dans une petite case voisine de l'habitation du grand prêtre. Jamais le sabre ne sort de son enveloppe : ce serait la fin du monde ; il est donc improbable qu'on consente à le montrer de bonne grâce à un Européen. Les *patao* ne se font d'ailleurs voir qu'avec répugnance aux voyageurs et le protocole de leurs audiences est très-compiqué.

Les rois paraissent au même niveau ethnique que les autres sauvages dont ils mènent la vie. Ils sont très redoutés : on leur attribue le mauvais œil. Aussi chacun évite-t-il leur rencontre ; ils toussent pour annoncer leur venue et permettre aux gens de se cacher. Ils jouissent d'immunités et de privilèges extraordinaires, mais leur autorité ne s'étend pas au delà des quelques villages qui

avoisinent leur résidence. Ils sont entourés de nombreux dignitaires, chargés de multiples fonctions. Ils ne doivent jamais mourir de mort naturelle : cela détruirait leur prestige. Lorsqu'ils sont gravement malades, les anciens délibèrent et, s'ils jugent que le grand prêtre ne peut guérir, ils le tuent à coups de lance. Son cadavre est incinéré, les cendres sont pieusement recueillies et honorées publiquement pendant cinq années. Une partie est remise à la veuve qui les conserve dans une urne qu'elle doit s'attacher et porter sur le dos, lorsqu'elle va pleurer sur la tombe de son mari.

Le « patao » mort, on lui cherche un successeur dans sa famille (déterminée par la ligne féminine). Les sauvages donnent à ce sujet trois versions :

1° Les parents se cachent dans la forêt, on les cherche : le premier trouvé est élu ;

2° Élection par les anciens ;

3° Les jeunes gens de la famille dorment tous à la maison commune. Un ancien vient doucement au milieu de la nuit et interroge : « Qui sera grand-prêtre ? » — Un des dormeurs, suggestionné par l'Esprit, répond : « Moi », et est choisi. Le lendemain, il trouve, noué à son poignet, un fil de coton apporté par les dieux en confirmation de leur volonté.

La seconde version paraît la plus plausible ; c'est d'ailleurs celle qui est le plus souvent donnée.

Le roi du feu est pris dans la famille des *Xèu*, le roi de l'eau dans la famille des *Rocham*.

#### BAHNAR

Les Bahnar, tribu importante, paraissent constituer le noyau d'un groupe ethnique auquel devraient être rattachés les Sédang, les Halang et les petites tribus voisines : Gœlar, Habau, Rengao. Il paraissent même apparentés aux Djiarai dont la langue est un mélange de mots bahnar et de mots cham. Le dialecte bahnar diffère sensiblement des dialectes occidentaux avec lesquels il a peu de mots communs.

L'industrie des Bahnar est, comme celle de leurs voisins, encore dans l'enfance. Ils ne fabriquent guère que quelques étoffes, d'ailleurs fort solides. Leurs maisons sont très peu soignées, sales et mal entretenues, à l'exception de la maison commune, à la construction de laquelle la plus grande attention est apportée et qui élève très-haut dans le ciel son toit décoré (fig. 53).

La mission de Kon-Toum avait jadis réuni tous les villages bahnar en une confédération qui a cessé d'exister avec l'établissement de notre autorité dans le pays ; les villages sont maintenant indépendants les uns des autres. Le rachat des crimes et des délits se pratique chez les Bahnar comme chez les autres sauvages ; les Bahnar catholiques confient aux Missionnaires le règlement de leurs contestations.

Les traditions des Bahnar sont fort confuses. Ils croient avoir vécu jadis côte à côte avec les Laotiens qui auraient quitté le pays pour s'établir dans les basses vallées. Il semble, en effet, qu'il y ait eu jadis une colonie laotienne dans cette

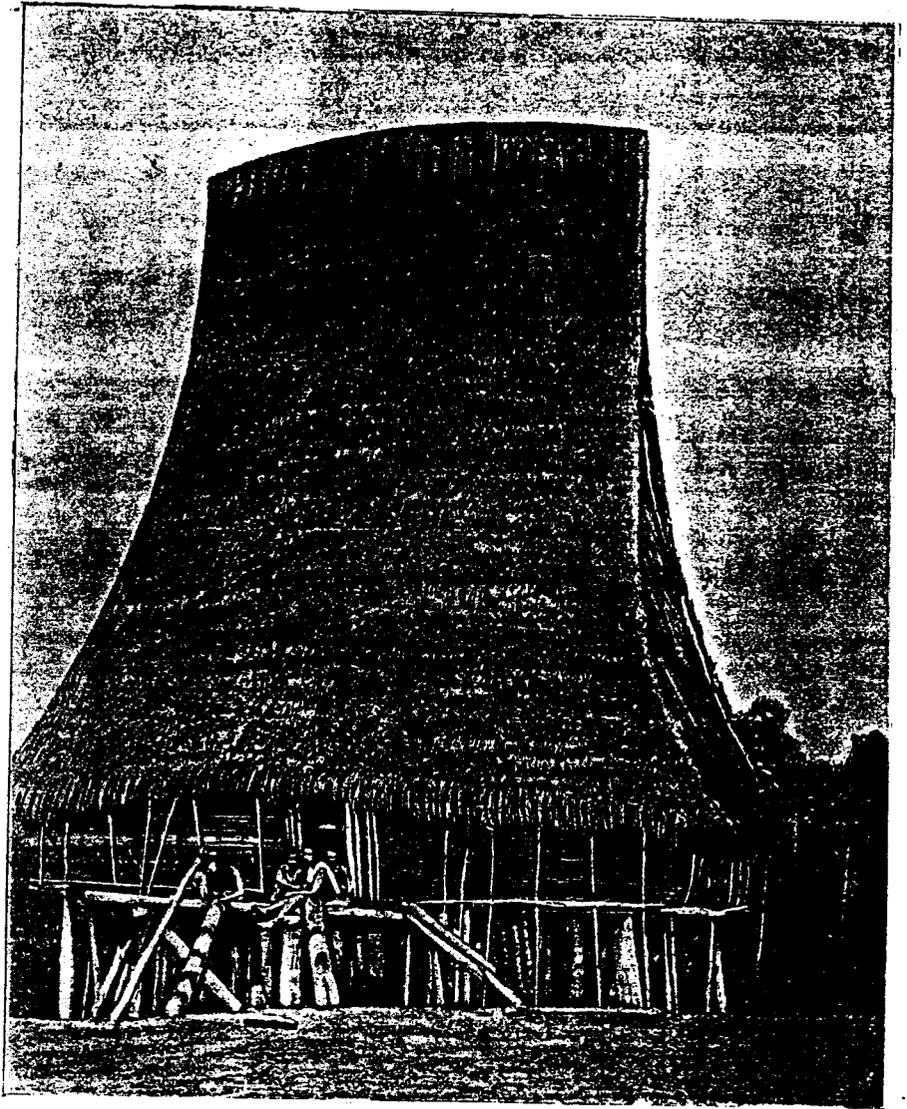


FIG. 53. — MAISON COMMUNE CHEZ LES BAHNAR.

région : on rencontre beaucoup de mots laotiens en Bahnar, malgré l'éloignement des deux races. De plus, il existe chez les Sédang un vaste marécage qui occupe, dit-on, l'emplacement de rizières mises en culture par des Laotiens et au centre duquel se trouverait une île, portant des traces de constructions. Les

*Tây-son* se seraient aussi réfugiés dans le pays Sédang, après leur écrasement par Gia-Long, et y auraient fait un assez long séjour.

Les hachettes, pointes de lances, etc, de l'âge de la pierre taillée, se rencontrent fréquemment dans cette région. Les sauvages en font des fétiches.

*Rites divers.* — Lorsqu'un enfant Bahnar vient au monde, le placenta et le cordon ombilical sont enveloppés dans un lambeau d'étoffe et enterrés au pied de l'échelle qui monte à la maison (laquelle est bâtie sur pilotis, comme les maisons laotiennes). On couvre l'emplacement de grosses pièces de bois pour empêcher les porcs de découvrir et dévorer ces restes; la piochette qui a servi à creuser le trou est plantée à côté. La maison devient alors *tabou* et l'accès en est interdit aux étrangers, aussi bien qu'il est néfaste pour les habitants d'en sortir. Mais, dès le lendemain, l'accouchée fait effort pour descendre l'échelle et enlever la piochette qu'elle remonte à la maison; dès lors le *tabou* est levé.

Si des étrangers se trouvent dans le village quand le moment critique approche, on les prie de sortir au delà de la palissade jusqu'après la délivrance. Si, par accident, l'enfantement se produit sans qu'on ait eu le temps de faire sortir les étrangers, on doit donner à chacun de ceux-ci une poule et une piochette de fer, pour le sacrifice qu'ils doivent faire à leur rentrée chez eux. L'inexécution de cette dernière formalité porterait malheur à l'enfant.

Il y a une sorte de baptême: on sacrifie une poule, dans le sang de laquelle on trempe deux petites touffes de coton qu'on met ensuite à surnager sur l'eau d'un bassin. On verse quelques gouttes de cette eau dans l'oreille de l'enfant, en lui souhaitant longue vie et prospérité; ensuite on souffle cinq fois dans une oreille et trois fois dans l'autre; puis la fête se termine, comme à l'ordinaire, par une débauche d'alcool. L'enfant peut dès lors porter des colliers de perles qui étaient néfastes auparavant.

Chez les Bahnar et les Sédang, il n'est pas permis aux fiancés d'avoir des relations avant le mariage, comme cela est toléré chez les sauvages occidentaux; si de semblables relations sont découvertes, les coupables doivent payer solidairement une amende au village. Les mœurs sont d'ailleurs beaucoup plus pures que chez les Djarai.

Dès qu'un Bahnar a rendu le dernier soupir, les parents commencent à pousser des lamentations, auxquelles les amis et tous les gens du village accourent s'associer.

On continue, en battant le tam-tam sur un mode funèbre, jusqu'au moment de l'inhumation.

Les parents font la toilette du cadavre qu'ils revêtent de ses habits de fête; la mâchoire inférieure est soutenue par un fil noué sur le sommet de la tête; on fixe les bras, étendus le long du corps, et on noue ensemble les deux gros orteils. On tue ensuite poules et porcs et on fait un grand festin, auquel on fait participer le mort, en lui introduisant dans la bouche un morceau de viande et un peu de vin. Enfin on l'enveloppe dans une natte avec quelques monnaies locales (perles, piochettes), puis on le porte processionnellement au cimetière.

où attend le cercueil, formé d'un tronc d'arbre creusé. Le cadavre y est introduit avec quelques objets (sabre et couteau pour un homme), puis inhumé. On comble la fosse et on place dessus différentes choses dont le mort avait l'habitude de se servir : une arbalète pour un homme, une hotte pour une femme, etc., avec une tasse pleine d'eau. On construit ensuite un toit pour abriter la tombe qu'on entoure encore d'une clôture (cf. fig. 54). Les cimetières, situés près des villages, sont toujours très bien entretenus.

Pendant six nuits, les amis veillent dans la maison du mort avec les parents, pour les empêcher de se livrer sur eux-mêmes à des actes de désespoir. Chaque jour, les parents vont pleurer sur la tombe, verser de l'eau dans la tasse et fumer avec la pipe du mort dont on refoule la fumée dans un bambou creux enfoncé en terre à la tête du cercueil, comme si le défunt pouvait encore en savourer le parfum. Au bout d'un an, on fait encore une cérémonie commémorative ; puis l'oubli s'étend sur les morts.

Les Bahnar croient à un être suprême et à une vie future, où les bons seront récompensés et les méchants punis. Ils placent à l'entrée du paradis deux grosses pierres qui se rapprochent et écrasent celui qui est indigne d'être élu.

En cas de maladie, on offre, comme partout, des sacrifices aux génies maléficients. On attribue souvent le mal à l'envoûtement d'un ennemi qu'il s'agit de découvrir. Dans ce cas, et en général lorsqu'un méfait a été commis et qu'on ignore le coupable, on fait venir le sorcier qui procède à l'épreuve des œufs, *pōdōh kōtap ir* : il prend un œuf entre le pouce et l'index ; on lui nomme l'un après l'autre les villages soupçonnés, puis les habitants du village d'abord découvert. Les œufs éclatent au nom du village où se trouve le coupable, puis au nom même de celui-ci. La personne désignée et mise à l'amende peut demander l'épreuve de l'eau. Voici comment celle-ci se pratique : on plante deux pieux dans une rivière ; puis, à un signal, l'accusateur et l'accusé plongent, en se maintenant à ces pieux : celui qui sort le premier la tête a tort et paie l'amende.

### SÉDANG

Les Sédang, retranchés dans leurs montagnes et leurs épaisses forêts comme dans une citadelle, ont conservé intactes leurs mœurs primitives et féroces. Leur principale occupation est la guerre. Les villages ha-lang, thè et les villages annamites de la frontière sont continuellement sous le coup de leurs incursions. J'ai trouvé toute la région, de la Sé-Sou aux Djarai, terrorisée par un récent *raid* de ces pillards : les habitants n'osaient sortir qu'en troupe et armés, les villages étaient couverts par des abatis d'arbres et des plantations de chausse-trapes en bambou aiguisé.

Il faudrait, pour soumettre ces forbans, des sacrifices hors de proportion avec le but à atteindre. Les montagnes, les forêts, les torrents sont autant de défenses naturelles qui couvrent la forteresse *mōi*. Les forêts surtout, permettant des embuscades continuelles et rendant impossible la concentration d'une colonne

expéditionnaire qui aurait d'ailleurs toutes les peines du monde à se ravitailler, empêcheront longtemps encore l'occupation du pays.

Il est rare que les Sédang s'attaquent aux villages mêmes : ils cherchent surtout à surprendre et à enlever les gens isolés, sur la route ou dans les champs. Ceux qui résistent, les vieillards, les débiles sont tués et chaque guerrier donne un coup de lance au cadavre, dont on mange le foie. Les sujets robustes, les femmes, les enfants sont emmenés en esclavage. Le retour des « pirates » au village s'accompagne de grandes fêtes, où ceux qui ont tué sont l'objet d'honneurs particuliers.

En dehors de ces traditions de meurtre et de pillage, les mœurs des Sédang ressemblent à celles de leurs voisins et ils obéissent aux mêmes coutumes. Ils sont évidemment dans le même état moral où étaient les sauvages soumis, avant qu'on eût réussi à supprimer leurs luttes intestines. Les prisonniers ne sont pas maltraités ; il paraît même qu'on n'abuse pas des femmes. Ils sont vendus comme esclaves dans les tribus voisines, pour un prix égal à celui de quatre à six buffles, en moyenne quarante piastres. Une superstition atroce exige qu'au moment de la construction de la maison commune d'un village, on jette un prisonnier dans le trou qui doit recevoir la principale colonne, celle qui porte les fétiches ; on descend ensuite cette colonne sur sa tête, la réduisant en bouillie. C'est le seul cas où la vie des prisonniers ne soit pas respectée.

Un Sédang lui-même peut devenir esclave par suite de dettes ou parce qu'il est désigné par le sorcier comme coupable de maléfice.

La principale industrie des Sédang est la fabrication des armes : lances, boucliers, qu'ils ornent avec amour. Ils font aussi quelques étoffes et de jolis ouvrages en vannerie ainsi que des pipes en cuivre d'une forme originale.

#### RADEH

Les Radeh appartiennent à la famille malayo-sauvage et sont proches parents des Djarai par la langue. Leur type physique est plutôt inférieur ; les traits sont irréguliers, la peau très foncée, les cheveux souvent crépelés. Leurs habitations sont sales et mal entretenues comme chez les Djarai. Leur industrie, assez développée, consiste surtout dans le tissage d'étoffes de coton aux couleurs harmonieusement diversifiées. Ils fabriquent aussi des lances, des coutelas et des arbalètes. Ils cultivent le riz, le maïs, le cotonnier, le bananier, le papayer, les patates. Ils font avec les Annamites des échanges de cire, peaux, cornes de cerf et rotin contre des gongs et des marmites en bronze. Les Radeh de l'intérieur ont quelques éléphants qu'ils emploient au transport de leurs marchandises en Annam, d'où ils rapportent surtout du sel dont ils sont très friands.

Les villages sont administrés chacun par un chef qui connaît des affaires peu importantes ; il en réfère pour un crime au phù de Ninh-Hoa, chez les *Môi* du versant annamitique, et au chef nommé *Mê Çao* pour les villages du versant occidental. Ce chef *Mê Çao* a une grande influence dans cette dernière région : on cite avec admiration ses richesses.

Le rachat des crimes et des délits est d'ailleurs pratiqué. L'amende pour vol est du double de l'objet volé ; elle est de deux buffles pour l'adultère, d'un éléphant pour le meurtre.

Les Radeh n'ont que des notions fort vagues sur leur origine. Ils croient cependant être venus de très loin au Nord, mais sans pouvoir préciser à la suite de quelles circonstances. Ils possèdent plusieurs chansons, du genre érotique, dont la musique monotone a un charme étrange. Le formulaire des invocations paraît soigneusement fixé.

Les Radeh croient à un esprit supérieur qu'ils nomment *Yāng-dū-dè*; le soleil, la lune, la terre, l'eau sont également divinisés. On sacrifie au *Yāng-dū-dè* pour qu'il accorde à la terre les pluies qui la fécondent et que le soleil tient captives; on rend hommage à ce dernier et à la lune pour qu'ils écartent des hommes les influences malignes dont ils sont dépositaires. Les éclipses de soleil sont considérées comme un très-mauvais présage et l'on fait un tapage épouvantable pour les faire cesser, résultat fatalement obtenu !

La naissance n'est accompagnée d'aucune formalité. Quand l'enfant a trois mois, on lui donne un nom et l'on fait une grande fête : on sacrifie un cochon et l'on boit plusieurs jarres de vin de riz. On fait une nouvelle fête quand l'enfant atteint l'âge de puberté.

La femme radeh tient la première place dans la famille : c'est elle qui est maîtresse au foyer et qui transmet son nom aux enfants. Qui plus est, c'est la jeune fille radeh qui cherche elle-même un mari dont, usage bizarre, elle fait demander la main par une personne de connaissance commune, toujours du sexe masculin. Si le jeune homme et la famille de celui-ci agrément cette union, la jeune fille vient (au rebours de ce qui se passe chez les Annamites, par exemple), s'installer chez les parents de son fiancé, dont elle essaie de faire la conquête effective. Si elle devient enceinte avant l'expiration d'un délai d'un an, elle a droit au mari gratis ; si, au contraire, cette période d'épreuve se termine sans accident, la fiancée est tenue de verser à la famille du jeune homme une dot consistant en étoffes ou en bétail. Le mari va alors habiter avec sa femme chez les parents de celle-ci. La femme peut répudier son mari, s'il a cessé de lui plaire, et en prendre un autre ; mais il lui est interdit de le tromper. La polyandrie n'est pas admise. Si une brouille survient entre les époux et qu'ils viennent à se séparer, ils ne peuvent reprendre la vie commune qu'après avoir sacrifié un porc aux génies irrités. Les ménages vivent en général très-unis.

La maladie est attribuée, comme partout, à un génie malfaisant auquel on offre des sacrifices. Les funérailles sont plus décentes que chez les sauvages septentrionaux et ne s'accompagnent pas, comme chez ces derniers, d'une orgie d'alcool. Le cercueil, fait avec soin, dans la forme des cercueils d'Europe, est porté jusqu'à la maison mortuaire, où a lieu la mise en bière. Le mort est ensuite conduit, précédé de porteurs de tam-tam et accompagné des parents, jusqu'au champ de repos où il est immédiatement inhumé. On place sur la tombe, qu'on couvre d'un toit, les objets familiers à l'usage du mort. On élève tout autour des

colonnes de bois au sommet desquelles est sculptée soit une marmite (cf. fig. 54), soit l'image grossière d'un singe : la marmite étant un gage d'abondance et le singe devant empêcher ses pareils de ravager les récoltes. L'âme du mort est censée demeurer à la maison familiale tant que le toit qui recouvre la tombe n'est pas construit; dès que ce travail est achevé, l'esprit du défunt déménage et la légère construction élevée sur la tombe lui sert désormais d'abri. Il ne paraît pas qu'il existe quelque idée de récompenses ou de peines dans la vie future. L'esprit du mort est vénéré et on lui offre des sacrifices pendant un an, puis la

sépulture est abandonnée. Il est néfaste pour les parents du mort de s'absenter de leur village moins d'un mois après l'inhumation.

Bien loin d'attribuer aux mânes des morts une influence tutélaire, on les accuse d'être les auteurs de tous les maux qui frappent leur parenté. En pareil cas, et si les sacrifices que l'on célèbre tout d'abord n'amènent aucune amé-

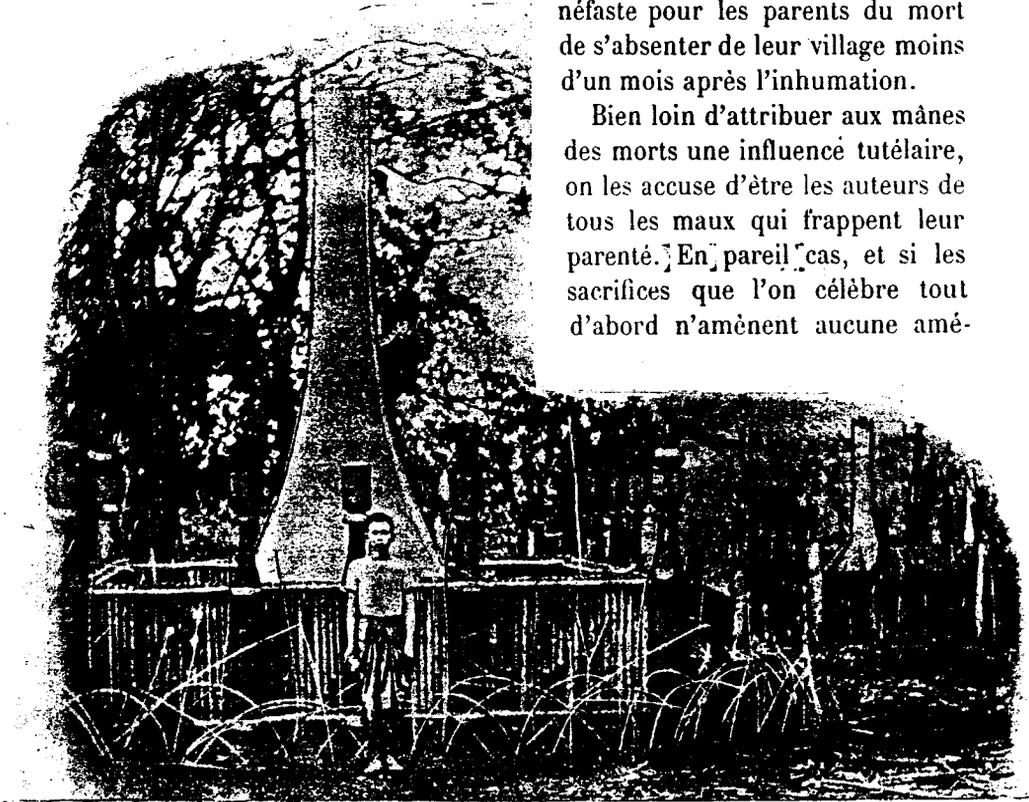


FIG. 54. — SPÉCIMENS DE TOMBEAUX.

lioration, on déterre le cadavre dont on jette les ossements à tous les vents, croyant ainsi détruire sa personnalité larvique.

Les mœurs sont en général très douces. On m'a parlé de sacrifices humains qui se seraient faits dans l'intérieur aux funérailles des grands chefs; mais il s'agit là d'un usage exceptionnel qui est maintenant abandonné. Le Radeh est serviable et montre moins d'avidité que les autres sauvages. Il accueille favorablement l'étranger; les villages nourrissent même volontairement des

Annamites vieux ou infirmes, que la misère a chassés d'Annam et qui viennent demander asile à ces bons sauvages.

Le *tabou* ne s'applique jamais à un village entier ; une maison seule est en interdit lorsqu'on y célèbre des sacrifices ou bien en cas de naissance (interdit durant trois jours), ou de mariage (un jour).

\* \* \*

Il ne semble pas, pour conclure, que la race sauvage, indolente, superstitieuse, non progressive, soit jamais appelée à jouer un rôle important en Indo-Chine. Il semble même qu'elle restera toujours une force inutilisable pour l'action civilisatrice, à laquelle elle ne créera que des obstacles. Sa piètre vitalité ne lui permettra pas, d'ailleurs, de maintenir son rang au niveau des races plus actives de l'Annam et du Laos, qui l'enserrent et la pénètrent un peu plus chaque jour. Les Annamites surtout, beaucoup plus entreprenants et plus pressés par le besoin que les Laotiens, s'infiltrèrent de plus en plus dans la région sauvage. Ce serait certes un bien pour la colonisation que cet exode s'accroût sous notre impulsion et que la race sauvage se fondit avec les peuples voisins dans une race métisse qui, résistant mieux que les Annamites et les Laotiens au climat des montagnes, pourrait mettre enfin en valeur toutes les ressources qu'offre ce pays.

A. LAVALLÉE.

---

# TABLEAU DES SOUVERAINS

## DE 南詔 NAN - TCHAO

PAR LE R. P. MATTHIAS TCHANG, S. J.

Après les intéressantes études de MM. Parker <sup>(1)</sup>, Rocher <sup>(2)</sup> et Chavannes <sup>(3)</sup> sur le royaume de *Nan-tchao*, il m'a semblé utile de présenter en un tableau les noms des souverains de cet État.

L'ouvrage qui m'a le plus servi pour établir ces listes est le *滇載記* *Tien-tsai-ki*, composé par 楊用修 *Yang Yong-sieou Chen* (1488-1559) pendant un exil qu'il subit au *Yun-nan*, et admis dans les bibliothèques de *K'ien-long*. J'ai en outre consulté les ouvrages suivants :

1<sup>o</sup> 紀元通攷 *Ki-yuen-t'ong-k'ao* (12 *kiuen*), par 葉維庚 *Yé Wei-keng*;

2<sup>o</sup> 唐會要 *Tang-hoei-yao* (100 *k.*), par 王溥 *Wang-P'ou* des *Song*;

3<sup>o</sup> 五代會要 *Ou-tai-hoei-yao* (30 *k.*), du même auteur;

4<sup>o</sup> 續通典 *Siu-t'ong-tien* (150 *k.*), par des académiciens de la dynastie actuelle;

5<sup>o</sup> 文獻通考 *Wen-hien-t'ong-k'ao* (348 *k.*), par 馬端臨 *Ma Toan-lin* des *Yuen*;

6<sup>o</sup> 續文獻通考 *Siu-wen-hien-t'ong-k'ao* (250 *k.*) par des académiciens de la dynastie actuelle.

7<sup>o</sup> 南蠻傳 *Nan-man-tchoan*, extrait du *唐書* *T'ang-chou*;

8<sup>o</sup> 太平御覽 *T'ai-p'ing-yu-lan* (1.000 *k.*)

La transcription des caractères chinois est conforme à celle du P. Zottoli dans son *Cursus*.

### Abréviations.

al. = alias.

a. p. f. = arrière-petit-fils.

f. = fils.

f. ad. = fils adoptif.

fr. = frère.

m. = ministre.

n. = neveu.

o. = oncle.

p. f. = petit fils.

h. t. = *hoang-ti*, « empereur ».

w. = *wang*, « roi ».

(1) Dans la *China Review*, vol. XIX (1891), vol. XX (1893).

(2) *Histoire des princes du Yun-nan*, dans le *T'oung-pao*, vol. X (1899).

(3) *Une inscription du royaume de Nan-tchao*, dans le *Journal Asiatique* (1904). Cf. B. E. F. E.-O., n<sup>o</sup> 2, p. 150.

DATE	FAMILLE	NOM 名 (Ming)	ANNÉE DE RÈGNE 年號 (Nien-hao)	TITRE DYNASTIQUE 國號 (Kouo-hao)	TITRE POSTHUME 廟號 (Miao-hao)	
629	蒙	1 細奴邏 (1) Si-nou-louo.	(3)	封民 Fong-ming.	高祖 Kao-tsou, al. 奇王 Ki-w.	
674		2. f. 邏晟 (2) Louo-cheng.				大蒙 Ta-mong.
712		3. f. 晟邏皮 (4) Cheng-louo-p'i.		威成王 Wei-t'cheng-w.		
728		4. f. 皮邏閣 (5) P'i-louo-ko.			神武皇帝 Chen-ou-h.-t.	
749		5. f. 閣邏鳳 Ko-louo-fong.				
751				贊普鐘 Tsan-p'ou-tchong (6).		
758		長壽 T'chang-cheou.				
779		6. f. 鳳迦異 (7) Fong-kia-i.				

(1) 36<sup>e</sup> descendant de 牟苜篤 *Meou Tsiu-tou*, al. 蒙苜篤 *Mong Tsiu-tou* (cf. *T'oung-pao*, Vol. x, p. 12), 細奴邏 *Si-nou-louo* s'appelle aussi 獨邏 *Tou-louo*. Il était fils de 舍龙 *Ché-mang* (唐書南詔蠻傳 *T'ang-chou*, chap. *Nan-lchao*).

(2) Dans le 新唐書 *Sin T'ang-chou*, on lit 邏盛炎 *Louo-cheng-yen* (cf. *T'oung-pao*, p. 29) Le 舊唐書 *Kieou-T'ang-chou* donne 邏盛 *Louo-cheng*.

(3) Il reconnaissait la suzeraineté de la Chine : 奉唐正朔 *Fong-T'ang-tcheng-cho*.

(4) D'après le 唐書 *T'ang-chou*, 炎閣 *Yen-ko*, frère aîné de *Cheng-louo-p'i*, serait monté sur le trône et bientôt, par sa mort, aurait laissé sa succession à ce dernier.

(5) D'après le 太平御覽 *T'ai-p'ing-yu-lan*, ce fut en 738 qu'il monta sur le trône, et reçut des 唐 *T'ang* le titre de 越國公 *Yué-kouo-kong* « Comte du Royaume Yué ». Le *T'ang-chou* affirme que c'est en 728 (開元十六年 16<sup>e</sup> an. *K'ai-yuen*), qu'il reçut des *T'ang* le titre de 雲南王 « Roi du *Yun-nan* », et le nom 歸義 *Koei-i* donné par 唐玄宗 *Hien-tsong* des *T'ang* (cf. *T'oung-pao*, p. 30). Il transporta sa capitale à 太和 *T'ai-houo*.

(6) Il me paraît peu probable, ainsi qu'à l'auteur du 紀元編 *Ki-yuen-pien*, que ce titre de « Roi (*Btsanpo*) cadet », conféré à *Ko-louo-fong* par le Thibet, soit devenu un véritable *Nien-hao*, ainsi que le pense *Yang Chen*.

(7) Inscrit ici seulement pour compléter la généalogie, car il mourut en 779 avant de monter sur le trône (Cf. *T'oung-pao*, p. 118).

DATE	FAMILLE	NOM 名 (Ming)	ANNÉE DE RÈGNE 年號 (Nien-hao)	TITRE DYNASTIQUE 國號 (Kouo-hao)	TITRE POSTHUME 廟號 (Miao-hao)
779		7. f. 異牟尋 <sup>(8)</sup> I-mcou-siun.	見龍 <sup>(9)</sup> Kien-long.	大理 Ta-li.	孝恆皇帝 Hiao-heng-h.-t.
794			上元 Chang-yuen.		
799		8. f. 尋閣勸 Siun-ko-k'iuén.	應道 <sup>(10)</sup> Yng-tao.	大禮 Ta-li.	孝文皇帝 Hiao-wen-h.-t. 幽皇帝 Yeou-h.-t. 靖王 Tsin-w. 昭成皇帝 Tchao-t'cheng-h.-t.
805		9. f. 勸龍晟 <sup>(11)</sup> K'iuén-long-cheng.	龍興 <sup>(12)</sup> Long-hing.		
806		10. f. 勸利晟 <sup>(13)</sup> K'iuén-li-cheng.	全義 <sup>(14)</sup> T'siuen-i.		
824		11. f. 晟豐祐 <sup>(15)</sup> Ching-fong-yeou.	保和 Pao-houo. 天啓 T'ien-k'i.		
859		12. f. 世隆 <sup>(16)</sup> Che-long.	建極 <sup>(17)</sup> Kien-ki. 建樞 <sup>(18)</sup> Kien-t'chou.		

(8) Il se donnait le titre de 日東王 « Roi de l'Orient ».

(9) Al. 建龍 Kien-long, en 780.

(10) D'après le 年號類聚 Nien-hao-lei-tsiu, en 807. D'après le 新唐書 Sin-T'ang-chou, en 808.

(11) D'après le Sin-T'ang-chou, en 809; et tué en 816 par 王嗟巖 Wang T'se-tien.

(12) D'après le Nien-hao-lei-tsiu, en 817.

(13) D'après le Sin-T'ang-chou, en 816.

(14) D'après le Nien-hao-lei-tsiu, en 819; puis, période 大豐 Ta-fong.

(15) D'après le Sin-T'ang-chou, en 823.

(16) Yang Chen affirme que ce fut en 853 會昌十三年 (13<sup>e</sup> an. Hwei-t'chang); or la période Hwei-t'chang n'a eu que 6 ans. Il faut donc lire 859 (大中十三年, 13<sup>e</sup> an. Ta-tchong). — Le T'ang-chou ne donne pas le nom 世隆, qui fut aussi celui de 唐玄宗 Hsien-tsong des T'ang; il donne 會龍 Tsiou-long.

(17) D'après le 正閏考 T'cheng-joen-k'ao, ce fut en 846; puis, période 法苑 Fa-yao.

(18) D'après le 紀元通考 Ki-yuen-t'ong-k'ao, la période Kien-t'chou commença en 846. Le Ki-yuen-pien identifie les périodes Ki-kien et Kien-tchou.

DATE	FAMILLE	NOM 名 (Ming)	ANNÉE DE RÉGNE 年號 (Nien hao)	TITRE DYNASTIQUE 國號 (Kouo-hao)	TITRE POSTHUME 廟號 (Miao-hao)
877		13. f. 隆舜 <sup>(19)</sup> Long-choen.	真明 <sup>(20)</sup> Tchen-ming.	大封民 Ta-fong-min	宣武皇帝 Siuen-ou-h.-t. <sup>(21)</sup>
897		14. f. 舜化真 <sup>(22)</sup> Choen-hoa-tchen.	嵯耶 T'se-yé. 中興 Tchong-hing.		孝哀皇帝 Hiao-ngai-h.-t.
902 910	鄭	1. f. 買 <sup>(23)</sup> Mai. 2. f. 旻 <sup>(24)</sup> Min.	安國 Ngan-kouo. 始元 Che-yuen. 天瑞景星 T'ien-choei-king-sing. 安和 Ngan-houo. 貞祐 Tcheng-yeou. 初歷 T'chou-li. 孝治 <sup>(25)</sup> Hiao-tche.	大長和 Ta-t'chang-houo	德恆皇帝 Té-heng-h.-t. 肅文皇帝 Sou-wen-h.-t.

<sup>(19)</sup> Connu aussi sous le nom de 法 *Fa. Yang Chen*, s'appuyant sur la formation des autres noms dans cette famille, voit une faute dans cette variante (Cf. *T'oung-pao*, p. 125).

<sup>(20)</sup> 真明承智大同 *Tcheng-ming-t'cheng-tche-ta-t'oung*.

<sup>(21)</sup> Le *Ling-T'ang-chou* donne 聖明文武皇帝 *Cheng-ming-wen-ou-h.-t.*

<sup>(22)</sup> Cf. *T'oung-pao*, p. 126. — On écrit aussi 舜化貞 (*tcheng*). — En 902 (le *T'oung-pao* donne 903), *Choen-hoa-tchen* mourut, laissant un enfant de 8 ans, lequel fut tué par son ministre, 鄭賈 *Tcheng-Mai*, descendant de 鄭回 *Tcheng Hwei*. Puis 鄭買嗣 *Tcheng Mai-se* s'empara du trône.

<sup>(23)</sup> On écrit aussi 鄭買嗣 *Tcheng Mai-se*; mais ce dernier caractère, signifiant « succéder à son père », est probablement superflu. — *Tcheng Hwei*, aïeul de *Mai-se*, avait été ministre 清平官 *T'sing-p'ing-koan* sous *I-meou-siun* (Cf. *T'oung-pao*, p. 126).

<sup>(24)</sup> On écrit aussi 仁旻 *Jen-min*, ou 旻嗣 *Min-se* (Cf. *T'oung-pao*, p. 127).

DATE	FAMILLE	NOM 名 (Ming)	ANNÉE DE RÈGNE 年號 (Nien-hao)	TITRE DYNASTIQUE 國號 (Kouo-hao)	TITRE POSTHUME 廟號 (Miao-hao)
926		3. f. 隆 亶 <sup>(26)</sup> Long-tan.	天 應 T'ien-yng.		
928	趙	善 政 <sup>(27)</sup> Chan-tcheng.	興 源 Hing-yuen.	大 天 興 Ta-t'ien-hing.	
928 937	楊 段	干 眞 <sup>(28)</sup> Kan-tchen. 1. 思 平 <sup>(30)</sup> Se-p'ing.	尊 聖 <sup>(29)</sup> Tsuen-cheng. 文 德 Wen-té. 神 武 Chen-ou.	大 義 寧 Ta-i-ning. 大 理 Ta-li.	太 祖 皇 帝 Tai-tsou-h.-t.
945		2. f. 思 英 <sup>(31)</sup> Se-yng.	文 經 <sup>(32)</sup> Wen-king.		武 略 皇 帝 Ou-liu-h.-t.
946 <sup>(33)</sup>		3. o. 思 良 Se-liang.	至 治 <sup>(34)</sup> Tche-tche.		
953		4. f. 思 聰 <sup>(35)</sup> Se-t'song.	明 德 Ming-té.		

<sup>(26)</sup> Cf. *T'oung-pao*, p. 127. — En 928, il fut tué par 楊干眞 *Yang Kan-tchen* (al. 于 *Yu-tchen*), vice-roi de 東川 *Tong-l'choan*, qui établit sur le trône 趙善政 *Tchao Chan-tcheng*.

<sup>(27)</sup> Dix mois après, il fut déposé par *Yang Kan-tchen* (Cf. *T'oung-pao*, p. 128).

<sup>(28)</sup> Cf. *T'oung-pao*, pp. 128-129. — Il fut tué dans un combat par 段思平 *Toan Se-p'ing*, 6e descendant de 段儉魏 *Toan Kien-wei*, grand ministre sous *Ko-louo-fong*.

<sup>(29)</sup> Le *Tcheng-joen-k'ao* ajoute trois autres *Nien-hao* : 大明 *Tu-ming*, 鼎新 *Ting-sin*, 光聖 *K'oang-cheng*, sans préciser la date ; le dernier appelé aussi 克聖 *K'o-cheng*.

<sup>(30)</sup> 6e descendant de *Toan Kien-wei* ; il battit *Yang Kan-tchen* et s'empara de son trône. Cf. *T'oung-pao*, pp. 130 à 132, donnant une autre version.

<sup>(31)</sup> Cf. *T'oung-pao*, p. 134.

<sup>(32)</sup> Quelques auteurs disent 文經武略 *Wen-king-ou-liu* : mais *Yang Chen* fait observer que ce fut le nom posthume 諡 (*Che*) de *Toan Se-yng*.

<sup>(33)</sup> Le *Ki-yuen-t'ong-k'ao* donne 945.

<sup>(34)</sup> Le *Ki-yuen-t'ong-k'ao* écrit 致治.

<sup>(35)</sup> Le 續文獻通考 *Siu-wen-hien-t'ong-k'ao*, omettant *Toan Se-t'song*, donne *Toan Sou-choen*, comme fils et successeur de *Toan-se-liang*, en 963 (Cf. *T'oung-pao*, p. 136).

DATE	FAMILLE	NOM 名 (Ming)	ANNÉE DE RÈGNE 年號 (Nien-hao)	TITRE DYNASTIQUE 國號 (Kouo-hao)	TITRE POSTHUME 廟號 (Miao-hao)
970 (36)		5. f. 素順 Sou-choen. 6. f. 素英 Sou-yng.	廣德 Koang-té. 聖德 (35*) Cheng-té. 明正 (37) Ming-tcheng. 廣明 Koang-ming. 明應 Ming-yng. 明聖 Ming-cheng. 明德 Ming-té.		應道皇帝 Yng-tao-h.-t. 昭明皇帝 Tchao-ming-h.-t.
985			明治 (38) Ming-tche.		
1009		7. f. 素廉 (39) Sou-lien.	明啓 (40) Ming-k'i. 乾興 K'ien-hing.		敬明皇帝 King-ming-h.-t.
1018		8. f. 素隆 (41) Sou-long.	明通 (42) Ming-t'ong.		秉義皇帝 Ping-i-h.-t.

(35\*) Al. 興聖 Hing-cheng.

(36) Yang Chen indique l'année 963 comme la première de ce règne. Le *Ki-yuen-tong-k'ao* assigne au règne de *Se-t'song* 17 ans de durée; le *T'oung-pao* (p. 136), 27 ans, puis (p. 137) 17.

(37) Al. 明政 Ming-tcheng.

(38) Al. 明統 Ming-tong, suivant le 玉海 Yu-hai. — Le *Ki-yuen-t'ong-k'ao* ajoute la période 永嘉 Yong-kia, sous l'année 1008. — Le *Ki-yuen-pien* signale en outre les périodes (variantes ?) 明法 Ming-fa, et 廣德 Koang-té.

(39) Cf. *T'oung-pao* (p. 137), donnant la date de 1011.

(40) Al. 啓明 K'i-ming, ou 啓明天聖 K'i-ming-t'ien-cheng.

(41) Se fit bonze en 1026 (Cf. *T'oung-pao*, p. 137).

(42) Al. 明通天聖 Ming-t'ong-t'ien-cheng.

DATE	FAMILLE	NOM 名 (Ming)	ANNÉE DE RÈGNE 年號 (Nien-hao)	TITRE DYNASTIQUE 國號 (Kouo-hao)	TITRE POSTHUME 廟號 (Miao-hao)
1026		9. n. 素貞 <sup>(43)</sup> Sou-tcheng.	正治 Tcheng-tche.		聖德皇帝 Cheng-té-h.-t.
1041		10. p. f. 素興 <sup>(44)</sup> Sou-hing.	聖明 Cheng-ming.		
1044		11. ap. f. 1. 思廉 Se-lien.	天明 T'ien-ming. 保安 Pao-ngan. 政安 Tcheng-ngan. 政德 Tcheng-té. 保德 Pao-té. 明侯 Ming-heou.		世宗皇帝 Che-tsong-h.-t.
1075		12. f. 連義 <sup>(45)</sup> Lien-i.	上德 Chang-té.		
1077			廣安 Koang-ngan.		
1077	楊	m. 義貞 <sup>(46)</sup> I-tcheng.	廣安 <sup>(47)</sup> Koang-ngan.		
1080	段	13 f. ad. 12. 壽輝 Cheou-hoei.	上明 Chang-ming.		
1082		14. 正明 <sup>(48)</sup> Tcheng-ming.	保立 <sup>(49)</sup> Pao-li. 建安 Kien-ngan. 天祐 T'ien-yeou		

(43) Al. 素真 *Sou-tchen* (Cf. *T'oung-pao*, *ibid.*).

(44) Déposé par le peuple en 1044, à cause de son mauvais gouvernement.

(45) Tué en 1077 par 楊義貞 *Yang I-tcheng*, qui monte sur le trône.

(46) Déposé et tué en 1080 par 高智昇 *Kao Tche-cheng*, ministre fidèle de la famille *Toan*.

(47) Lui-même s'intitulait 廣安皇帝 *Koang-ngan-h.-t.*

(48) Il se fit honze en 1099. Le peuple mit sur le trône 高昇泰 (al. 太) *Kao Cheng-tai*, fils de *Kao Tche-cheng*.

(49) Al. 保定 *Pao-ting*.

DATE	FAMILLE	NOM 名 (Ming)	ANNÉE DE RÈGNE 年 號 (Nien-hao)	TITRE DYNASTIQUE 國 號 (Kouo-hao)	TITRE POSTHUME 廟 號 (Miao-hao)
1099 (51)	高 段	m. 昇 泰 (50) Cheng-t'ai. 15. f. 14. 正 淳 (52) Tcheng-choen.	上 治 Chang-tche. 天 授 T'ien-cheou. 開 明 文 安 (53) K'ai-ming-wen-ngan.	大 中 Ta-tchong. 後 理 Heou-li.	中 宗 皇 帝 Tcheng-tsong-h.-t.
1108		16. f. 正 嚴 (54) Tcheng-yen.	日 新 Je-sin. 永 嘉 (55) Yong-kia. 保 天 Pao-t'ien. 廣 運 Koang-yun.		憲 宗 皇 帝 Hien-tsong-h.-t.
1147		17. f. 正 興 (56) Tcheng-hing.	文 治 Wen-tche. 永 貞 Yong-tcheng. 太 寶 (57) T'ai-pao. 龍 興 (57*) Long-hing. 盛 明 (58) Cheng-ming.		景 宗 皇 帝 King-tsong-h.-t.

(50) Kao Cheng-fai mourant fit promettre à son fils 高太明 Kao T'ai-ming de remettre le trône à la famille Toan. T'ai-ming obéit et couronna Toan Tcheng-choen, frère de Tcheng-ming.

(51) On ignore l'année précise du commencement de ce règne.

(52) Il se fit bonze en 1108.

(53) Le Ki-yuen-pien divise 開明 K'ai-ming (al. 明開 Ming-k'ai) et 文安 Wen-ngan.

(54) Il se fit bonze en 1147.

(55) Al. 文嘉 Wen-kia.

(56) Il se fit bonze en 1172.

(57) Al. 大寶 Ta-pao.

(57\*) Le 玉海 Yu-hai donne comme variante 崇興大寶 T'chong-hing-ta-pao.

DATE	FAMILLE	NOM 名 (Ming)	ANNÉE DE RÈGNE 年號 (Nien-hao)	TITRE DYNASTIQUE 國號 (Kouo-hao)	TITRE POSTHUME 廟號 (Miao-hao)
1172		18. f. 智興 Tche-hing.	利貞 Li-tcheng. 盛德 Cheng-té. 嘉會 Kia-hoei. 元亨 Yuen-heng. 安定 <sup>(59)</sup> Ngan-ting.		宣宗皇帝 Siuen-tsong-h.-t.
1200		19. f. 智連 Tche-lien.	鳳歷 Fong-li. 元壽 Yuen-cheou.		享天皇帝 Hiang-t'ien-h.-t.
1205		20. f. 智祥 Tche-siang.	天開仁壽 <sup>(60)</sup> T'ien-k'ai-jen-cheou.		神宗皇帝 Chen-tsong-h.-t.
1239		23. 祥興 Siang-hing	道隆 Tao-long		孝義皇帝 Hiao-i-h.-t.
1251		24. 興智 Hing-tche	天定 T'ien-ting 利正 <sup>(61)</sup> Li-tcheng 興正 Hing-tcheng 大本 Ta-pen		

<sup>(59)</sup> Le *Ki-yuen-pien* ajoute 亨時 *Heng-che*.

<sup>(60)</sup> Le *Ki-yuen-pien* ajoute la période (variante ?) 天輔 *T'ien-fou*.

<sup>(61)</sup> Pour ce *Nien-hao* et les deux suivants, cf. 紀元韻覽 *Ki-yuen-yun-lan*. — Le *Nien-hao-lei-tsiu* signale encore la période 建元 *Tchong yuen*, mais sans savoir à quel souverain la rattacher.

En 1252, le trône de 南詔 *Nan-tchao* fut renversé par l'empire mongol. L'empereur 元世祖 *Che-tsou* des *Yuen* conféra à *Toan Hing-tche* le titre de 摩訶羅嗟 *Mahârâja* <sup>(62)</sup>. Plus tard, les *Toan* continuèrent à gouverner librement leur État; ils sont connus sous le nom des onze 總管 *Tsong-koan*, « Gouverneurs ». Ils s'appelèrent :

1261	1.	段 實	Toan	Che
1279 (?)	2.	» 忠	»	Tchong
	3.	» 慶	»	K'ing
	4.	» 正	»	Tcheng
	5.	» 隆	»	Long
	6.	» 俊義	»	Tsuen
	7.	» 義	»	I
1302	8.	» 光	»	Koang
1352	9.	» 功	»	Kong
	10.	» 寶	»	Pao
	11.	» 明	»	Ming <sup>(63)</sup>

M. TCHANG.

<sup>(62)</sup> M. Rocher (*T'oung pao*, p. 149).

<sup>(63)</sup> Les *Tsong-koan* prirent fin en 1381; *Toan Ming*, le dernier d'entre eux, fut alors pris par 傅友德 *Fou Yeou-té* et 沐英 *Mou Yng*, et envoyé à Nankin.

# NOTES

## SUR LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE DU GANDHÂRA

(COMMENTAIRE À UN CHAPITRE DE HIUEN-TSANG)

PAR M. A. FOUCHER

Directeur p. i. de l'École française d'Extrême-Orient

Au cours d'une mission scientifique dans l'Inde (1895-1897), nous avons visité en détail le district de Peshavar qui, comme on sait, représente assez exactement le territoire de l'ancien *Gandhâra*. Nous nous sommes beaucoup servis à cette occasion du journal de route laissé par le pèlerin chinois Hiuen-tsang, « ce Pausanias des indianistes », qui fit le même voyage il y a environ douze cent cinquante ans. Dans ce pays où il n'est guère de ruine qui ne soit bouddhique, les partialités du vieux pèlerin se trouvent en effet fréquemment d'accord avec les préoccupations actuelles des archéologues. Nous avons pu ainsi vérifier sur le terrain même l'exactitude de sa relation et acquérir quelque familiarité tant avec les procédés de voyage de l'homme qu'avec la topographie de la contrée. Si l'on veut bien admettre que la meilleure façon d'identifier l'itinéraire de Hiuen-tsang en ce pays était encore de le suivre, on nous croira peut-être autorisés à présenter à ce sujet quelques remarques, qui éclaireront du même coup la géographie ancienne du Gandhâra.

Aussi bien nous ne prétendons avoir fait, à proprement parler, aucune découverte : et ceci nous met à l'aise pour écarter de cet article nombre de polémiques inutiles et qui le grossiraient démesurément. Il n'est point en effet d'identification imaginable qui n'ait été déjà quelque part avancée : il n'en est pas non plus, sauf peut-être celle de Peshavar, qui n'ait été contestée et ne soit à la rigueur contestable. Pour notre part nous laissons *Purusapura* à Peshavar et *Puskaravati* dans les environs immédiats de Charsadda, mais non point aussi haut que le voudrait M. Garrick ni aussi bas que le conjecturerait Vivien de Saint-Martin. Nous maintenons également à cette dernière place le fameux « Stûpa du don des yeux » que Cunningham a quelque part transporté à Sahri-Bhalol sur la foi d'un passage mal lu de Song Yun. L'identification de Shâh-bâz-garhi avec *Po-lou-cha* n'est pas davantage nouvelle : c'est une des deux hypothèses que Cunningham a successivement proposées pour ce point. Encore était-elle si peu prouvée qu'en 1896, dans un très intéressant article, le major — depuis colonel — Deane a pu reprendre, sans d'ailleurs y croire davantage, l'autre hypothèse, qui rapproche *Po-lou-cha* de Palo-dhêri. Le colonel Deane a cru devoir également contester l'identification qui remonte à Vivien de Saint-Martin d'*U-to-kia-han-l'chu* avec Ohind ou Und, sur la rive droite de l'Indus.... Mais ceci suffit à montrer quel tissu de conjectures souvent injustifiées et parfois même contradictoires est encore la géographie du Gandhâra. Nous nous bornerons à apporter dans des cartes, des croquis et des plans les raisons déterminantes de notre opinion et à signaler en note en quoi elle se rapproche ou diffère de celles qui ont déjà été énoncées. Les personnes compétentes démèleront, sans qu'il soit nécessaire de se perdre en des discussions oiseuses, ce que nous aurons pu apporter dans ces questions de précision et de cohérence à défaut de cette certitude que peuvent seules donner des inscriptions authentiques et trouvées *in situ*.

Les conclusions de cette étude ont déjà été communiquées en notre absence par notre collègue et ami, M. Finot, au XI<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes tenu à Paris en 1897. Un résumé en a même été publié dans les *Actes* du Congrès (*Première section*, p. 93-97), mais sans aucune des pièces justificatives que nous nous proposons de donner ici avec tous les développements nécessaires. L'intérêt exceptionnel que présente, aussi bien au point de vue historique qu'archéologique, la grande route de tous les vieux conquérants de l'Inde et la mine encore inépuisée des plus belles sculptures gréco-bouddhiques connues, serait, s'il en était besoin, notre excuse, pour revenir et insister si longuement sur la géographie ancienne du pays de Gandhâra.

Nous devons des remerciements tout particuliers à M. H. Parmentier, architecte, membre de l'École française d'Extrême-Orient, qui a bien voulu se charger d'exécuter, d'après nos photographies, les nombreux dessins qui éclairent si joliment cette notice.

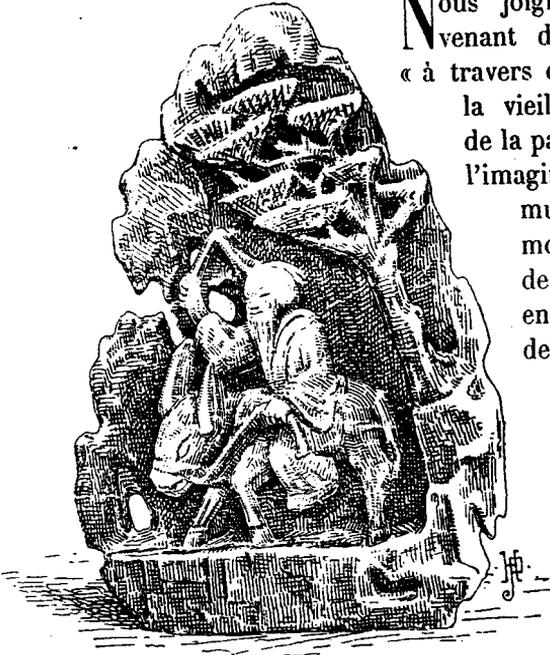


FIG. 55. — VOYAGEUR CHINOIS

Nous joignons Hiuen-tsang au moment où, venant de l'Ouest, il arrive au Gandhâra « à travers des montagnes et des vallées », par la vieille route, encore jalonnée de *stûpa*, de la passe du Khaïber : nous pouvons nous l'imaginer doucement balancé au pas de sa mule, tel le voyageur chinois que nous montre un jade sculpté (1) du musée de Lahore (fig. 55) ou tel qu'on voit encore passer les pèlerins qui viennent de l'Asie centrale s'embarquer dans les ports de l'Inde pour la Mecque. Bien qu'il commence par attribuer à ce royaume, alors sans roi, des dimensions beaucoup plus considérables, ses notes de voyage se rapportent exclusivement à la plaine qui forme à l'heure actuelle le district de Peshavar et qui est en somme fort resserrée dans sa ceinture de montagnes que l'Indus achève de boucler (2). Il trouva

d'ailleurs dépeuplé et plus qu'à demi ruiné par les maux de la guerre ce malheureux pays qui eut toujours tant à souffrir de se trouver sur la grande route des conquérants de l'Inde. Mais les pires invasions étaient encore à

(1) Ce petit bas-relief est exécuté dans un morceau de jade grossier mesurant environ 0m20 de hauteur : comme la plupart des objets conservés au Musée de Lahore, il est malheureusement d'origine assez incertaine. Tout ce qu'on en peut affirmer, c'est qu'il se trouve dans une vitrine spécialement réservée à un certain nombre de spécimens de l'art gréco-bouddhique provenant de Rokhri, sur l'Indus, et qu'une inondation du fleuve aurait mis à découvert. Le choix de la matière et la facture du motif en trahissent clairement l'origine chinoise ; et, s'il a bien été trouvé dans les sables de l'Indus, il faut admettre qu'il avait été apporté dans l'Inde du Nord, en manière d'*ex-voto*, par quelqu'un des nombreux pèlerins bouddhiques chinois. Il semble dans tous les cas plus conforme à la réalité que les images qui nous représentent Hiuen-tsang à pied et courbé sous le faix de ses bagages, et dont M. Barth a signalé le désaccord avec les textes (*Le Pèlerin I-tsing, Journal des Savants*, 1898, 2e article, p. 28 du tirage à part ; pour ces images de Hiuen-tsang, voyez le Panthéon japonais de Hoffmann dans le *Nippon* de Von Siebold, vol. V, et la revue japonaise *Hansei Zasshi*, vol. XII, no 11, p. 25).

(2) Voyez la carte jointe à cet article. Hiuen-tsang dit : « 1000 li de l'Est à l'Ouest et 800 li du Sud au Nord » (soit, en chiffres ronds, 300 kil. et 250 kil.) et, d'autre part, il lui suffit d'une dizaine d'étapes en différentes directions pour visiter le pays dont il définit d'ailleurs parfaitement les limites à l'Est et au Nord par l'Indus, qui le séparerait du royaume de *Takçacilâ* et par les montagnes du Bunêr et du Svât qui le sépareraient de l'*Udyâna*. Il faut donc admettre, ou bien, comme on le fait ordinairement, que le Gandhâra débordait de beaucoup au Sud et à l'Ouest ses frontières naturelles, ou bien que les chiffres de Hiuen-tsang, d'ailleurs proportion-

venir et du moins le Gandhâra était-il resté indien de mœurs et de langue : on sait qu'il ne l'est plus aujourd'hui <sup>(1)</sup>. Il n'en est pas de lui comme du Kaçmir où la masse de la population n'a pas changé et, même après être devenue pour la plus grande partie musulmane, a conservé, avec sa langue, les anciens noms de lieux et les vieilles légendes. Les Afghans de la tribu des Yûsufzais sont aussi étrangers que personne aux antiquités d'un pays qu'ils n'occupent d'ailleurs que depuis cinq siècles et dont leur premier soin fut de chasser ou d'exterminer, dans la mesure du possible, les rares habitants <sup>(2)</sup>. De nos jours, quand, sous la domination des Sikhs et de leurs successeurs les Anglais, le Gandhâra fit retour à l'Inde, il était trop tard pour qu'y pût revivre le passé : à la face des inscriptions d'Açoka on continue à égorger des vaches et c'est

nellement justes, nous donnent le double de l'étendue réelle dans les deux sens. Nous inclinons à adopter cette dernière vue. Il est aisé en effet de repousser avec Vivien de Saint-Martin (*Mémoire analytique*, p. 307) et Cunningham (*Ancient Geography of India*, p. 48) la frontière occidentale du Gandhâra jusqu'au Kunar et à Jellalâbad pour la mettre à 1000 *li* à l'Ouest de l'Indus : mais comment trouvera-t-on ensuite entre le Kunar et l'Hindu-Kush les « 600 *li* de l'Ouest à l'Est » du royaume de *Nagarahâra* et les « 1000 *li* de tour » de celui de *Lampâka*, sans parler du *Kapîça* ? Remarquons d'ailleurs que si l'on additionne les distances consignées par Hiuen-tsang, dans la direction générale de l'Ouest à l'Est, entre l'Hindu-Kush et l'Indus (de *Kapîça* à *Lampâka*, 600 *li* + pour *Lampâka*, 300 *li* [ il dit 1000 *li* de tour ] + de *Lampâka* à *Nagarahâra*, 100 *li* + pour *Nagarahâra*, 600 *li* + de *Nagarahâra* au *Gandhâra*, 500 *li* + pour le *Gandhâra*, 1000 *li*), on arrive au total de 3100 *li* ou environ 1000 kilomètres. Or la distance à vol d'oiseau n'est que de 300 kilomètres, auxquels il suffit d'ajouter, comme on fait d'ordinaire, un tiers en plus pour tenir compte des accidents du terrain et des sinuosités de la route. Porterions-nous la longueur du chemin à 500 kilomètres, qu'elle serait encore inférieure de la moitié au total des données de Hiuen-tsang. Comment concilier cette grave et persistante erreur d'ensemble avec la parfaite et constante exactitude des détails ? A-t-il appris par oui-dire les dimensions des « royaumes » et nous les a-t-il transmises de confiance sans songer à les contrôler par ses propres observations ? Ou ne serait-ce pas plutôt qu'au moment de la rédaction du *Si-yu-ki* il s'est lui-même trompé dans leur évaluation en interprétant mal les données exactes de son journal de route ? Il semble en effet qu'il compte l'étendue des divers pays, non de frontière à frontière, mais de chaque capitale aux deux capitales les plus voisines sur sa ligne de marche et qu'il arrive de cette façon à additionner deux fois le même nombre. C'est ainsi qu'il est permis de se demander s'il n'est pas arrivé à ce chiffre de 1000 *li* pour la dimension Est-Ouest du Gandhâra en ajoutant à la distance de *Puruçapura* à *Nagarahâra* (500 *li*) celle qui sépare à son tour *Puruçapura* de la capitale du royaume limitrophe à l'orient, à savoir *Takçaçilâ* (9 étapes, soit de 450 à 500 *li*). De même les 600 *li* de largeur de l'état de *Nagarahâra* semblent être faits de ces mêmes 500 *li* entre *Nagarahâra* et *Puruçapura* à l'Est, plus les 100 *li* notés d'autre part entre *Nagarahâra* et *Lampâka* à l'Ouest : et ainsi de suite, l'identité du nom du royaume et de la capitale favorisant d'ailleurs cette confusion.

(1) Il semble qu'il en était ainsi dès le début du xvii<sup>e</sup> siècle : « Après avoir passé le Sind (Indus), nous dit Bâber, la terre, l'eau, les arbres, les pierres, les populations, les coutumes, les usages, tout appartient à l'Hindoustan. » (*Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, II, p. 182). Au contraire pour Hiuen-tsang, l'Inde commence au sortir du *Kapîça*, presque au pied de l'Hindu-Kush.

(2) Sur les Afghans ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, les Pathâns et leur invasion, voyez les *Lettres sur l'Inde* et l'introduction des *Chants populaires des Afghans* de J. Darmesteter. Sur la distribution actuelle des clans, v. encore notre relation de voyage *Sur la frontière indo-afghane*, p. 179 : on nous excusera de devoir souvent renvoyer à ce dernier ouvrage pour tous les détails accessoires et qui encombreraient inutilement cet article.

*pushî* que l'on parle dans le bourg natal de Pâṇini. A la vérité, il semble qu'il subsista un reste de population hindoue, familles de *bunya* dispersés dans les plus gros villages et que, pour les besoins de leur commerce, les Pathâns, incapables de tenir des comptes et par suite d'ouvrir boutique, ont toujours dû tolérer : mais, à de rares exceptions près, il ne nous a pas paru que ces Hindous eussent conservé, à travers une aussi longue sujétion, aucun souvenir du temps de leur indépendance (1). Nous ne croyons pas qu'il y ait davantage à attendre, au point de vue des traditions historiques, de la tribu nomade et d'ailleurs convertie au mâhométisme des Gujars, pasteurs de troupeaux, dont le soin des buffles absorbe toute l'existence, ni non plus de ces pauvres « païens » du Kâfiristân, qui paraissent être les descendants authentiques des anciens habitants et que les Afghans de l'Emir continuent à traquer jusque dans leur dernier refuge de montagnes. On ne s'étonnera donc pas qu'à défaut de traditions locales, nous soyons obligés d'aller chercher dans les « Mémoires » de pèlerins étrangers des renseignements sur la période antérieure aux invasions musulmanes, alors que la vie indienne ne s'était pas encore retirée du Gandhâra. On comprendra aussi pourquoi nous trouvons le plus souvent, dans ce pays pourtant deux fois classique et où, — les pierres à chaque pas l'attestent encore — la pensée indienne épousa jadis les formes de l'art grec, les vieux noms des localités remplacés par des dénominations nouvelles et barbares. On nous approuvera enfin d'avoir recours pour établir nos identifications, non pas à l'étymologie qui risque, ici plus qu'ailleurs, d'être décevante, mais à des raisons d'ordre topographique ou archéologique et, avant tout, aux vestiges matériels des ruines : le passé n'a plus guère ici que ces muets témoins.

Non seulement le fanatisme sunnite des Afghans Yûzûfzais semble avoir pris à tâche d'effacer la plupart des souvenirs du temps des « Kâfirs », mais leur indolence toute musulmane a réussi à changer jusqu'à la face même du pays. Assurément celui-ci est toujours « très riche en grains », là du moins où les canaux de l'époque indienne, que les Pathâns avaient laissés se perdre, ont été rou-

---

(1) Après plus de huit siècles de conquête musulmane, les Sikhs trouvèrent quantité d'Hindous établis à Peshavar : « La population de Peshawer peut être évaluée à 80.000 âmes, dit le général Court ; elle se compose d'Afghans, de Kachmiriens et d'Indiens. Ces derniers semblent avoir été ses primitifs habitants : mais quoiqu'encore fort nombreux, ils vivent dans la dépendance des musulmans et sont taxés d'avaries. Tout le commerce du pays est entre leurs mains. » (*J. B. A. S.*, 1836, p. 476). Nous avons recueilli la même impression. Dans toutes les bourgades un peu importantes, non seulement du district de Peshavar, où sous l'administration anglaise la sécurité est devenue plus grande, mais du pays indépendant ou Yâghistân, au delà de la frontière administrative, comme par exemple au Svât, il y a de petits bazârs occupés par des marchands hindous qui, bien que fort méprisés et pas toujours payés, ne se plaignent pas trop de leur sort et surtout, à les entendre, ne se souviennent pas que leur famille ait jamais été établie ailleurs (Cf. *Sur la frontière indo-afghane*, p. 106, 148 etc.). Le Dr Stein a fait depuis la même constatation au Bunêr et estime également que ces *banya* représentent « les castes commerçantes de l'ancienne population hindoue qui sont restées dans ces vallées après l'invasion Pathâne. » (*Detailed Report of an archæological Tour with the Bunêr Field Force*. Lahore, 1898, p. 21. Republié dans l'*Indian Antiquary*, 1899.)

verts par les ingénieurs anglais; on a même pu reprendre récemment la culture de la canne à sucre que note Hiuen-tsang et qui avait dû être presque entièrement abandonnée, et les jardins bien arrosés de Peshavar ou de Mardân donnent encore « quantité de fleurs et de fruits. » Mais si le climat a gardé sa tiédeur au point que la neige est toujours inconnue dans la plaine, il n'a plus rien de son humidité jadis tant vantée (1). L'eau, et ceci est un point à retenir, a presque partout disparu aux flancs des collines dénudées, là où des ruines souvent considérables nous attestent qu'elle coulait jadis à proximité de couvents qui, sans elle, ne pouvaient subsister et n'auraient même pas été bâtis. Les villageois actuels prétendent se souvenir du temps où les sources jaillissaient encore au creux des ravins aujourd'hui à sec. Si on leur demande ce qu'elles sont devenues, ils répondent invariablement que les méchants « païens », avant d'abandonner le pays aux musulmans, les ont soigneusement bouchées. Le plus étrange est qu'ils n'ont pas toujours tort: par le fait on a retrouvé au Svât, dans la vallée d'Adinzai, au pied de la chaîne du Larâm, une fontaine qui avait été hermétiquement close à l'aide d'une petite coupole de *stûpa* (2). Mais il va de soi que la malice des Kâfirs n'est pas une raison suffisante pour rendre compte d'un dessèchement aussi général et dont nous avons entendu les gens se plaindre jusqu'au Kaçmir. Devons-nous croire à une profonde transformation des conditions climatiques du pays, laquelle s'étendrait d'ailleurs à toute l'Asie centrale? Si l'on songe que les Musulmans, brûleurs de bois, ont partout détruit, sauf aux abords de leurs *ziarât*, les arbres jadis respectés par les Hindous, brûleurs de bouse, il semble que l'explication la plus simple et la plus prochaine de l'aridité actuelle se trouve dans ce déboisement inconsidéré du pays.

Qu'on nous permette encore une dernière remarque à propos de ce préambule de Hiuen-tsang. Il évalue en chiffres ronds le nombre des couvents du Gandhâra à « environ un millier » et, bien que la plupart fussent déjà de son temps « ruinés et déserts », on relèverait encore aisément les traces de plus d'une centaine. Or, dans les pages qui vont suivre, Hiuen-tsang nous en énumérera à peine une quinzaine, plus volontiers choisis parmi les rares qui étaient encore habités. N'oublions pas, en effet, que c'est un pèlerin et non pas un archéologue: il s'inquiète du mérite religieux plus que de l'intérêt artistique

---

(1) Song Yun nous fait le plus riant tableau des environs aujourd'hui si arides de Shâhbâz-Garhi (Beal, *Buddhist Records*, I, p. xcvi et cii). « Rien de beau comme les jardins de Peshavar au printemps », dit Bâber (*loc. laud.*, II, p. 77) et il nous parle ailleurs des jungles épaisses où il a chassé le rhinocéros entre le Makâm et l'Indus (*ibid.*, p. 52) ou autour de Peshavar (*ibid.*, p. 135) et le tigre près de Naoshera (*ibid.*, p. 77). Encore aujourd'hui la crête de la colline de Karamâr est couverte d'arbres magnifiques qui ne doivent leur préservation qu'à la sainteté de la *ziarât* voisine. On recommence à planter des arbres le long des routes à travers les plaines veuves d'ombre, mais la nudité toute classique de ses montagnes reste un des traits les plus frappants du paysage du Gandhâra.

(2) V. Major Deane, *Note on Udyâna and Gandhâra*, J. R. A. S., 1896, p. 659. Cf. *Sur la frontière indo-afghane*, p. 68. V. encore sur cette question de la disette croissante de l'eau dans le district le *Report on Yûsufzais* du Dr Bellew, p. 22 et 23.

des monuments et préfère la compagnie d'un moine vivant à la vue des plus belles ruines. Peut-être s'étonnera-t-on moins, en y réfléchissant, qu'il n'ait pas prévu la célébrité dont devaient jouir, auprès des savants européens, les deux sites aujourd'hui connus sous les noms de Jamâl-Garhi et de Takht-i-Bahai : on l'avouera même, il y aurait quelque naïveté à vouloir que, dans le nombre, il nous ait justement mentionné et décrit ces deux-là, par la seule raison que les fouilles dont ils ont été de nos jours l'objet nous les ont rendus plus familiers qu'aucun autre.

## I. — PURUŞAPURA.

Mais nous étions arrivés à *Pou-lou-cha-pou-lo*, c'est-à-dire à *Puruşapura*. Que cette ville soit le *Purushavar* ou *Purshavar* d'Al-birûni, le *Pershavar* ou *Peishavar* d'Abul-Fazl, et le Peshavar actuel, c'est ce que nul ne conteste : pour une fois, sur un point, tout le monde est d'accord <sup>(1)</sup>. Hiuen-tsang évalue à environ 40 *li*, soit une douzaine de kilomètres, le circuit de la cité, dont un coin seul était encore occupé par un millier de familles : c'est un tiers en plus que le tour actuel des murailles de terre de Peshavar, du moins de la « Cité » indigène, tout-à-fait distincte des « Cantonnements » européens, et qui occupe, selon toute vraisemblance, l'emplacement de l'ancienne ville <sup>(2)</sup>. Or dans la cité ou ses environs immédiats, Hiuen-tsang mentionne deux importantes fondations religieuses : il vaut la peine de rechercher si nous en trouvons encore quelque trace dans la direction qu'il indique, et, plus volontiers, selon la remarque justement faite par le colonel Deane, en quelque lieu encore vénéré des *banya* du bazâr. Si la communauté hindoue a été quelque part assez forte pour conserver une tradition, ce sera assurément dans la ville capitale : toutefois nous devons prendre garde que tout vieux sanctuaire indien n'était pas, par là-même, bouddhique. Hiuen-tsang avoue l'existence dans le pays d'une centaine de temples brahmaniques, encore que dans la suite il n'en cite expressément que deux.

« A l'intérieur de la ville royale, on voit au Nord-Est les restes d'un ancien monument. C'était jadis la tour précieuse qui renfermait le pot du Bouddha <sup>(3)</sup> ... »

---

(1) L'honneur de cette identification, qui a eu la rare fortune d'être universellement admise, remonte, semble-t-il, à H. Wilson (*J. R. A. S.*, vol. V, 1839; p. 118). Avant lui Abel-Remusat avait cru dans le *Fo-lou-cha* de Fa-hien reconnaître « les Beloutches ».

(2) Du moins n'avons-nous aucune raison de supposer le contraire. Le colonel Deane, qui a le premier émis l'hypothèse d'un déplacement de la ville, ne peut signaler à l'appui de cette opinion qu'un léger et récent empiètement des « Commissariat Lines » du côté de l'Ouest. (*J. R. A. S.*, 1896, p. 666). Nous n'avons d'ailleurs rien à chercher sur les indications de nos pèlerins dans cette direction.

(3) Le *lapsus* de Stanislas Julien (Nord-Ouest pour Nord-Est) a été corrigé par Beal, *Buddhist Records*, I, p. 98, n. 58. — Pour les renseignements de Fa-hien, v. *trad.* Beal, *ibid.*, p. XXXIII et *trad.* Legge, p. 35. Aucune identification n'a été suggérée pour le *Pâtra-cuilya*. Le colonel Deane mentionne bien, dans son article, le Panj-tirath (*loc. laud.*, p. 666), mais il n'en

Deux siècles auparavant Fa-hien avait trouvé ce *stûpa* desservi par près de sept cents moines qui habitaient un grand *saṅghârâma* ou monastère voisin : deux fois par jour, un peu avant midi et le soir, ils offraient la précieuse relique à la vénération des fidèles qui s'efforçaient à l'envi de l'emplier d'offrandes. Mais au temps de la visite de Hiuen-tsang, le vase, après bien des vicissitudes, avait passé en Perse et le sanctuaire était ruiné et désert... Or, au Nord-Est de la ville indigène, entre la grande route et le railway modernes, subsiste toujours un grand établissement hindou, connu sous le nom de Pañj-

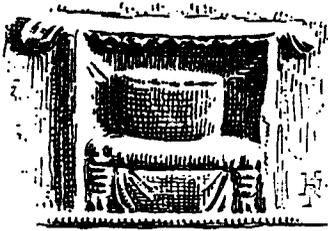


FIG. 56. — VASE À AUMÔNES DU BUDDHA.

tirath, en sanskrit *Pañca-tīrtha*. Il contient essentiellement, ainsi que son nom l'indique, cinq petits étangs, qui sont les *tīrtha* ou bains sacrés, ombragés de quelques « figuiers religieux » (*açvattha* ou *pippal*) et entourés de bâtisses modernes fort misérables ; mais il n'est pas douteux qu'il ne soit ancien et les *purohitas* ou brahmanes officiants du lieu n'hésitent pas à en faire remonter l'origine, comme c'est la coutume dans l'Inde du Nord pour tous les sanctuaires dont la véritable légende s'est perdue, aux cinq fils de Pându, les héros du *Mahâbhârata*. Malheureusement la place a été trop bouleversée et les renseignements des pèlerins sont trop vagues pour nous permettre de rien affirmer d'une façon décisive : du moins restons-nous persuadés que c'est du côté du Pañj-tirath qu'il faudrait, en bonne méthode, rechercher tout d'abord le site du *Pâtra-caitya*.

Hiuen-tsang continue : « A huit ou neuf *li* au Sud-Est, en dehors de la ville, on voit un arbre *pippal* qui est haut d'environ cent pieds... ». Tao-yong nous parle également de cet arbre qui est bien, comme il le dit, de l'espèce du figuier sous lequel le Buddha atteignit l'illumination. De son temps on en attribuait la plantation au roi Kaniška. A Hiuen-tsang, un siècle plus tard, on assurait sans rire que les quatre derniers Buddhas passés s'étaient assis à son ombre, ce qui lui donnait un âge de plusieurs *kalpa* et le faisait du même coup survivre aux dissolutions périodiques du monde. Il est curieux que, neuf cents ans après, l'une des premières visites de Bâber à Béggram, comme il appelle Peshavar, ait été pour un arbre de proportions colossales. Aujourd'hui encore nous n'aurions que le choix pour le reconnaître, lui ou du moins ses rejetons, dans la région marquée par nos pèlerins : mais on n'a déjà que trop écrit de romans archéologiques sur l'Inde <sup>(1)</sup>.

fait aucun usage. — Nous donnons (fig. 56) une image du vase à aumônes du Buddha d'après un piédestal de statue provenant peut-être de Jamâl-Garhi et conservé au Musée de Lahore, n° 876 (hauteur du fragment, 0<sup>m</sup> 08) : on l'y voit exposé comme une relique sur un trône et sous un dais.

(1) V. Tao-yong, *trad. Beal, loc. laud.*, t. I, p. cv ; Bâber, *Mémoires, trad. Pavet de Courteille*, p. 322, ou *trad. Erskine*, p. 157. Cunningham tient que ce soit toujours le même

Aussi dans son voyage immédiat et au Sud — Tao-yong dit expressément que l'arbre était situé cent pas au Nord-Ouest de la pagode — la fameuse fondation religieuse de Kaniska. Tous les pèlerins chinois qui nous ont laissé des relations de leurs voyages dans l'Inde du Nord le signalent de même. Fa-hien nous conte la légende de son origine miraculeuse que Song Yun nous répète et que Hiuen-tsang reprend à son tour. Ou-k'ong la cite la première parmi les tribues à Kaniska. Au XI<sup>e</sup> siècle, Al-birûni connaît encore « le vihâra de Peshavar » sous le nom de « Kanik-caitya » (1). Les témoins de sa splendeur même de sa ruine ne tarissent pas sur la hauteur du *stûpa*, le plus élevé de la ville, non plus que sur les proportions monumentales du monastère qui lui est adossé du côté de l'Ouest. Ils ne sont pas moins d'accord sur le site de ces deux édifices. Tao-yong, qui prenait probablement comme point de repère l'enceinte méridionale de la ville les place à quatre *li* ou un peu plus d'un kilomètre à l'Est ; Song Yun, partant de plus haut, les met à sept *li* ou deux kilomètres au Sud-Est ; Hiuen-tsang enfin dit, comme nous avons vu, « huit *li* » ou près de trois kilomètres au Sud-Est (2) mais il compte à partir de la *Pâtra-caitya*, c'est-à-dire du coin Nord-Est de la cité royale :

arbre (Arch. *Survey of India*, t. II, p. 88). Les figuiers sacrés sont en tout cas trop communs aux environs de Peshavar pour qu'il soit besoin d'aller chercher, avec le colonel Deane, celui de Kaniska dans le *Pippal Mandi*, à l'intérieur de la ville, et à l'opposé de la direction indiquée par les pèlerins chinois (*loc. laud.*, p. 666 — Cf. *Sur la frontière indo-afghane*, p. 212).

(1) V. Fa-hien, *trad.* Beal, p. xxxii et *trad.* Legge, p. 33 ; Song Yun et Tao-yong, *trad.* Beal, p. ciii ; Al-birûni, *trad.* Sachau, II, p. 11. Cinq siècles plus tard, Bâber, dans ses Mémoires, ne parle plus de ce lieu de dévotion célèbre à Bêgram que du « Gor Khattri » (Cf. *trad.* Pavet de Courteville, *écrit Gouri-Ketri et Kourh-Ketri*, I, p. 322 et II, p. 78, et *trad.* Erskine, qui écrit Gûr Khattri, p. 157 et 264). Il n'en a pas fallu davantage pour suggérer à Cunningham le site du Gor Khattri, où s'élève le caravansérail d'Akbar devenu les bureaux de la douane locale, avec celui du couvent de Kaniska (*Arch. Survey of India*, t. II, p. 89 et *Geography of India*, p. 81) et M. J. Darmesteter s'est fait l'écho de cette théorie (*Inde*, p. 26. Cf. *Sur la frontière indo-afghane*, p. 214 et fig. 39). Or, si nous nous référons à la description détaillée donnée par Bâber, nous lisons : 1<sup>o</sup> que le Gor Khattri est un lieu célèbre de dévotion des Yogis et Hindous qui y viennent de très loin pour se raser les cheveux et la barbe », en d'autres termes que c'était un lieu de pèlerinage où les laïques venaient célébrer les *grâdha* ou sacrifices funèbres en l'honneur des ancêtres et que les religieux mendiants fréquentaient en grand nombre, comme on le voit encore à Hardvâr, Thânesar, etc ; 2<sup>o</sup> que le monument consistait en des salles et galeries couvertes de voûtes où l'on n'accédait qu'en rampant et où se tenaient dans des cellules un grand nombre de *sâdhu* — bref était quelque chose d'analogue aux temples souterrains de Prayâg (Allahabâd), à Ujjain etc. Le caractère foncièrement brahmanique de ce lieu actuel ne fait donc pas de doute, et son identification avec le couvent de Kaniska n'a aucun fondement. Il nous paraît préférable, le terrain une fois déblayé de cette hypothèse, qu'inutile, de suivre en toute simplicité les indications topographiques données par les pèlerins chinois.

(2) L'erreur du biographe de Hiuen-tsang qui écrit « 80 ou 90 *li* » au lieu de « 8 ou 9 *li* » a déjà été signalée par Vivien de Saint-Martin (*loc. laud.*, p. 308).

si bien qu'en substance leurs témoignages concordent et, qu'à nous laisser guider par eux, nous ne pouvons manquer de chercher la fondation du grand roi indo-scythe dans la banlieue sud-orientale de Peshavar.

Or, si nous sortons par la porte dite de Lahore et que nous prenions la route de Chêrat ou celle de Hazar-Khâni, nous rencontrerons, à un kilomètre environ au Sud-Est des murs actuels de la ville, un groupe de tumuli poudreux qui, bien qu'en un lamentable état, marquent encore un site considérable (1). Composés de pierres, de briques cuites et d'une terre fine et grise qui semble être le résidu d'anciennes briques crues, ils ont été mis pendant des siècles en exploitation réglée par les entrepreneurs de bâtisses de la grande cité voisine et les cultivateurs d'alentour. On sait que les pierres de taille sont aussi rares que recherchées dans ces terres alluviales où il faut les amener à grands frais des plus prochaines montagnes; les larges briques anciennes, qui ne coûtent que la peine de les ramasser, se vendent au bazâr plus cher que les briques neuves; il n'est pas enfin jusqu'à cette terre finement tamisée qui ne forme une excellente fumure pour les moissons. Ainsi, tandis que les matériaux de construction enfouis sous ces tumuli prennent le chemin de la ville, leur poussière même s'éparpille sur les champs environnants. C'est merveille qu'il en subsiste encore aujourd'hui quelque chose. Telle était cependant leur ancienne importance que quelques tertres opposent toujours avec succès à l'assaut des cultures leurs flancs labourés par les excavations et ravinés par les pluies. Pendant nombre d'années ils continueront à sauver de l'oubli leur nom pompeux et peut-être historique de Shâh-jî-ki-Dhêri, en sanskrit *mahârâja-caitya*, en français « le tumulus du grand roi ». (2).

Il y a mieux. Des deux principaux monticules, on ne peut s'empêcher de remarquer que l'un, le plus oriental, a justement les trois cents mètres ou environ de tour que les pèlerins chinois attribuent en moyenne à la « pagode » du roi Kaniska. Song Yun et Tao-yong, qui l'ont trouvée debout, disent respectivement trois cents et trois cent quatre-vingt-dix pas; Hiuen-tsang dit un *li* et demi, mais il ne l'a vue qu'écroulée. La forme allongée du tumulus s'explique aisément par le fait que, du côté de l'Est, des escaliers montaient — nous le savons de même source — jusqu'au sommet du *stûpa* et en faisaient la base rectangulaire. Si l'on s'étonnait enfin de ne plus trouver qu'un tertre élevé de quatre ou cinq mètres à la place de « la plus haute pagode du Jambudvîpa », il suffirait de rappeler que les étages supérieurs en étaient de bois et qu'elle fut plusieurs fois détruite par des incendies. Song Yun, nous conte qu'elle avait été trois fois

---

(1) V. la carte de la banlieue de Peshavar que nous reproduisons d'après celle publiée à l'échelle d'un pouce au mille par le *Survey of India*, Calcutta. Nous donnons en même temps un plan et un croquis de Shâh-jî-ki-Dhêri (fig. 57).

(2) Le colonel Deane mentionne ces tumuli dans son article, mais ne songe à en tirer aucun parti (*loc. laud.*, p. 666). Il faut prendre garde de les confondre avec quelques-uns de ces tertres, si nombreux dans les environs de Peshavar, qui ont été formés par l'accumulation des déblais des fours à briques.

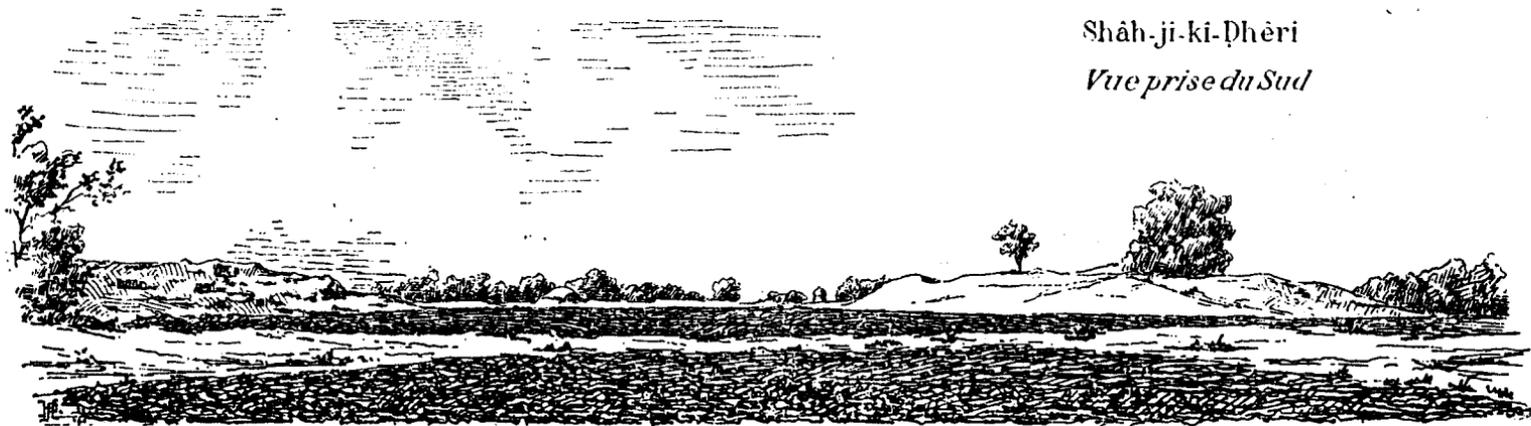
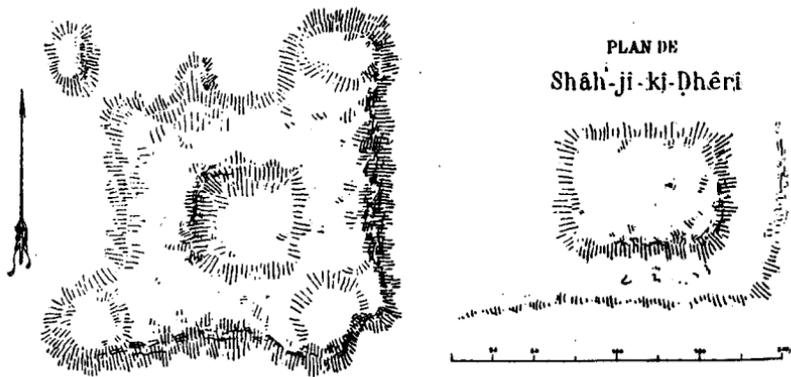
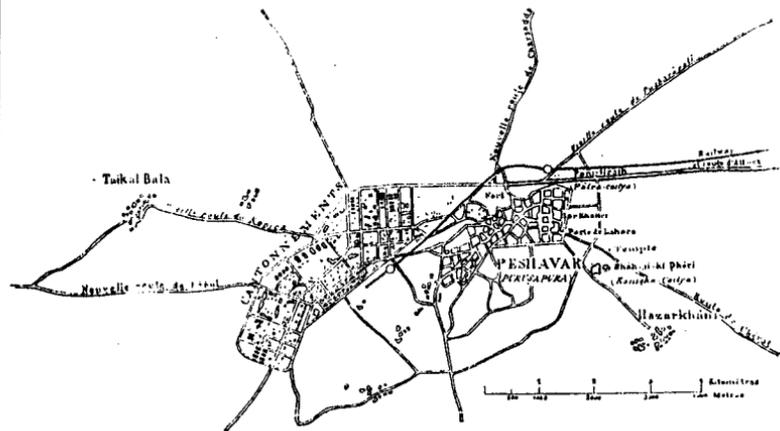


FIG. 57. — PURUŠAPURA ET LE KANIŠKA-CAITYA.

brûlée par le feu du ciel et trois fois restaurée. Au temps de la visite de Hiuen-tsang, elle venait d'être réduite en cendres pour la quatrième fois : « On devait la rétablir, mais sa construction n'était pas encore achevée ». Les deux pieux voyageurs rapportent la même légende d'après laquelle, après la septième fois, la loi du Buddha devait définitivement s'éteindre dans le pays : mais nous ne savons si la prédiction fut accomplie et si le *stûpa* eut le temps de brûler sept fois avant l'arrivée des Musulmans (1).

Plus caractéristique encore est l'autre *dhêri* située à l'Ouest et toute proche de la première, au lieu même où Hiuen-tsang place le monastère qui desservait le *stûpa*. Elle affecte une forme à peu près carrée et ne mesure pas moins de deux cents mètres de côté. Au milieu se creuse une dépression rectangulaire tandis que les rebords saillants suggèrent aussitôt l'idée de quatre corps de bâtiments entourant une cour intérieure, selon le plan habituel aussi bien des vieux *saṅghârâma* que des caravanserais modernes. Les vastes proportions du quadrangle et ses coins encore fortement bastionnés — celui du Nord-Ouest a bien pu être détaché de l'ensemble mais non point nivelé par les démolisseurs — rappellent plus particulièrement ce que Hiuen-tsang nous dit de l'importance du couvent, de ses pavillons à deux étages et de ses hautes tours d'angle. De son temps il était déjà « fort délabré ». Depuis, le feu a dévoré les vérandas et les « bélvédères », et les autres parties de bois ; dans l'éroulement total, les murs intérieurs ou même extérieurs, construits en briques crues ou en simple terre battue, comme c'est toujours l'usage du pays, ont fondu à la pluie et au soleil, recouvrant les substructions de briques et de pierres ; et ainsi se sont formés, ici comme en maint autre endroit, ces tertres couleur de cendre qui modellent encore vaguement sur la plaine, en un relief écrasé, la forme des édifices d'autrefois.

Que, comme le *stûpa* voisin, le couvent ait été la proie des flammes, ceci n'est pas une simple conjecture. Ces ruines ont été à diverses reprises l'objet de fouilles exécutées — *manu militari* — par des équipes de sipayes. A côté des excavations fantasques des ramasseurs de matériaux ou d'engrais, on distingue quelques tunnels régulièrement percés qui mettent les fondations à découvert et dont les parois sont toutes mouchetées de noir par les charbons des anciens incendies. Nous ne craignons pas de dire que ces fouilles auraient pu être mieux conduites. Au lieu de s'attaquer directement à la masse des débris, il eut été, croyons-nous, plus avantageux, au double point de vue de l'identification du site et des possibles trouvailles, d'en explorer les alentours immédiats. Il eut été notamment intéressant de rechercher si les restes de « la centaine de petits *stûpa* » que Hiuen-tsang signale à droite et à gauche (2) de la grande pagode

---

(1) Song Yun nous dit expressément que « la coupole était faite de toute espèce de bois, » (*trad.* Beal, p. civ). Cf. ce que nous dit plus loin Hiuen-tsang à propos du bois employé dans la construction du « *Stûpa* du don des yeux » à Puṣkarāvati.

(2) C'est-à-dire au Nord et au Sud, le *stûpa* étant orienté vers l'Est par ses escaliers.

subsistent encore aujourd'hui : outre qu'ils ont eu plus de chances d'échapper, sinon aux déprédations des chercheurs de trésor, du moins aux ravages de l'incendie, nous savons que « les ouvriers y avaient déployé tout leur art » : et justement de ces côtés règnent des terrassements d'origine ancienne, que déjà les blés envahissent, mais où les fragments de briques sont encore assez serrés par places pour défier la charrue primitive du pays. Quoiqu'il en soit de la façon dont les fouilles ont été menées, elles ont eu du moins ce résultat d'établir le caractère bouddhique, — et même, comme on dit, gréco-bouddhique — des ruines. Elles ont en effet mis au jour des statues qui ne laissent aucun doute à ce sujet, sans compter, dans la grande *dhéri* de l'Ouest, des vases pleins de farine, ce qui achève de confirmer l'hypothèse d'un couvent (1).

A la chaîne de nos présomptions un dernier anneau manque encore. Il est en effet de règle, dans l'Inde musulmane, que les anciens sites religieux hindous aient été de bonne heure comme réaffectés au culte nouveau par la présence de quelque saint tombeau, sinon même de quelque mosquée. Cette loi qui au Kacmîr ne souffre point d'exception, nous la verrons se vérifier à plusieurs reprises au Gandhâra en dépit des circonstances les plus défavorables. Ici même, au Sud du grand tertre, des tombes musulmanes se pressent sous des arbres autour de la *ziarât* de Roshyân Shâh. Mais de la sainteté ancienne du lieu nous possédons un autre témoignage infiniment plus topique. A quelque distance au Nord, là même où l'on chercherait le figuier de Kaniška, un petit pavillon octogonal, d'architecture mogole, n'est autre qu'un temple hindou. Les *sâdhu* et *yogî* de passage y viennent souvent chercher un asile. Tous les ans, les Hindous du voisinage s'y rendent pour une *mêla*, moitié foire et moitié pèlerinage, comme nos « pardons » de Bretagne : « A quelle époque se tient cette *mêla* ? — Au mois de *Hâr*. » Or *Hâr*, c'est l'hindi *Āsâhr* et le sanskrit *Āśāḍha*, qui correspond à juin-juillet, et la fête d'*Āśāḍha* était la fête anniversaire de la conception du Buddha, lors de sa dernière descente sur la terre.

Nous ne prétendons pas presser davantage l'identification d'un site sur lequel nous n'avons pratiqué aucune fouille. Nous dirons seulement, résumant le résultat de nos observations et de notre enquête : à l'endroit spécifié par les pèlerins chinois, sur un site toujours révééré par les Hindous à une date traditionnelle bouddhique et dont le nom garde le souvenir d'une fondation royale, se trouvent les ruines de deux édifices, prouvés bouddhiques par les fouilles, et qui, par leurs dimensions et leurs positions relatives, correspondent singulièrement, à travers les changements opérés par les siècles et les hommes, à la description que des témoins oculaires nous ont conservée du *stûpa* et du monastère attribués au roi Kaniška : avant d'aller chercher ailleurs l'emplacement de ces deux monuments, il faudra d'abord avoir démontré que toutes ces concordances étaient illusoires.

---

(1) Outre les racontars des villageois sur les trouvailles de *But*, c'est-à-dire d'idoles, et de pots pleins de farine ou même, dans l'imagination populaire, pleins d'or, nous possédons sur ce point le témoignage bien informé du colonel Deane (*loc. laud.*, p. 666).

## II. — PUŞKARĀVATĪ

De Puruṣapura Hiuen-tsang nous transporte à Puşkarāvati. Il ne faisait en s'y rendant que continuer à suivre le grand chemin de l'Inde. La route du temps se gardait, et pour cause, de s'engager à travers les marais, puis le désert pierreux et raviné de torrents que franchit à grands frais, de Peshavar à Attok,

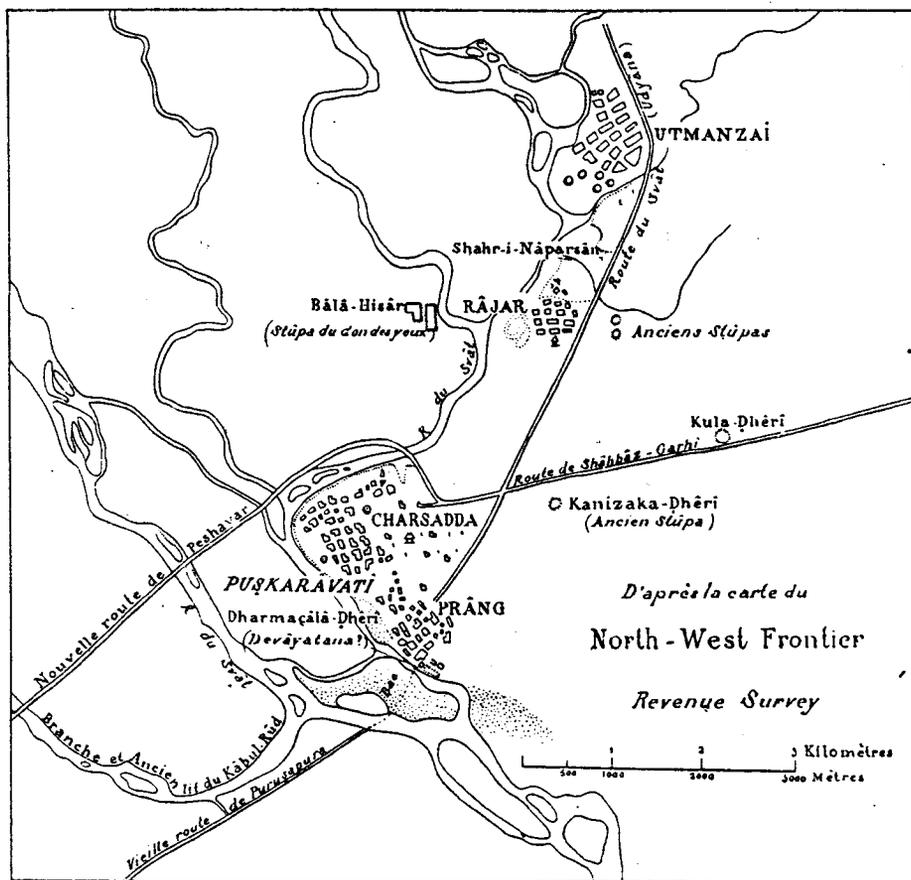


FIG. 58. — PUŞKARĀVATĪ.

la route moderne. Au lieu de couper au court, elle remontait à loisir dans la direction du Nord-Est vers les parties les plus planes, les plus fertiles et les plus peuplées du Gandhāra. Comme aujourd'hui à la première des Huit-villes (Hashtnagar), elle menait d'une traite à la cité toujours florissante de Puşkarāvati. Sise sur la rive gauche « d'un grand fleuve », celle-ci devait

couvrir avec ses quatre ou cinq kilomètres (quatorze à quinze *li*) de circuit, tout l'emplacement à présent occupé par les grosses bourgades de Prâng et de Charsadda (1) en y comprenant leurs cimetières : car les morts n'y tiennent pas moins de place que les vivants. Que la réunion de la *Kubhá* et du *Suvastu*, aujourd'hui fort en aval, se fit jadis à cet endroit, c'est ce que donnent à penser non-seulement les témoignages des voyageurs chinois qui ne parlent que d'« une » rivière à traverser, mais encore le nom de « Prâng », qui n'a pas de sens en *pushtû* et que nous avons déjà rencontré au Kaçmir dans le sens de Prayâg, c'est-à-dire, en somme, de confluent (1). Le déplacement de leur point de jonction ne serait qu'un exemple entre cent de l'humeur mobile des rivières indiennes. Un des bras du Kâbul-rûd continue d'ailleurs à se jeter dans le Svât immédiatement au-dessous de Prâng. Ajoutons en passant que ce dernier est resté pour les gens du pays le « grand fleuve », dont l'autre n'est que l'affluent.

Si vraisemblable que soit ainsi l'identification de Puşkarâvati, dès longtemps proposée par Cunningham, encore a-t-elle besoin d'être confirmée dans le détail par celle des monuments que Hiuen-tsang énumère dans le voisinage de la ville. C'est à savoir : 1° à l'Ouest, un temple brahmanique ; 2° un *stûpa*, bâti par Açoka, à l'Est ; 3° au Nord, un autre *stûpa*, celui-ci très-élevé et flanqué de son monastère. Ne pouvons-nous retrouver au moins quelques traces de ces édifices ? L'hypothèse ne s'imposera qu'à ce prix.

Pour ce qui est du temple brahmanique situé « en dehors de la porte occidentale », il nous paraît difficile de le chercher, non plus que cette porte, ailleurs qu'au débouché de la route par laquelle arrivaient les voyageurs venant de l'Ouest, c'est-à-dire de Peshavar. En ce cas, la désignation de « porte du Sud-Ouest » eut été apparemment plus juste ; mais on sait assez que le langage courant n'a pas de ces recherches d'exactitude. Toujours est-il qu'au Sud-Ouest, près de l'endroit où le bac de la vieille route traverse encore la rivière, se voit un grand tumulus, exploité à l'habitude par les villageois, mais qui, par extraordinaire, porte le nom à demi-indien de Dharamsâl-Œhêri : « *Dharamsâl*, nous commente un Pathân, c'est comme qui dirait la mosquée pour les musulmans. » De fait c'est ainsi que les Sikhs appellent les édifices où ils conservent leur *Granth* ou livre sacré. Le terme, tiré du sanscrit *dharmacâlâ*, équivaut dans leur bouche à celui de *devâyatana* ou de *mandir*. La place et le nom s'accordent

---

(1) Vivien de Saint-Martin s'est laissé entraîner à reporter le site de Puşkarâvati beaucoup trop bas, à Nisatha, au confluent actuel du Svât et du Kâbul-rûd (*Mémoire*, p. 308). En revanche M. Garrick semble tenté de le remonter, comme nous verrons, un peu trop au Nord (*A. S. I.*, t. XIX, p. 100). Nous restons fidèles à l'opinion moyenne de Cunningham (*A. S. I.*, t. II, p. 30 et *Anc. Geogr.*, p. 50), sans autre prétention que de serrer de plus près son hypothèse et de la justifier dans le détail. (V. la carte, fig. 58).

(2) C'est là le sens populaire et dérivé ; la signification première est, comme on sait, « place de sacrifice » : mais le Prayâg par excellence de l'Inde ne doit son choix et par suite son nom qu'au fait d'être situé au confluent de la Yamunâ et du Gange.

ainsi à rappeler le « temple du *deva* » dont l'idole faisait tant de miracles : ce serait affaire à des fouilles de nous en apprendre plus long sur ce point.

« A l'Est de la ville, continue Hiuen-tsang, il y a un *stûpa* qui a été bâti par Açoka... ». Malheureusement il néglige de nous donner, avec la direction, les dimensions et les distances, ce qui fait qu'encore ici nous ne pouvons rien affirmer. Nous savons seulement que si nous prenons vers l'Est la route de Shâhbâz-Garhi (Po-lou-cha), à moins d'un kilomètre de l'embranchement de cette route avec celle du Svât, nous apercevons sur la droite une *dhèri* basse, qui mesure une centaine de mètres de tour. Elle porte le nom de « Kanizaka », qu'on donne, nous assure-t-on, aux endroits où il y a beaucoup de pierres (<sup>1</sup>). Surtout elle est parfaitement ronde, c'est-à-dire qu'elle marque la place d'un *stûpa* de forme antique. Or ce style particulièrement ancien était la meilleure, sinon la seule raison qu'on pût donner, dès le temps de Hiuen-tsang, pour attribuer tel ou tel édifice au bon roi Açoka. Aussi inclinierions-nous à voir dans la Kanizaka-Dhèri les restes du sanctuaire mentionné par notre auteur, et cela d'autant plus volontiers que la Kula-Dhèri, la seule qui pourrait lui disputer cet honneur, semble trop irrégulière et, d'autre part, placée trop loin au Nord-Est de la ville.

Hiuen-tsang est heureusement plus explicite quand il mentionne « à cinq ou six *li* au Nord de la ville », un vieux *saṅghârâma* attenant à un *stûpa* « de plusieurs centaines de pieds de hauteur (<sup>2</sup>) ». A peine a-t-on passé le nouveau pont de bateaux au Nord de Charsadda, qu'on voit se dresser, à moins de deux kilomètres de distance, les deux grands tumuli annoncés. Tous deux présentent la plus grande analogie avec ceux de Shâh-ji-ki-Dhèri. Ils ont, et pour les mêmes raisons, la même composition, la même couleur grisâtre, le même aspect tourmenté ; seulement leur disposition est inverse et leurs dimensions sont bien plus considérables. Celui de l'Est, le plus bas, est un immense quadrilatère de près de quatre cents mètres de long sur trois cents de large : l'intérieur n'en est plus qu'un chaos, où seuls les quatre angles sont restés nettement marqués. Quant à celui de l'Ouest, il affectait la forme d'un carré avant que l'angle Sud-Ouest n'eût été profondément entamé par les démolisseurs, et, s'il n'a guère que deux cent cinquante mètres de côté, il élève à près de trente mètres au-dessus de la plaine ses falaises ruineuses (<sup>3</sup>). Tels qu'ils sont, nous devons

---

(1) V. la fig. 53 pour tous ces emplacements. Naturellement les pierres de taille ont été soigneusement enlevées, mais le tertre est toujours jonché de galets ronds entre lesquels, lors de notre visite, grâce au voisinage du nouveau canal, les blés commençaient déjà à percer.

(2) L'auteur de la *Biographie* de Hiuen-tsang dit deux cents pieds de hauteur : mais fidèle à ses habitudes d'inexactitude, il place le *stûpa* à l'intérieur du *saṅghârâma* et le tout à quarante ou cinquante *li* au Nord de la ville. La version de ce texte de seconde main ne vaut même pas la peine d'être discutée.

(3) V. le plan et le croquis, fig. 59 (Cf. *Sur la frontière indo-afghane*, fig. 32). Le profil de ce tumulus ressemble étrangement à celui du fameux tertre de Babil, sur l'emplacement de Babylone, qui n'est que de dix mètres plus élevé (V. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II, fig. 37 et pl. 1). La composition de ces *dhèri* est d'ailleurs fort analogue à

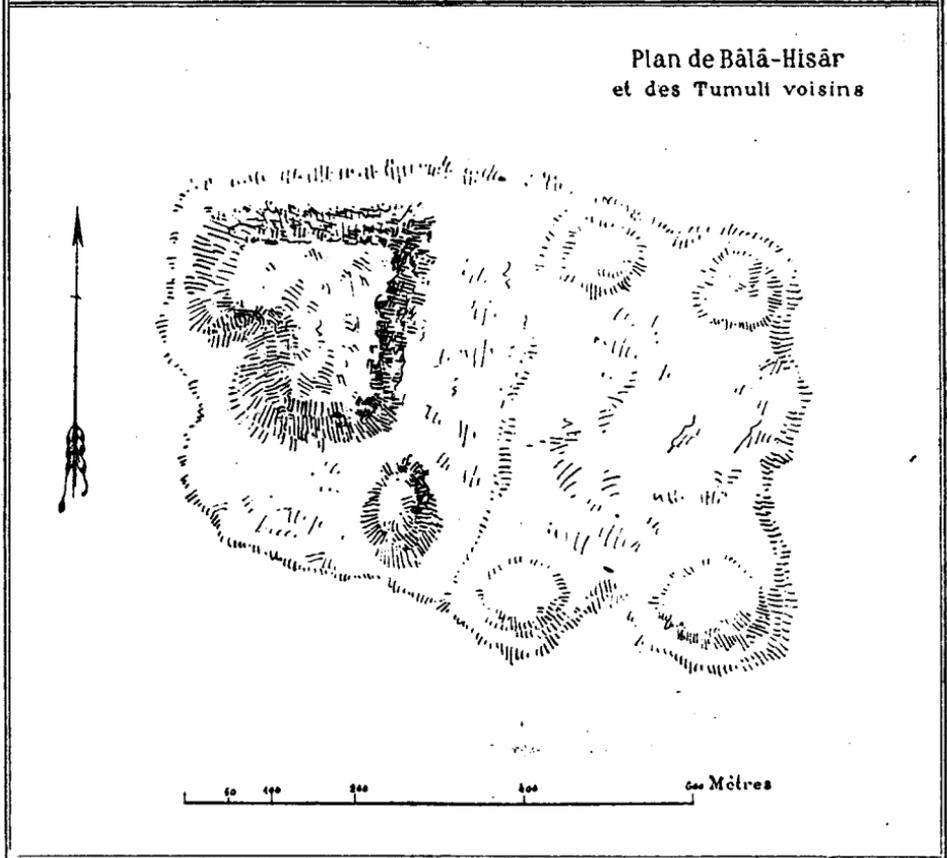


FIG. 59. — BĀLĀ-HISĀR (STŪPA DE L'OFFRANDE DES YEUX).

apprendre à reconnaître en eux les restes d'une des anciennes fondations bouddhiques de la plaine du Gandhâra : constructions immenses où la terre, la brique et les cailloux roulés du fleuve jouaient le principal rôle, et par là même très différentes des couvents que nous rencontrerons tout à l'heure dans les collines, où, au contraire, la pierre était abondante et l'espace restreint.

Il ne faudrait pas en effet, négliger le tertre de l'Est pour la raison que celui de l'Ouest est de beaucoup le point le plus saillant du plat paysage, ni davantage se laisser égarer par le nom moderne de ce dernier : Bâlâ-Hisâr, c'est-à-dire le « Grand fort » (1). Il est avéré que les Sikhs et les Sardârs Dourânis se sont servis tour à tour de cette haute terrasse comme d'une forteresse improvisée : ils en ont même couvert le sommet de murs et de constructions en pierres ou en briques crues qui s'effondrent à leur tour. Mais ces traces éphémères ne sauraient nous donner le change sur la véritable nature de l'imposant monceau de ruines qu'ils ont un instant approprié à cet usage passager. On serait aussi fondé à conclure, du fait que les pigeons bleus y nichent par bandes, qu'il était originairement destiné à servir de pigeonier. Nous avons bien ici les débris croulants d'un des *stûpa* gigantesques si communs dans la basse vallée du Svât. C'étaient en fait de véritables petites collines artificielles, formées de couches alternées de terre et de gros galets ronds ramassés au lit du fleuve. Des murs de soutènement contenaient tant bien que mal la poussée de cette masse confuse de matériaux et formaient le parement des terrasses qui s'étagaient jusqu'au dôme. Le tout était revêtu, en manière de décoration, de panneaux de bois, de dalles de marbre ou même de feuilles de métaux précieux. De ce *stûpa* même, Fahien assure qu'au temps de sa visite il était « orné de couches d'or et de plaques d'argent » (2). Hiuen-tsang nous dit simplement qu'il était « fait en bois sculpté et en pierres veinées. » Depuis, comme à Shâh-ji-ki-Dhêri, le bois a dû achever de disparaître dans les incendies. Les dernières pierres taillées, chargées à deux pas dans un bateau, vont se vendre au bazâr toujours prospère de Charsadda. On enlève enfin les briques et jusqu'à la terre. Seuls les gros galets roulés, impropres à construire, dévalent et s'entassent, dédaignés de tous.

---

celle des *tell* de la Chaldée et elles ont été soumises aux mêmes causes de destruction : tassements intérieurs, faible résistance de ces masses terreuses aux intempéries, exploitation des matériaux par les villages voisins, etc. (Cf. *ibid.*, p. 133 et p. 154, n. 1).

(1) C'est justement ce qui est arrivé à M. Garrick, le seul archéologue, ou soi-disant tel, qui se soit jusqu'ici, à notre connaissance, occupé du Bâlâ-Hisâr. Il n'a vu en lui qu'une forteresse, sauf qu'il veut ensuite y transporter Puşkarâvatî (*A. S. I.*, t. XIX, p. 100). C'est un mystère que de savoir comment il peut penser à jucher une ville qui avait plus d'une lieue de tour, sur une terrasse carrée de 250 m de côté. Notons au passage que Bâlâ-Hisâr est à un mille au Nord de Charsadda et non point « rather less than three miles to the West ».

(2) Fa-hien, ch. x, *trad.* Legge, p. 32. On remarquera que Fa-hien fait de Puşkarâvatî la capitale du Gândhara, et semble vouloir distinguer ce dernier pays du « royaume de Puruṣapura » (Ch. XII ; *trad.* Legge, p. 33 ; *trad.* Beal, p. xxxii). C'est ainsi que dans ses chapitres VIII et IX, il parle successivement, comme de deux contrées différentes, de l'Udyâna et du Svât. Ceci prouve simplement que la nomenclature géographique de Fa-hien est loin d'être impeccable et, notamment, qu'elle est infiniment moins exacte que celle de Hiuen-tsang.

Mais par endroits les murailles, où parfois la brique se mêle à la pierre, subsistent encore. Ailleurs, où elles ont cédé sous les tassements, elles mettent à découvert le mode de construction par lits successifs de terre et de cailloux. Si le tertre n'a plus, comme il y a douze siècles « plusieurs centaines de pieds de hauteur », il en a bien toujours une centaine. Tout mutilé et bouleversé qu'il soit, l'énorme éboulis continuera longtemps encore à remplir sa destination primitive, qui est de marquer la place où, dans une existence antérieure, le Buddha aurait donné ses yeux en charité.

Ainsi se trouve fixé, — et de façon, croyons-nous, assurée, — l'emplacement, jusqu'ici flottant, d'un des « quatre grands *stûpa* de l'Inde du Nord (1) ». C'est là, entre tous, le point d'importance. Hiuen-tsang mentionne bien encore à quelque distance à l'Est « deux *stûpa* de pierre ». Les pierres en seront loin : et comment retrouver ces deux édifices, déjà « tombés en ruine » au temps du pèlerin ? Cependant, de l'autre côté de la rivière et de la route du Svât, sur les terres dites de Palattu, subsistent encore deux tumuli ronds, bas, alignés du Nord au Sud, séparés par une centaine de mètres et larges chacun d'autant, évidemment symétriques. Dans celui du Nord a été découverte, par un *banya* en quête de pierres de taille, une statue de Buddha dont le piédestal a fourni une des deux inscriptions en *kharoṣṭhī* dites de Hashtnagar et dont la petite communauté hindoue du village de Râjar a fait une idole de Devi (2). Le travail et le magnifique poli de la sculpture donnent l'idée la plus avantageuse de la décoration artistique du monument qu'elle ornait jadis. Ces deux tertres voisins seraient-ils le dernier vestige des deux *stûpa* « de Brahmâ et Çakra », dont Hiuen-tsang a cru devoir noter, jusque dans leur ruineuse condition, les beautés

---

(1) D'après Fa-hien (ch. IX-XI), les quatre grands *stûpa* commémoraient respectivement l'offrande ou sacrifice des yeux, de la tête, du corps et de la chair. Le second était à Takṣačilâ (près de Shâh-Dhêri), le troisième à Manikyala ; quant au quatrième que Hiuen-tsang place très-clairement dans les collines qui séparent le district de Peshavar du Bunêr, le Dr Stein croit l'avoir retrouvé près du village actuel de Girarai (*Archæolog. Tour*, etc., p. 92) : et toutes les vraisemblances sont en faveur de cette identification. En revanche, si nous en croyons le Dr Stein, tout ce que nous pouvons savoir du premier *stûpa*, celui du don des yeux, c'est qu'il est « situé quelque part dans la partie centrale de la plaine des Yûsufzais ». De son côté Cunningham a cru pouvoir le placer à Sahri-Bahlol (*A. S. I.*, t. V. p. 456). Il est curieux que ces deux autorités aient oublié ou négligé l'indication si catégorique de Hiuen-tsang, laquelle est d'ailleurs entièrement d'accord avec le témoignage de Song Yun. Celui-ci nous dit en effet (*trad.* Beal, I, p. CIII) que, de la place où le Tathâgata s'est arraché les yeux pour les donner en aumône, si l'on traverse une grande rivière et que l'on fasse soixante *li* vers le Sud-Ouest, on arrive à Puruṣapura. En d'autres termes, tandis que Hiuen-tsang place le « *stûpa* du don des yeux » à une étape au Nord-Est de Peshavar, Song Yun, qui marche en sens inverse, place Peshavar à une étape au Sud-Ouest dudit *stûpa* : c'est dire que tous deux sont unanimes à le localiser à Puṣkarâvatī.

(2) Cf. *Sur la frontière indo-afghane*, p. 192. — Nous tenons le détail de cette trouvaille de la bouche même de son auteur et nous nous sommes fait montrer par lui l'excavation d'où elle est sortie. Il s'agit, croyons-nous, du piédestal qui est actuellement au musée de Lahore et dont l'inscription a été étudiée par Bühler et assignée par lui à l'époque de Kaniska (*A new inscribed græco-buddhist Pedestal, Ind. Antiq.*, 1896, p. 311).

jumelles ? Du moins leur position à moins de deux kilomètres plein Est de Balâ-Hisâr est-elle une présomption de plus en leur faveur.

Il semble donc que, les fouilles aidant, il serait possible de retrouver au complet la ceinture de fondations religieuses dont s'enorgueillissait jadis Puşkarāvati. Elles nous aideraient à leur tour à déterminer le pourtour exact de l'ancienne ville. Nous en savons déjà assez pour pouvoir affirmer qu'elle se cantonnait, avec « les lignes serrées de ses maisons », dans la boucle du fleuve où nous l'avons dès l'abord cherchée, et qui, à en juger par les traces très nettes de l'ancien lit, était jadis un peu plus fermée du côté du Sud. Dans l'intérieur même de la cité, dont d'ailleurs Hiuen-tsang ne nous parle pas, nous n'avons non plus rien à signaler. L'étonnante persistance des ruines religieuses n'a de parallèle que dans la totale disparition des habitations séculières. Celles-ci n'étaient sans doute, comme à présent, que de simples maisons de boue ou de briques crues. Seuls ou presque seuls dans ces plaines alluviales, les monuments religieux et, peut-être, les palais royaux étaient en partie construits de pierres amenées de loin et qui, depuis, ont trouvé plus d'un nouvel usage. Le nombre des édifices *paka* (cuits), comme on appelle dans le pays ceux qui sont bâtis de moëllons et de briques passées au four, a toujours été infime, comparé à celui des édifices *kaccha* (crus), c'est-à-dire faits de simple argile séchée au soleil.

Un autre point qui vaut aussi la peine d'être relevé est le sens exact de cette indication perpétuellement répétée dans le journal de Hiuen-tsang : « cinquante *li* ou environ. » Prise à la lettre, elle correspondrait à dix-sept kilomètres au plus ; or, de Peshavar à n'importe quel point situé sur la rive gauche de la rivière du Svât, il faut compter au moins vingt kilomètres. Les « soixante *li* » que nous donne Song Yun (1) seraient donc plus exacts, s'il fallait demander une exactitude rigoureuse en cette matière. Mais Hiuen-tsang n'arpentait pas, que nous sachions, sa route : il comptait simplement par étapes, par la bonne raison qu'il ne pouvait compter autrement. « Environ cinquante *li* » est l'approximation dont il se sert couramment pour désigner la longueur d'une journée de marche, laquelle, bien que fort variable, était et est encore en moyenne de quatre de nos lieues. Chose curieuse à noter, la nouvelle route anglaise qui profite des ponts stratégiques construits sur le Kâbul-rûd arrive à mettre plus de trente kilomètres entre Peshavar et Charsadda, qu'elle aborde par le Nord : telle est cependant la force de la tradition que le tarif officiel ne prévoit toujours entre les deux villes qu'une seule étape, encore que celle-ci, déjà longue, ait été allongée d'un bon tiers.

---

(1) *Trad.* Beal, I, p. CIII : encore les compte-t-il à partir de la rive droite de la rivière, préalablement traversée. Mais cette petite divergence s'explique aisément par les raisons données ci-dessus. Nous ne croyons pas davantage, quoiqu'en pense Cunningham (*loc. laud.*) qu'il faille attacher la moindre importance au fait que la *Biographie*, toujours si fautive, de Hiuen-tsang donne le chiffre de 100 *li* au lieu des « 50 *li* ou environ » des *Mémoires* : ce serait tomber dans un excès pire encore.

III. — DE PUŠKARĀVATĪ À PO-LOU-CHA

A Puškarāvati, notre voyageur quitte la grande route de l'Inde pour faire au Nord-Ouest une excursion de deux jours et visiter des *stūpa* dont il avait entendu vanter les mérites, si même on n'avait pu lui montrer au loin leurs clochetons d'ombrelles du haut de la dernière terrasse du « Sanctuaire du Dondes-yeux ». Il avait d'ailleurs pour l'y conduire la voie qui, alors comme aujourd'hui, remontait la toujours fertile et populeuse vallée du Svāt dans la direction de l'Udyāna. La route actuelle ne longe pas en quatre lieues moins de huit grands villages — les « huit-villes » qu'embrasse la désignation commune de *Hashtnagar* — et est continuellement bordée de débris de couvents et de *stūpa* bouddhiques. Hiuen-tsang a-t-il trouvé qu'ils étaient trop et le temps lui a-t-il manqué pour s'enquérir au passage des noms et des légendes? Toujours est-il qu'il n'en dit rien. Il nous faut, dès le début, nous résigner à ignorer le nom ancien des vastes ruines de Sharh-i-Naparsān, près de Rājar, qui couvrent des hectares et où l'on serait tenté de transporter Puškarāvati si la distance de Peshavar ne s'y opposait et si d'ailleurs nous ne devons à chaque pas en rencontrer de pareilles. Même silence pour les tumuli voisins d'Utmanzai et de Turangzai et pour celui même, situé au Nord d'Umarzai, qui porte à présent la *ziarāt* de Sahr-tor-Bābā et qui ne le cède en hauteur qu'à Bālā-Hisār (1). Il est clair que notre pèlerin a pris le parti de ne noter sur son journal que l'endroit où il fit sa grande halte du jour, sa fin d'étape: et c'est, « à environ cinquante *li* au Nord-Ouest », le *stūpa* dit « de la Mère des Démon. »

La Mère des Démon (elle n'avait pas moins de cinq cents fils), nous est plus familière sous le nom de Hāritī. Il n'est pas difficile de reconnaître dans cette Yakṣī dévoreuse d'enfants, la personnification d'une épidémie infantile et comme le pendant bouddhique de cette Ālā qui reçoit encore aujourd'hui les offrandes et les prières des femmes hindoues. D'après le paṇḍit Haraprasād Āstrī, elle serait toujours adorée au Népal comme la divinité de la variole: car ces étranges déesses, épouvante des mères, en sont aussi le recours. Selon le *Bṛhat-Svayambhū-purāṇa*, tout couvent doit avoir son sanctuaire de Hāritī. I-tsing nous dit que son image se trouvait sous le porche ou dans un coin du réfectoire de tous les monastères bouddhiques de l'Inde: « Elle était figurée avec un enfant dans ses bras et trois ou cinq autres autour de ses genoux. » (V. fig. 60). Cette façon de la représenter atténuait si bien l'horreur de sa véritable nature, qu'on l'invoquait, non-seulement pour guérir les enfants malades, mais encore pour en obtenir d'elle, quand on n'en avait point (2).

(1) V. *Sur la frontière indo-afghane*, fig. 33-35.

(2) V. M. Haraprasād Āstrī, *Discovery of living Buddhism in Bengal*, p. 19, et I-tsing, *Records of the Buddhist Religion*, trad. Takakusu, p. 37. I-tsing et Hiuen-tsang sont d'accord sur son pouvoir de donner des enfants: I-tsing lui attribue encore celui de donner des richesses qu'elle devait sans doute à son titre de Yakṣī et à l'ordinaire voisinage d'une statue de Mahākāla-Kuvera. — La fig. 60 reproduit, d'après notre photographie originale, une statue gréco-boud-

Il faut dire que le Buddha avait su, par un ingénieux stratagème, ramener la terrible ogresse à des sentiments plus humains ; il avait caché — certains disent sous son vase à aumônes — le plus aimé de ses cinq cents fils ; et comme elle courait éperdûment à sa recherche : « Tu t'es désolée, lui dit le Bienheureux, pour un seul fils perdu entre cinq cents : combien plus désolés doivent être ceux qui ont perdu par ton fait toute leur progéniture... » Sur quoi elle se convertit aussitôt. Comment la conversion de la Yakṣi qui mangeait les enfants de Rājagṛha, dans le Bengale, pouvait-elle passer pour avoir eu lieu à environ seize kilomètres au Nord-Ouest de Puṣkarāvati, dans le Penjâb, nous n'avons pas à le rechercher ici. Ce ne sera pas d'ailleurs la seule légende originaire de l'Inde centrale que nous devons rencontrer ainsi acclimatée au Gandhâra par les missionnaires bouddhistes. Il suffit que nous réussissions à localiser les débris du *stûpa* qui était censé, au rapport de Hiuent-sang, marquer la place de ce miracle. Après avoir tant trouvé de ruines qu'il ne nomme pas, trouverons-nous du moins la seule qu'il nous nomme ?



FIG. 60. — HĀRITĪ.

Assurément, dans la direction et à la distance indiquées, il y a un vaste tumulus que la carte anglaise appelle Dhêri-Kâfirân, la « Dhêri des infidèles », d'un nom qui a son prix, étant encore un souvenir. Il faut l'avouer toutefois, cela ne créerait, en sa faveur qu'une présomption assez faible <sup>(1)</sup>. Par bonne chance, la carte se trompe. De Sher-pao à Tangi tout le monde vous dira que le terme, plus ou moins générique, de Dhêri-Kâfirân, s'applique à un tertre bas et rond — reste d'un *stûpa* de plus —, situé au bord de la route, à gauche, en sortant du village de Karavar. Mais le tumulus, d'ailleurs bien plus considérable, qui

---

drique, de provenance incertaine, actuellement conservée au British Museum (Hauteur : 0<sup>m</sup>80). Elle a été également publiée par M. J. Burgess, *Journal of Indian Art and Industry*, vol. VIII, n° 62, pl. iv, 2.

(1) Le colonel Deane, (*loc. laud.*, p. 667) signale cette Dhêri-Kâfirân comme pouvant représenter le *stûpa* en question, mais sans autre commentaire.

est ainsi désigné sur la carte, à deux kilomètres au Sud-Ouest de ce même village, s'appelle de son vrai nom « Sarè-Makhè-Dhèri » : et du coup, son identification avec le Hârîti-stûpa devient quasi-certaine.

Ecoutez en effet ce que répètent les gens d'alentour : à des lieues à la ronde, dès qu'un enfant est atteint de la « Rouge-face » (*Sara-makh*, entendez la variole), les parents ne manquent pas de l'amener ici ; on met dans la bouche du petit malade et dans son *tâviz* (le porte-amulette qui pend à cou et qui est du même modèle que ceux des statues gréco-bouddhiques) une pincée de

terre recueillie au sommet du monticule ; et soudain il est guéri : « Pourquoi ? — Parce que cela est ainsi ». Les habitants actuels sont incapables de rendre un semblant de compte de cette croyance. Si le rite est conservé, la légende a péri, et ils n'ont pas pris la peine d'en inventer une autre. Ce n'est pas, pour autant qu'ils sachent, par la vertu d'aucun *pir* ou saint musulman : il n'y a pas ici de *ziarât*. D'ailleurs la place est aussi bonne pour les enfants des Hindous que pour ceux des Pathâns : les femmes des uns et des autres y viennent apporter en offrande des grains de riz et de blé. Bref nous constatons ici un cas, aussi rare au Gandhâra qu'il est fréquent au Kaçmir, où une vieille coutume d'origine indienne continue à être pratiquée jusque de nos jours par les mahométans. Peut-être ici des raisons particulières, comme l'utilité pratique du rite, la croyance générale des Afghans à la vertu curative des lieux saints et le peu d'orthodoxie des mères inquiètes, peuvent servir à expliquer une survivance tout à fait exceptionnelle en ce pays.

Le *stûpa* était d'ailleurs important et ses restes écroulés, de forme arrondie,

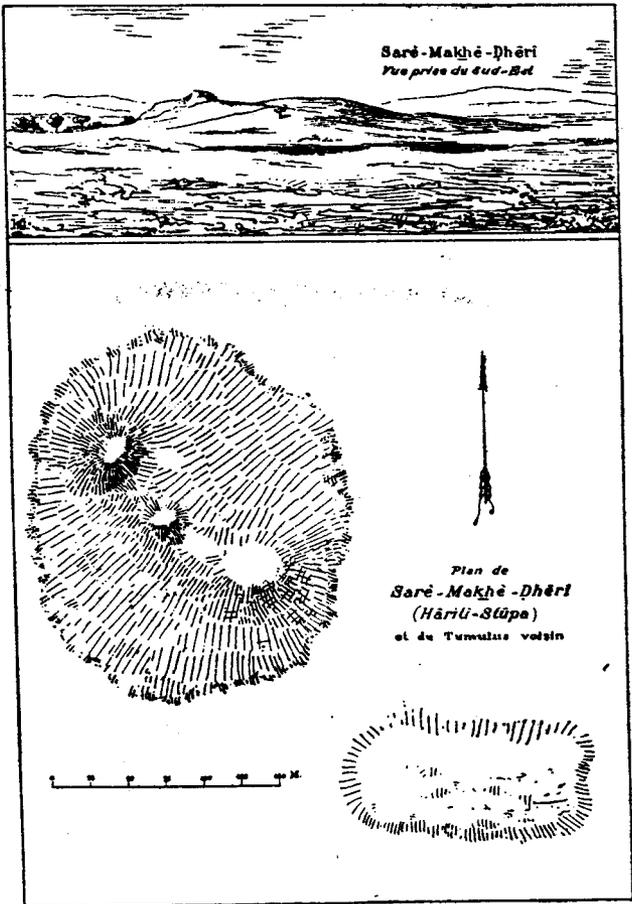


FIG. 61. — RUINES DU SANCTUAIRE DE HÂRÎTI.

ne mesurent pas moins de six cents mètres de tour. Par places on distingue encore nettement les couches alternantes de terre et de galets dont étaient faits ces énormes tertres. Mais la surface, d'un profil très tourmenté, disparaît partout sous une litière de pierres roulées, sauf à un point culminant au Nord-Ouest, qui est l'endroit resté sacré. C'est là qu'on vient prendre la terre miraculeuse et nous avons trouvé le sommet semé de grains de blé, selon un rite bien bouddhique, offrande traditionnelle à une divinité que ses fidèles même ne connaissent plus. Au Sud-Est une autre *dhéri* basse et de forme rectangulaire, mais cette fois de moindres dimensions (elle n'a guère que soixante-quinze mètres sur cent cinquante) marque, comme d'habitude, la place du couvent attaché au *stûpa*, vraisemblablement celui où Hiuen-tsang dut recevoir l'hospitalité, il y a plus de douze siècles (1).

\* \* \*

Reste à retrouver à présent le second *stûpa* que le pèlerin note au bout de sa deuxième journée de marche et qui commémorait une autre légende indienne,

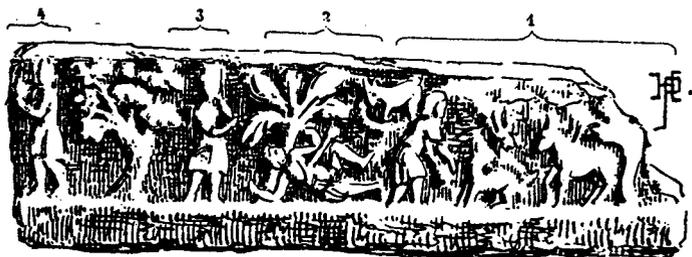


FIG. 62. — LE ÇYAMA-JĀTAKA.

le *Çyama-jātaka*. Dans cette existence le futur Buddha était né sous la forme d'un jeune ermite des bois, modèle de piété filiale et seul soutien de ses vieux parents aveugles : un jour qu'il était allé leur puiser de l'eau — et non point,

(1) V. le plan et croquis de la fig. 61. Pour une vue du *stûpa* prise du Sud-Ouest, cf. *Sur la frontière indo-afghane*, fig. 36.

comme le dit Hiuen-tsang, leur cueillir des fruits (1) — il tomba, pour ressusciter d'ailleurs bientôt, sous la flèche d'un roi en partie de chasse. Le roi et les ascètes étaient de Bénarès, l'ermitage était dans l'Himâlaya : lieu et personnages de la scène avaient donc été transportés d'un bloc au Gandhâra. Malheureusement, si pathétique que soit l'histoire, elle ne prêtait guère à aucune application utilitaire qui eût chance de lui survivre. Plutôt prolix à son sujet, Hiuen-tsang se montre en revanche très sobre de renseignements topographiques, et note seulement que le second *stûpa* était à « environ cinquante *li* » au Nord du premier. En effet la route de l'Udyâna, qui jusqu'alors s'inclinait au Nord-Ouest pour suivre la vallée, se redresse à présent vers le Nord pour éviter le grand coude formé par la rivière à travers la barrière de montagnes où elle se fraye un passage et se diriger droit par la passe de Spankarra vers le confluent du Svât et du Panjkora, le « Gouraios » des historiens d'Alexandre. Un chemin traverse toujours dans cette direction la plaine aride — les canaux ne montent pas jusqu'ici — et couverte de ces lauriers rabougris qui auraient donné leur nom au gros village de Gandheri. C'est vraisemblablement aux environs de cette bourgade, laquelle occupe un site ancien et jonché de ruines, qu'il nous faut chercher le *stûpa* en question (2).

Or parmi les *dhêri* du voisinage, il n'en est qu'une qui, par ses dimensions, réponde à celles que nous avons vues jusqu'ici et soit vraiment digne de remarque. Elle se trouve immédiatement à l'Est du village actuel, au-dessus du point de rencontre des deux torrents, et mesure cent mètres de long sur quatre-vingt

---

(1) Du moins la version pâlie du *Jâtaka* (éd. Fausböll, VI, p. 76) et celle du *Mahâvastu* (éd. Senart, II, p. 212) sont d'accord sur ce point avec le bas-relief de Sânci (Fergusson, *Tree and Serpent Worship*, pl. xxxvi, 1) et ceux de Jamâl-Garhi. Ce sont ces derniers que nous reproduisons (fig. 62) d'après des photographies conservées au Musée de Calcutta. Les originaux, actuellement placés dans les vitrines du British Museum, décoraient jadis les contre-marches d'un escalier qui faisait communiquer les deux cours supérieures du grand couvent de Jamâl-Garhi (hauteur, environ 0m 12). Les scènes représentées se développaient le long des seize degrés de telle façon que l'œil les suivait alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, en houstrophedon : c'est ce que nous indiquons par des flèches. Dans ce cas particulier nous avons affaire à la fin d'une contremarche et au commencement d'une autre et nous devons les lire tour à tour dans les deux sens. On y voit successivement : (1) Çyâma à la fontaine, au milieu des antilopes apprivoisées de l'ermitage ; (2) le même frappé d'une flèche et renversé à terre ; (3) le roi se repentant de sa méprise, puis (4) s'emparant de la cruche du jeune ascète et (5) l'apportant aux vieux parents aveugles, que (6) il mène vers le cadavre de leur fils ; mais (7) une divinité, tenant de la main gauche un foudre et de l'autre un flacon d'ambrosie que, par un curieux geste baptismal, elle verse sur la tête de Çyâma, le ressuscite : ce qui clôt heureusement l'histoire. Une partie seulement de ces bas-reliefs a déjà été reproduite par M. J. Burgess, *loc. laud.*, pl. 23.

(2) Tel est également l'avis du colonel Deane (*loc. laud.*, p. 607), et il indique au Nord-Est de Gandheri un site intéressant et où l'on a trouvé de jolies sculptures : mais, à le visiter, nous avons dû nous convaincre que ces ruines minuscules ne sauraient représenter un grand *stûpa*, comme celui que nous cherchons. Nous écartons de même, pour diverses raisons, les *dhêri* de Kao-darra, Tor-Kot etc. Nous regrettons de n'avoir pu obtenir l'autorisation de visiter la plaine au Nord de Gandheri à cause des mauvaises dispositions des gens de Spankarra. (Cf. *Sur la frontière indo-afghane*, p. 198.)

de large. On y avait accès du côté du Nord, où la hauteur est seulement de trente pieds ; du côté des falaises des deux ravins, elle atteint jusqu'au triple

(fig. 63). A l'Ouest un escalier descendait jusqu'à l'eau, peut-être autant par allusion à la tragique aventure de Çyâma que pour la commodité des des-servants du sanctuaire. Comme toujours la *dhêri* est faite moitié de terre, moitié des cailloux roulés des torrents, et elle semble ici encore avoir été utilisée comme forteresse. Son nom actuel de Périâno-Dhêri lui vient du fait qu'elle serait hantée par les *pêri*. Au Sud enfin — la boussole dit exactement au Sud-Sud-Est, mais le bon Hiuen-tsang s'est contenté toute sa vie des quatre points cardinaux et des quatre directions intermédiaires, sans plus — on aperçoit sur l'horizon la bizarre silhouette du *stûpa* de Hâritî. Il est à environ douze kilomètres à vol d'oiseau, mais il en faut compter au moins trois de plus par la route... Est-ce à dire que la *Périâno-dhêri* représente les restes du *Çyâma-stûpa*? Dans le cas d'un

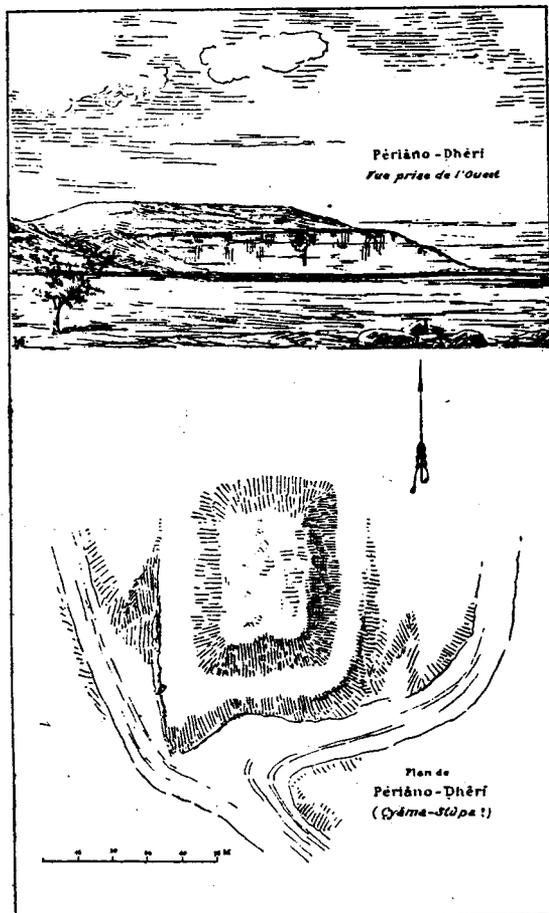


FIG. 63. — PÉRIÂNO-DHÊRI.

point isolé comme celui-ci, c'est ce qu'il nous paraît, à défaut d'une réminiscence populaire, aussi impossible d'affirmer que de nier.

Par bonne chance, il se trouve que l'identification de ce site n'a d'intérêt que pour elle-même et n'influe en rien sur la suite de l'itinéraire (1). La localisation de Po-lou-cha près de Shahbâz-Garhî s'impose, comme nous verrons, de soi.

(1) Le colonel Deane soutient le contraire, (*loc. laud.*, p. 668) et il est vrai que la fixation de ce point serait très-importante si nous n'avions, pour identifier Po-lou-cha, d'autre renseignement que de savoir cette ville « à environ deux cents li au Sud-Est du Çyâma-stûpa » : nous en possédons heureusement d'autres, les incertitudes et contradictions de Vivien de Saint-Martin et de Cunningham démontrant assez l'insuffisance du premier.

La seule question qui nous reste à examiner est de savoir par quelle voie Hiuen-tsang se rendit en quatre étapes ("environ deux cents *li*"), d'un point voisin de Gandheri, au village actuel de Shâhbâz-Garhi. Or il nous paraît très difficile d'admettre qu'avec le penchant que nous lui connaissons déjà pour les grandes routes il se soit lancé, par des sentiers de traverse, dans la direction du Sud-Est. S'il en avait eu la fantaisie, l'aspect de la plaine stérile, coupée à chaque pas de ravins profonds et tortueux, toujours presque déserte et peu sûre, aurait suffi à l'en détourner. Un parti beaucoup plus simple se présentait à lui, à savoir celui de s'en retourner par la même route. Les deux étapes déjà parcourues le ramenaient au Sud vers Puṣkarāvati, deux autres vers l'Est suffisaient amplement à lui faire couvrir les trente-huit kilomètres qui séparaient Puṣkarāvati de Po-lou-cha : soit au total quatre jours de marche, et, comme direction générale, le Sud-Est (1). Nous n'avons guère de doute, après examen du pays, qu'il revint ainsi sur ses pas reprendre la grande route de l'Inde à peu près au point où il l'avait laissée. Alors comme aujourd'hui, seulement plus fréquentée, celle-ci s'étendait toute plate à travers les champs fertiles que n'avaient pas encore désertés les canaux qui, depuis, y sont revenus. Alors comme aujourd'hui, le cercle de montagnes bleues, refermé derrière le voyageur, s'allongeait sans fin à droite et à gauche, comme pour borner tout l'horizon. Là-bas seulement, vers l'Est, elles laissaient ouverte sur le ciel une échappée fuyante et lointaine qui est la grande porte de l'Inde, objet des aspirations du pèlerin. Mais Hiuen-tsang n'est pas expansif : il n'a pas comme Song Yun ou I-tsing de soudaines effusions descriptives. Il nous faut prendre notre compagnon de route comme il est. De toutes façons nous le retrouverons à la prochaine grande ville.

#### IV. — PO-LOU-CHA

Nous nous proposons de démontrer l'identification, déjà avancée par Cunningham, de l'emplacement de Po-lou-cha avec le site encore en partie occupé par le village de Shâhbâz-Garhi (2). Le voisinage de la célèbre inscription sur roc

(1) La route de Puṣkarāvati à Po-lou-cha, — de Charsadda à Shâhbâz-Garhi — était si facile qu'on brûlait d'ordinaire une étape. Song Yun ne compte qu'un jour (*trad.* Beal, p. CIII) entre les deux villes. De même Fa-hien (*trad.* Beal, p. XXXI, et *trad.* Legge, p. 32) ne compte que sept jours entre Puṣkarāvati et Takṣaçilâ. Masson, en 1838, se rend également en deux jours de Peshavar à Shâhbâz-Garhi, en couchant la première nuit à Prâṅg. (*Narrative of an excursion from Peshavar to Shâhbâz-Garhi*, by C. Masson). Actuellement on va toujours d'une traite de Hoti-Mardân à Charsadda. Mais Hiuen-tsang semble aimer les courtes étapes.

(2) V. la carte, fig. 64. Cette identification est la seconde proposée par Cunningham : la première était Palo-dhêri (*A. S. I.*, t. II, p. 90 et *Anc. Geogr.*, p. 51). Une visite faite exprès au village de ce nom nous a convaincu que la conjecture était de tous points insoutenable ; elle n'aurait même jamais été proposée par Cunningham ni reprise depuis par le colonel Deane (*loc. laud.*, p. 668) sans le prestige exercé sur les imaginations par la grande caverne dite Kachmir Smats, située à environ 16 kilomètres (par la route) au N.-E. de ce village et où l'on

d'Açoka serait à lui seul une preuve de l'antiquité et de l'importance de cette place. Les renseignements transmis par Hiuen-tsang, et qui peuvent encore se vérifier sur les lieux, suffiraient à leur tour à l'identifier, non sans vraisemblance, avec Po-lou-cha. Les détails encore plus précis laissés par la relation de Song Yun permettent à cette probabilité de s'achever en certitude (1).

De la ville même de Po-lou-cha (*Varṣapura*?) Hiuen-tsang ne nous dit rien (2). Song Yun qui l'avait vue en des temps plus prospères et qui, n'ayant visité que le Nord-Ouest de l'Inde, a le loisir de se répandre en détails, est heureusement plus loquace. Il célèbre tour à tour la fertilité du pays et la fraîcheur de ses ombrages, la richesse et l'agrément de la ville, le nombre et la moralité exemplaire des habitants. Sa seule description nous prouverait que nous avons affaire à l'une des quatre cités échelonnées le long de l'importante voie commerciale du Gandhâra. Or Hiuen-tsang, qui a oublié de nous donner ici ce renseignement

se plaisait à voir, sans autre forme d'enquête, la romantique retraite du prince Viçvantara (Pour la description de cette magnifique grotte, cf. l'article du colonel Deane ou *Sur la frontière indo-afghane*, p. 87 et suiv.). Le nom de Palo-dhêri, où Cunningham cherchait un souvenir de Po-lou-cha, vient des quelques arbres *palai* (*palāça*, *butea frondosa*) qui subsistent encore de ce côté comme pour attester ce que peut faire d'une forêt l'imprévoyance musulmane. Quant à l'hypothèse de Po-lou-cha = Shâhbâz-Garhi, elle est exposée tout au long par Cunningham dans le t. V de l'A. S. I. (p. 8 et suiv.). Nous ne ferons à sa démonstration d'autre reproche que d'être légèrement entachée par une erreur et une omission : il s'est trompé en effet sur la véritable situation de la grotte du prince et, d'autre part, il n'a pas reconnu dans la Canaka-dhêri, mal placée sur son plan, le « sanctuaire de l'éléphant blanc ». On ignorait d'ailleurs, lors de sa visite à Shâhbâz-Garhi, l'existence des ruines du couvent de la colline.

(1) Fa-hien, qui est descendu du Svât à Puruṣapura par la route de Puṣkarāvati, puis a remonté vers Nagarâhâra pour gagner définitivement l'Inde par la route de Bannu, n'a passé ni par Po-lou-cha ni par Und et par suite n'en parle pas. Nous sommes donc réduits pour la partie orientale du district de Peshavar aux mémoires de Hiuen-tsang et de Song Yun. L'abrégé très décousu qui nous a été conservé des voyages de ce dernier et de ses compagnons — sorte de rapiécage de divers fragments des relations de Song Yun et de Tao-yong, cousus ensemble par un compilateur et entremêlés de détails empruntés à Hœi Sang, comme en témoigne la dernière phrase — nous renseigne sur Po-lou-cha et sa colline à deux places différentes. Les détails sur la colline sainte (qui est localisée, d'ailleurs fort exactement, par rapport à la capitale de l'Udyâna, à cinq cents li au Sud-Ouest de Maṅgalapura) nous sont donnés à l'aller, dès la sortie de l'Udyâna (*trad.* Beal, p. cxvii). Les pèlerins dépassèrent à peine Takṣaçilâ et la description de la ville se place au cours de leur voyage de retour qui les ramène vers l'Ouest de Takṣaçilâ à l'Indus en trois jours et en trois autres jours (« treize » est un simple lapsus de Beal) de l'Indus à Po-lou-cha qu'ils appellent Fo-cha (*trad.* Beal, p. cii). Il vaudrait la peine de donner une interprétation nouvelle de ce texte embrouillé dont le sens n'a pas toujours été saisi de façon satisfaisante par Beal. C'est ainsi qu'il prend (p. ciii) le Svât pour l'Indus, déjà retraversé à la page précédente et que (p. xcix) il n'a rien compris, comme nous verrons, à l'histoire des ânes de la colline : toutefois il a bien reconnu dans le Fô-cha de Song Yun le Po-lou-cha de Hiuen-tsang.

(2) Nous renonçons à donner sous sa forme originale le nom de cette ville. Stan. Julien propose \* *Varuṣa*, qui n'est guère satisfaisant. \* *Varṣapura* le serait davantage et semble confirmé par la transcription de Song Yun qui n'a que deux syllabes : Fo-cha (dans Fo-cha-fou, la troisième syllabe, *fou* ou *pou*, représente la première du mot *pura*, ville); mais d'autre part la notation, ordinairement exacte, de Hiuen-tsang s'y oppose. Ceci nous est une preuve de plus de la difficulté où nous sommes de reconnaître un mot indien sous sa déformation chinoise, si nous n'y sommes aidés par aucun texte sanskrit.

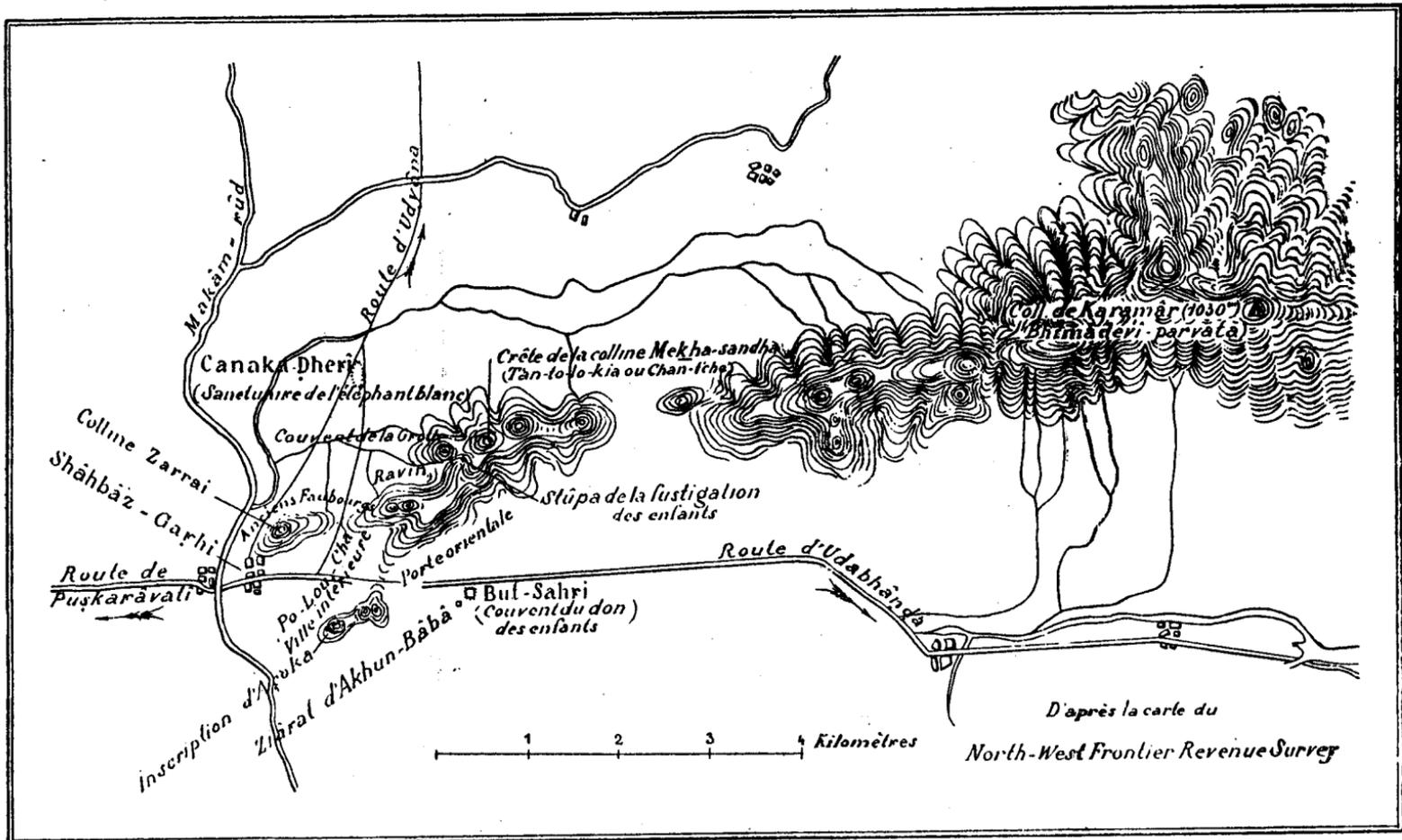


FIG. 64. — PO-LOU-CHA.

technique, évalue le circuit de Puruṣapura à quarante *li*, celui de Puṣkarāvati à quinze, celui d'Udabhāṇḍa à vingt ; dès lors, si nous regardons la carte, nous nous rendons compte que le petit triangle de collines, dont le village de Shāhbāz-Garhī occupe l'angle Nord-Ouest, était trop étroit pour avoir jamais contenu une grande ville, n'eût-elle eu que quinze *li* ou cinq kilomètres de tour. Il nous faut donc admettre que Po-lou-cha débordait au-delà de son corselet de

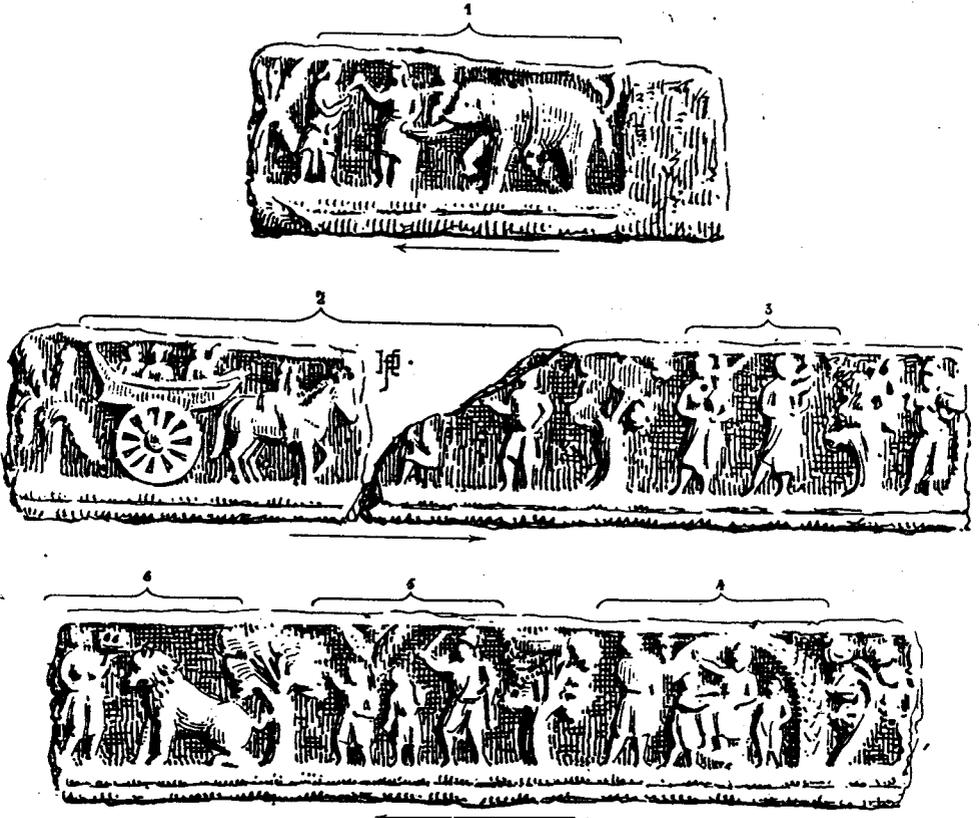


FIG. 65. — VIÇVANTARA-JĀTAKA.

collines. Du même coup on comprend mieux ce que nous dit Song Yun de « l'heureuse disposition des remparts intérieurs et extérieurs » ou « de la ville et des faubourgs » (1). Si la cité était restée enfermée dans ses défenses naturelles, elle n'aurait pas eu besoin de cette ligne de « murs extérieurs » que Hiuen-tsang nous signale également du côté du Nord. Il se peut d'ailleurs que, déjà de son

(1) D'après une traduction manuscrite de M. Ed. Chavannes qui a bien voulu revoir pour nous tout ce passage. La traduction que Beal donne de cette phrase: « The city walls have gate-defences », est tout à fait insuffisante. — Pour une vue panoramique de Shāhbāz-Garhī, prise du Sud, v. *Sur la frontière indo-afghane*, fig. 11.

temps, la vie se fût retirée vers l'emplacement du village actuel ; mais ces fragments de poterie qui, dans l'entière disparition des maisons de boue, restent les seuls témoins des lieux anciennement habités, continuent à marquer, jusqu'à cinq cents mètres et plus au Nord de la colline de Zarrai, la place des « faubourgs » de Po-lou-cha.

Le principal intérêt de la ville, aux yeux des pèlerins et des archéologues, est que, de façon ou d'autre, elle était devenue le siège du plus célèbre des *jātaka*. On sait comment, au cours de son avant-dernière existence, le futur Buddha, né prince héritier dans une famille royale sous le nom de Viçvantara, avait réalisé sur la terre la perfection de la charité. Pour débiter, il était allé jusqu'à donner à des brahmanes étrangers un éléphant blanc miraculeux qui faisait à volonté la pluie, et qui était un trésor d'état (v. fig. 65). Banni de son pays pour cet acte plus généreux que politique, il avait encore fait l'aumône, sur le chemin même de l'exil, de ses chevaux et de son char ; un méchant brahmane et le roi des Dieux avaient enfin su le relancer au fond de sa solitude et obtenir de lui ses deux enfants et jusqu'à sa femme (1). Il ne faut pas, si l'on en croit la légende, de moindres sacrifices pour devenir un Buddha. Ce qui nous importe ici, c'est que, de toutes les fondations religieuses qui avoisinaient Po-lou-cha, il n'en était aucune qui ne rappelât un des épisodes de ce conte édifiant et ne fût censée en marquer le théâtre.

Hiuen-tsang est seul à noter le *stûpa* et le *saṅghârâma* — les deux vont toujours ensemble — qui se trouvaient « en dehors de la porte orientale de la ville. » Un étroit défilé rocheux, qui s'entrebaille entre les collines, donnait seul accès dans Po-lou-cha du côté de l'Est. Ce n'est pas assurément un pur hasard qui nous fait rencontrer à moins d'un kilomètre au-delà, à droite de la grande route d'Und (Udabhāṇḍa), le tertre considérable de But-Sahri. Voisin de la *ziarât* d'Akhun-Bâbâ et couvert de tombes musulmanes, ce tertre a jusqu'ici échappé aux fouilles : mais son nom dit assez son origine bouddhique. Les moines que Hiuen-tsang y rencontra, au nombre d'une cinquantaine, furent d'accord pour lui assurer que c'était à cette place même que le prince avait cédé au brahmane ses deux enfants. (2)

Le sanctuaire le plus important était d'ailleurs situé au Nord de la ville, où Hiuen-tsang et Song Yun sont unanimes à le mentionner dès l'abord. Pour s'y

---

(1) Nous reproduisons (fig. 65) des scènes de cette légende d'après les bas-reliefs du même escalier de Jamâl-Garhi qui nous a déjà fourni la fig. 62. Nous voyons ici le prince Viçvantara (1) donnant l'éléphant royal..., puis (2) son char et ses chevaux, et (3) continuant la route à pied avec sa femme, chacun d'eux portant un des enfants ; sur le troisième fragment (4) le prince donne ses deux enfants au brahmane qui (5) les emmène en les frappant, tandis que (6) Madri, qui revient de la cueillette des fruits, est arrêtée par Çakra, déguisé en lion. Nous nous sommes servis, ici encore, de photographies du Musée de Calcutta ; l'original est également au British Museum (Cf. J. Burgess, *loc. laud.*, pl. 23 et *Anc. Mon. of India*, pl. 151).

(2) Stan. Julien et S. Beal sont d'accord pour traduire « qu'il les vendit » : c'est là une méprise de Hiuen-tsang, sinon de ses traducteurs. On trouvera une vue du But-sahri au premier plan de la fig. 7 de *Sur la frontière indo-afghane*.

rendre, il fallait, au dire du premier, franchir non seulement la porte naturelle qui s'ouvrait de ce côté dans les collines, mais encore celle de la seconde en-

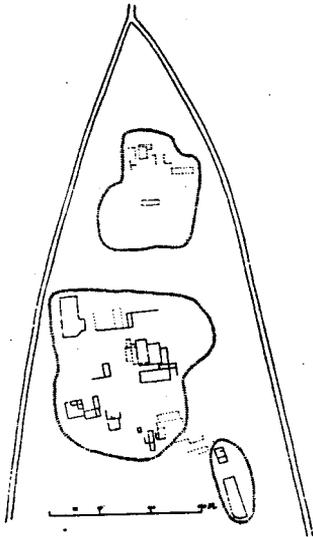


FIG. 66. — CANAKA-DHÈRI.

périt en même temps que cet arbre; mais sans doute ce dernier avait pris un peu d'avance, car Hiuen-tsang ne semble pas l'avoir connu; le « temple

de l'éléphant blanc » de Song Yun n'est plus pour lui que le lieu où le prince exilé avait pris définitivement congé des amis qui l'avaient accompagné jusqu'en dehors de la ville. Quoiqu'il en soit, il ne fait pas pour nous l'ombre d'un doute que, dans la direction et à la distance indiquées, les tertres de Canaka-dhèri soient dignes, et seuls dignes, de représenter les restes de cette importante fondation. (1) Il est même permis de se demander si le terme de Canaka-dhèri, qui n'a aucun sens en *pushtû* et qui est l'équivalent régulier du sanskrit *Kanaka-caitya* « le sanctuaire d'or », ne rappelle pas

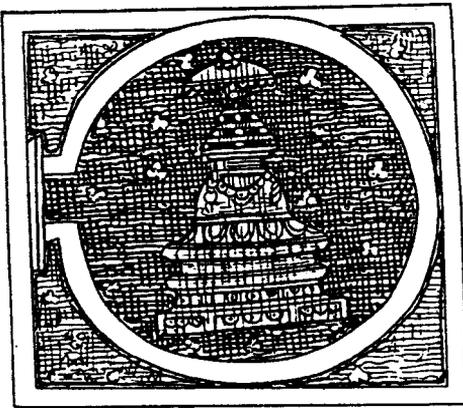


FIG. 67. — KANAKA-CAITYA.

उत्तमं यथा धर्मस्य सत्त्वं श्रीकनकचैत्यम् :

aujourd'hui encore le « spectacle éblouissant pour des yeux humains » qui apparut à Song Yun : du moins l'existence au Gandharà d'un *stûpa* de

(1) V. la carte (fig. 64) et la plan que nous en donnons (fig. 66). Stan. Julien va jusqu'à traduire qu'il y avait près du *stûpa* « une cinquantaine de couvents ». Beal entend qu'il y avait un couvent avec une cinquantaine de moines, ce qui est plus vraisemblable.

ce nom nous est-elle par ailleurs attestée (1). Des fouilles suivies pourraient sans doute tirer d'ici, sinon de nouveaux éclaircissements pour l'identification de Po-lou-cha, du moins des sculptures non moins intéressantes que celles déjà fournies par la colline voisine.

Cette colline est le troisième point mentionné par Hiuen-tsang : « A environ vingt *li* au Nord-Est de la ville de Po-lou-cha on arrive, nous dit-il, au mont *Tan-to-lo-kia* (2). » En nous rendant à la *Canaka-dhêri* nous n'avons pu manquer de voir se dresser devant nous la colline indiquée (fig. 68, 1). Elle porte aujourd'hui le nom de *Mékha-sanda*, qui veut dire « le buffle et la bufflesse », en sanskrit *mahiṣi-śaṇḍau*. Ici encore on pourrait supposer, étant donné le sens bien connu de *mahiṣi* (reine ou princesse) que cette appellation indienne fait comme une lointaine allusion au séjour supposé de prince Viçvantara et de *Madri*, sa fidèle épouse. Mais ce sera une preuve plus convaincante à l'appui de notre identification que de retrouver, avec la même aisance que tout à l'heure, sur les pentes de la petite montagne, la grotte et les deux *stûpa* qu'y signale Hiuen-tsang.

(1) Nous avons déjà noté plus haut l'équivalence de *dhêri* = *caitya* ; pour *Canaka* (prononcez : *Tchanaku*), c'est la déformation régulière, à la mode pathâne, de *Kanaka*. C'est ainsi par exemple que *Kâla-pâni* (l'eau noire), qui est le nom indien de la rivière de Hoti-Mardân, est couramment prononcée par eux : *Tchâlpâni*. — Pour l'authenticité de la miniature népalaise reproduite sur le fig. 67 et qui prétend représenter, comme l'inscription en fait foi, « le sacré sanctuaire d'or, district de *Puruṣapura*, Inde du Nord » (*Uttarâpathe Puruṣapuramaṇḍale Çrî-kunaka-caityaḥ*), nous sommes forcés de renvoyer à notre *Etude sur l'Iconographie bouddhique de l'Inde* (p. 54 et 195). — Le colonel Deane a eu entre les mains une de ces statues de pierre couvertes de feuilles d'or dont parle Song Yun (*loc. laud.*, p. 660).

(2) Nous renonçons encore ici à restituer le nom sanskrit. Dans leur génie pour déformer les mots étrangers, les Chinois ont fini par s'y perdre eux-mêmes. D'une part *Tan-to* peut reproduire *danta* et *Su-danta* = « aux belles dents » est un des noms du prince Viçvantara ; ce mot, à son tour, n'est peut-être qu'une méprise pour *Chan-tche* (mot-à-mot : excellent-maintenir) = *Sudânta* (le bien dompté, le maître de soi-même) qui est donné aussi bien au prince qu'à sa colline par Song Yun et que Beal propose de corriger en *Chan-che* (excellente-charité) = *Sudâna* : toutefois M. Ed. Chavannes nous apprend que la leçon repoussée par Beal est établie par les textes, si bien qu'on serait tenté de ramener les deux transcriptions de Hiuen-tsang et de Song Yun à un original unique *Dânta* ou *Sudânta-loka*. Mais d'autre part M. Sylvain Lévi, dans une longue note jointe à son intéressant article sur les *Missions de Wang Huien Ts'e dans l'Inde* (*Journ. Asiat.*, mars-avril 1900, p. 324) fait observer que *olo-kia* équivaut régulièrement à *olaka*, tandis que *Tun-to*, *Tan-to* ou *Tan-te* (car on trouve ces trois formes) peut répondre à *danḍa* : il rapproche ingénieusement le nom de *Daṇḍapîngalaka*, cité dans l'Inde du Nord par les listes géographiques de la *Bṛhat-samhitâ*. Remarquons de plus que la traduction donnée par des commentateurs chinois de *Tan-to* par « ombragé » semble demander *danḍa* dans son sens de « tige » ou de « branche », et que *Daṇḍa-pîngalaka* pourrait faire allusion à la couleur rousse (*pîngala*) attribuée par les pèlerins aux arbres de la colline ; ainsi feraient encore *Dandarakta* ou *Dandâlakta*. Désiret-on une conjecture de plus ? *Danḍâlaka* (à la chevelure de branchages) ne s'expliquerait pas moins par les descriptions des voyageurs et aurait l'avantage de ne faire aucune violence à la transcription chinoise : mais il faut avouer que le sens en serait un peu forcé. Et ce n'est pas fini : on pourrait encore songer à *Daṇḍaka*, comme rappel du nom de la forêt qui servit d'exil à Râma, etc... On sent assez que seul un texte sanskrit décisif pourrait fixer nos incertitudes.

« Dans une caverne de la montagne, on voit une chambre creusée dans le roc où le prince et son épouse se livraient à la méditation... » Il y a plus d'un abri naturel ainsi formé dans les roches qui hérissent la colline et nous ne serions pas peu embarrassés de choisir, si Song Yun ne venait à notre secours pour circonscrire nos recherches : « Au Sud-Est du sommet de la montagne est la grotte où demeurerait le prince... » Or voici bien, à mi-côte de *Mékha-sanda*, une roche percée où nous conduisent tout droit les deux sentiers à demi détruits qui y montent, l'un de *Shāhbāz-Garhī*, l'autre de *Canaka-Dhēri*. Sorti de la ville par la porte du Nord, Song Yun a cru — et nous avons longtemps cru avec lui — gravir le versant méridional pour trouver cette grotte sur notre droite et par conséquent au Sud-Est de la crête : aussi bien telle est la position relative de ces deux points aux yeux du visiteur venu de *Po-lou-cha* (v. fig. 68, 1). C'est seulement en reportant sur la carte anglaise à grande échelle (cf. fig. 64) les données de Song Yun que nous nous sommes aperçus de notre commune méprise. En fait l'arête de la petite chaîne est orientée de l'Est à l'Ouest et cette pente arrondie est plus exposée au couchant qu'elle ne l'est au midi. Il faut s'incliner devant la précision supérieure des topographes. Le pèlerin et nous avons commis, pour toutes les directions qu'il indique, une erreur constante de près de 90° dans le même sens (1). La grotte est en réalité à l'Ouest-Sud-Ouest et non au Sud-Est de la cime la plus élevée : nous ne possédons heureusement pas moins de trois contre-épreuves de son authenticité.

Tout d'abord Song Yun spécifie l'existence dans la même roche, de deux chambres. Le détail a son intérêt. Il est dit en effet expressément dans les versions que nous possédons du *jātaka*, et répété par nos pèlerins, que *Viçvantara* et *Madri* pratiquaient dans leur retraite la vie ascétique. Or c'était une règle constante des *vanaprastha* ou ermites que d'observer la séparation de corps. C'est ainsi par exemple que sur les bas-reliefs de *Sānchi* nous voyons, assis chacun à sa porte, le père et la mère de *Çyāma*. La représentation du *Viçvantara-jātaka* sur la première architrave de la porte Nord comporte également deux huttes de feuillage et il est bien stipulé dans le texte pâli que le prince et la princesse avaient chacun leur *parṇaṣālā* (?). Au *Gandhāra* donc on montrait, à la vérité sous une seule roche, les deux « chambres » voisines, mais distinctes, où ils étaient censés avoir vécu de la manière la plus édifiante : les moines

(1) La constance même de cette erreur lui enlève ce qu'elle pourrait avoir d'inquiétant pour la suite de nos vérifications. C'est ainsi que le site de la fustigation des enfants que Song Yun croit au Nord-Est de la grotte est en réalité au Sud-Est ; de même la hutte de feuillage (*parṇaṣālā*) du prince et le lieu où *Madri* fut retenue par le lion, qu'il place respectivement au Sud et à l'Ouest de la grotte, doivent être sûrement cherchés, la première à l'Ouest et le second au Nord. En un mot tous les rapports indiqués par Song Yun subsistent : pour se retrouver dans l'orientation adoptée par lui, il suffit de faire tourner la carte d'un quart de cercle ou de substituer par la pensée l'Est au Nord.

(2) Cf. plus haut, p. 345, n. 1 et v. *Anc. Mon. of India*, pl. XLV. — Cf. la version sanskrite de la *Jātakamālā*, trad. Speyer, p. 83, et pour le pâli, l'éd. Faushöll, vol. VI, p. 520 et 541.

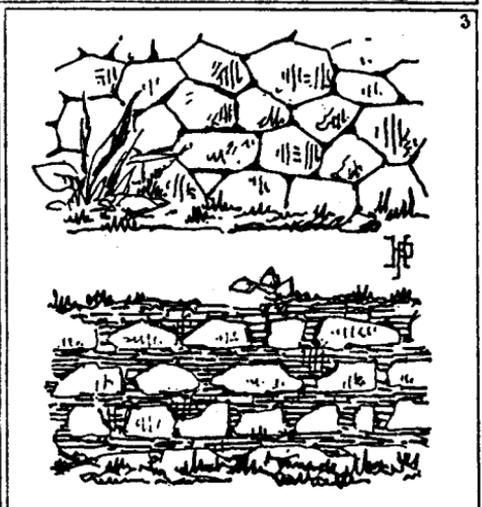
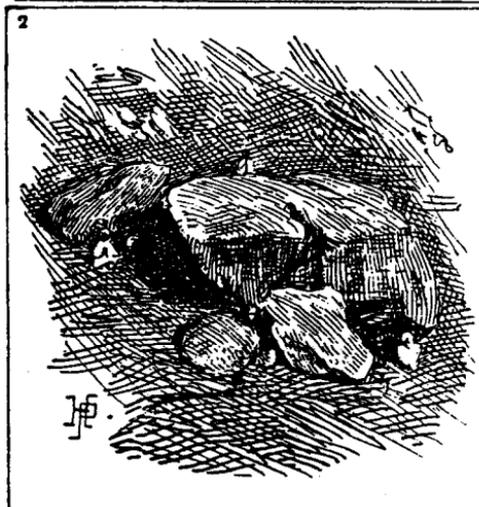


FIG. 68. — LA COLLINE DE VIÇVANTARA.

colporteurs de la légende avaient su choisir leur décor (v. fig. 68, 2). Depuis, le rocher semble avoir eu beaucoup à souffrir du temps et les deux cellules de pierre, qui n'ont jamais dû être très spacieuses, sont en partie comblées. Toutefois nous avons eu, au cours de nos recherches, l'occasion de constater que dix personnes peuvent tenir à l'abri de la pluie dans le seul enfoncement de gauche. Le logis était donc suffisant pour le royal anachorète : aussi bien son étroitesse même ne faisait-elle que fournir un sujet d'édification de plus.

En second lieu Song Yun note qu' « à dix pas en avant de la chambre du prince, il y a une grande pierre carrée où, dit-on, le prince héritier aimait à s'asseoir, et sur laquelle le roi Açoka avait élevé une tour commémorative... » C'est le *stûpa* que Hiuen-tsang mentionne de son côté comme ayant été « élevé par Açoka à la place où le prince s'était retiré dans la solitude ». Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, cet édifice, déjà regardé, il y a douze cents ans, comme très-ancien, s'est écroulé et ses débris ont été entraînés par les eaux sur les pentes rapides : toutefois, à une dizaine de mètres de la grotte et à gauche (il ne faut pas oublier que le pas chinois est double), nous croyons heurter encore les restes de ses substructions.

C'est une rangée d'énormes pierres presque brutes, qui formaient la base d'une de ces murailles comme on en rencontre plusieurs autres spécimens mieux conservés sur la colline et qui sont sans doute, en fait de bâtisse, ce qui y subsiste de plus ancien. Rien d'archaïque en effet comme leur système de construction : on dirait un entassement de gros blocs à peine équarris mais néanmoins bien ajustés et qui parfois empruntent au roc naturel une assise

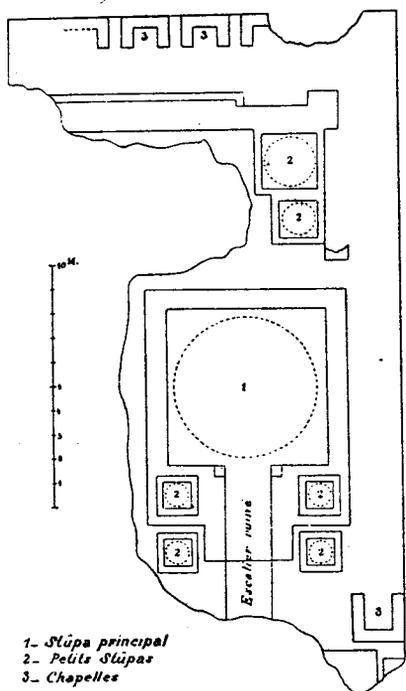


FIG. 69. — SANCTUAIRE VOISIN DE LA GROTTE.

inébranlable. La face extérieure en est tant bien que mal dressée et présente la disposition connue sous le nom d'appareil polygonal (fig. 68, 3). Leur évidente destination, sur le versant de la petite montagne, était de servir de mur de soutènement à une terrasse ; celle-ci, à son tour, devait prêter sa plateforme artificielle à ces *stûpa*, aujourd'hui si complètement détruits que, sans le caractère cyclopéen de leurs soubassements, nous n'aurions jamais pu en reconnaître la trace.

Ces murailles font un contraste marqué avec celles de la cour de *stûpa* et de chapelles (fig. 69) qui attient également à la double grotte et achève d'en attester la sainteté. Celles-ci sont en effet bâties dans le style ordinaire des édifices gréco-

bouddhiques, par rangées régulières de moëllons irréguliers, dont une garniture de petites pierres plates remplit tous les interstices et corrige les irrégularités (fig. 68,3). Elles étaient enfin recouvertes sur toute leur surface d'une couche de mortier de chaux rehaussée d'ornements et de figurines en relief; des statues de pierre et de chaux, d'un travail remarquable, complétaient la décoration (1). Cet ensemble de monuments votifs suppose nécessairement sur la colline l'existence d'un couvent chargé de les desservir; Song Yun évalue à deux cents le nombre de ses moines; peut-être était-il déjà à peu près désert du temps de Hiuen-tsang, qui n'en dit rien. Chapelles et *stûpa*, encore qu'à demi-rasés, ne doivent d'ailleurs leur conservation relative qu'au fait qu'ils occupaient le sommet étroit, mais préalablement aplani, d'une croupe (fig. 68,4). Ils marquaient, à n'en pas douter, avec la grotte et avec le *stûpa* « d'Açoka », la principale station du pèlerinage de la colline, et c'est de ce centre que rayonnent toutes les autres indications données par Song Yun.

En veut-on une preuve de plus? On exhibait encore sur la colline la place où le méchant brahmane avait frappé les deux enfants, le garçon et la fille, qui se refusaient à le suivre: Song Yun a même vu l'arbre autour duquel ils tournaient en rond pour échapper à leur persécuteur. A la place où leur sang avait coulé sous les verges s'élevait un *stûpa*, qui, nous dit négligemment Hiuen-tsang, « était à côté et à une petite distance » de l'autre. Ici encore Song Yun a mieux mérité des archéologues quand il en fixe le site, par rapport au premier, « à un *li* au Nord-Est, cinquante pas plus bas sur la montagne ». Dans la direction indiquée par le pèlerin, — c'est-à-dire sur la droite en regardant le sommet de la colline: la carte dit en réalité, le Sud-Est (2) — nous sommes en effet conduits, en descendant obliquement la pente, au soubassement ruiné d'une terrasse formée, comme tout à l'heure, de quartiers de roc, mais mieux conservée. Là devait s'élever le *stûpa*. Il n'est pas jusqu'à la teinte rougeâtre, que les moines signalaient à la pieuse crédulité des pèlerins, qui ne persiste encore sur les pierres; la pluie surtout leur donne une sinistre couleur de sang coagulé, — le sang dont les enfants avaient, disait-on, rougi la terre. Mais ce qui achève de déterminer exactement cette place, c'est que,

(1) Ce sanctuaire a fait, il y a une dizaine d'années, l'objet de fouilles qui furent, au dire des gens du pays, très fructueuses, mais dont aucun compte-rendu n'a été, à notre connaissance, publié. Au cours du déblaiement sommaire, mais méthodique, que nous avons dû opérer pour lever le plan du principal *stûpa* (fig. 69) nous avons mis au jour les pilastres de son soubassement et un certain nombre de sculptures de pierre et de chaux qui avaient échappé aux premiers fouilleurs et qui sont à présent au Musée du Louvre (V. *Sculptures gréco-bouddhiques* (Musée du Louvre), dans les *Monuments et Mémoires*, t. VII, avec deux planches, dont une représente vraisemblablement une image du Bodhisattva Viçvantara).

(2) V. fig. 64 et 68, 1. Le soubassement du *stûpa* de la fustigation des enfants est marqué par un point noir sur la droite de la croupe qui porte le sanctuaire de la grotte, à la tête du ravin jadis boisé. — La vue de la fig. 68,4 est justement prise de ce soubassement en regardant le Nord-Ouest.

ajoute Song Yun, de ce sang divin était née une fontaine : et en effet ses indications nous reportent justement au centre de la cuvette supérieure du ravin, là même où une source — du temps où il y avait des sources — devait tout naturellement sourdre, pour miraculeuse qu'elle fût.

Il serait oiseux de nous livrer plus longuement au petit jeu archéologique de rechercher sur l'un des ressauts du contrefort de la grotte (fig. 68, 4) « la hutte de feuillage du prince » ou, le long du sentier qui mène à la Canaka-dhêri les marques des griffes du dieu Çakra, alors que, sous la forme d'un lion, il retenait la princesse à l'écart de l'ermitage. Il nous semble également superflu d'examiner à présent, parmi les grottes de la colline, laquelle a bien pu jadis servir d'asile à cé řsi Ouh-po dont Song Yun nous conte les miracles et qui — tout comme le fameux *sunnyāsi* Bhāskarācārya, qui vient de mourir à Bénarès, — aurait eu son temple et sa statue dressés de son vivant par les rājas du pays. Nous n'aurions encore que le choix entre les nombreux pans de murailles dont est parsemé tout le versant qui regarde Shāhbāz-Garhī, pour retrouver la retraite de l'anachorète Acyuta, ou le temple de Samantabhadra, voisin de la cime, etc. Il suffit que nous ayons pu profiter de l'accord des témoignages pour identifier, outre la colline elle-même, les principaux sites consacrés au souvenir de Viçvantara par la tradition locale, que nos pélerins se bornent docilement à nous répéter.

Aussi bien leur curiosité avait-elle amplement lieu d'être satisfaite. La mise en scène du *jātaka* était, on le voit, fort complète et fort habilement agencée. Comment douter, après tant de preuves palpables, que le prince et la légende eussent eu ce coin de terre pour berceau ? Un critique chagrin aurait pu, à la vérité, se demander, comment, après avoir livré l'éléphant blanc au Nord de la ville, le prince se trouvait donner près de la porte orientale des enfants que le brahmane fustigeait ensuite sur la hauteur. Mais la difficulté n'est pas insurmontable ; avec de la bonne volonté tout peut s'expliquer.... Surtout il est nécessaire que tout le monde vive, et des trois grands couvents bouddhiques de Po-lou-cha, celui du Nord, celui de la porte de l'Est et celui de la colline, il convenait qu'il n'y eût point de jaloux. Enfin l'exil du prince était purement théorique, et, de sa solitude improvisée, il pouvait contempler sa ville natale presque à ses pieds. Aussi ne faut-il pas qu'un couvent soit trop écarté de la cité qu'il sanctifie et dont il vit : « Ni trop loin, ni trop près de la ville », tel est le précepte des textes sacrés : si une trop grande proximité pouvait avoir des conséquences fâcheuses, un éloignement excessif eût été par trop incommode pour les *bhikṣu* comme pour les *upāsaka*, pour les moines comme pour les fidèles laïques.

— Où sont cependant, dira-t-on peut-être, ces bois que nous décrit Hiuent-sang et parmi lesquels le prince errait sous des berceaux de verdure ? Où est ce paysage enchanteur et fleuri, peuplé d'oiseaux et de papillons, dont le charme emplît l'âme de Song Yun de nostalgie <sup>(1)</sup> et auquel les moines du crû ne

---

(1) Nous ne résistons pas au plaisir de citer ce joli passage de Song Yun d'après la traduction qu'a bien voulu nous communiquer notre ami, M. Ed. Chavannes : « Des sources douces et des

craignaient pas d'appliquer les descriptions des livres saints? Vous ne nous montrez qu'une plaine nue et des collines plus arides encore.... — Il est vrai: ombrages et jardins ont depuis longtemps disparu avec l'eau qui en faisait la vie; mais il est sûr que des sources coulaient jadis dans ces ravins aujourd'hui à sec, sauf quand d'éphémères torrents les balayent après les pluies. L'agglomération humaine que supposent les constructions dont la colline était couverte en serait une raison suffisante alors même que les pèlerins ne l'attesteraient pas expressément. Song Yun n'a garde d'oublier de mentionner « la fontaine où s'abreuvait le prince ». Non content de résoudre ainsi en passant la question de l'eau, il nous renseigne même sur le mode d'approvisionnement des nombreux moines qui habitaient la colline. Ceux-ci avaient, semble-t-il, fini par trouver trop fatigante leur tournée de quête quotidienne dans le bazar de la ville, et, comme les lamas tibétains, se confinaient volontiers dans leur couvent: mais leur nourriture n'en était pas pas moins miraculeusement assurée: « Les provisions sont toujours portées au sommet de la montagne par plusieurs ânes. Aucun homme ne les fait marcher: ils vont et viennent d'eux-mêmes. Ils partent entre trois et quatre heures du matin et arrivent vers midi; ils sont toujours arrivés pour le repas de milieu du jour (1)... » Le détail est d'importance; supposez un retard des ânes et les moines, à qui leur règle défend de manger dans l'après-midi, auraient dû jeûner jusqu'au lendemain... Les pieux récits de nos voyageurs réveillent ainsi jusque dans le plus petit détail, au milieu de son cadre desséché, la vie de cette petite montagne sainte, jadis aussi grouillante de moines et de pèlerins, sinon aussi encombrée de sanctuaires, que le sont actuellement, grâce à la persistante dévotion des Jainas, celles de Palitana ou de Parisnâth. On sent combien l'identification emprunte de certitude à ce constant accord des textes et des lieux: les données topographiques qui nous restent à examiner la confirmeront encore.

## V. — DE PO-LOU-CHA À UDABHĀṄḌA

Avant de continuer son voyage vers Udabhāṅḍa, Hiuen-tsang nous indique, comme cela lui est déjà arrivé à Puṣkāravati, une excursion à faire dans la

---

fruits exquis qui se trouvent sur la colline, on en voit la mention dans les *sūtra* et les récits. Ses ravins sont d'une agréable tiédeur, ses arbres restent verts en hiver. A l'époque (de notre visite), c'était le premier mois de l'année: une brise tempérée nous éventait; les oiseaux chantaient dans les arbres printaniers; les pavillons volaient sur les parterres de fleurs. Song Yun se trouvait seul dans une contrée éloignée: tandis qu'il s'abandonnait à la contemplation de ce beau paysage, des idées de retour et de regret préoccupèrent exclusivement son cœur: il fut repris de fièvres anciennes qui le tinrent et l'affaiblirent pendant un mois entier: grâce aux incantations d'un brahmane, il revint à la santé... »

(1) Trad. Ed. Chavannes: Beal n'a rien compris à ce passage de Song Yun, qui se retrouve d'ailleurs dans le *Si-iu-tchi* (Cf. S. Lévi, *loc. laud.*, *Journ. asiat.*, mars-avril 1900, p. 324).

direction de l'Udyâna. La fit-il à ce moment même, allant et venant par la même route ? Ou bien ne parcourut-il ce chemin que plus tard au cours de ces marches et contre-marches entre le district de Peshavar, le Bûner et le Svât dont la relation qu'il nous a laissée de l'Udyâna porte la trace, et a-t-il simplement reporté ici ce bout d'itinéraire, lors de l'arrangement final de ses chapitres, comme appartenant au Gandhâra ? Nous ne prétendons pas en décider. L'important est qu'il ne puisse y avoir d'hésitation sur la route qu'il indique : c'est celle qui montait de Po-lou-cha au Svât par la passe de Shahkote, l'Hatthi-lâr ou « défilé des éléphants » des indigènes actuels et le col le plus important de ces montagnes, avant qu'en 1895 les Anglais n'eussent choisi le Malakand pour y faire passer leur route stratégique du Chitrâl.

Sur cet autre chemin de l'Udyâna, Hiuen-tsang fit au Nord-Ouest de Po-lou-cha « environ cent *li* », c'est-à-dire deux étapes, exactement comme il avait fait au Nord-Ouest de Puṣkarāvati. La première le mena par les sites anciens de Bakshali et de Saval-Ḍhêr : mais il mentionne seulement qu'il « franchit une petite colline », sans doute à l'endroit où la chaîne dite de Sanavar ou de Pâja s'abaisse brusquement pour ne plus égrener dans la plaine que cette ligne de monticules détachés, qui vont de Jamâl-Garhî à Takht-i-Bahai. Il laissait sur la gauche les ruines, aujourd'hui célèbres, de Jamâl-Garhî, à droite celles que le colonel Deane a fait connaître à Sikri ou Shikar Tangè (le val de la chasse) et à Tarelli. La halte même devait se trouver immédiatement au Nord des collines, là où des champs de pierres fort étendus marquent la place d'une grosse bourgade. Mais Hiuen-tsang ne dit rien ni de l'étape ni des monastères voisins. Son silence sur ces derniers nous autorise à croire qu'ils étaient au nombre de ces couvents abandonnés et déjà repris par la brousse qui, de son propre aveu, étaient en majorité dans le pays : autrement il n'aurait pu résister à la tentation d'y aller compter les moines et de les faire causer.

La chaîne de Pâja traversée, la route de l'Udyâna se redresse vers le Nord, ce que notre voyageur a négligé de noter, soit qu'il lui ait semblé suffisant de donner la direction initiale, soit plutôt qu'ayant perdu de vue Po-lou-cha derrière le rideau des collines il ne se soit plus rendu un compte exact de l'orientation de son itinéraire par rapport à ce point. Il n'y a pas de doute que la « grande montagne » qu'il aperçoit à présent devant lui ne soit la haute muraille grise du Svât. Sa seconde étape le menait jusqu'au pied du versant méridional de cette chaîne. Là s'élevait, près d'un *stûpa* attribué à Açoka, un monastère qui s'était approprié la légende assez profane du ṛṣi Unicorne (Ekacrîṅga) : Hiuen-tsang nous répète sans sourciller comment le saint homme, après maintes années d'austérités, s'était laissé à ce point séduire par une courtisane que celle-ci se fit ramener par lui, à califourchon sur ses épaules, jusqu'à la cour du roi. On reconnaît dans ce conte une première version du « lai d'Aristote » et des fables que débitent sur la licorne nos *Bestiaires* du Moyen âge : aussi bien les moines qui en tiraient leur revenu ne l'avaient-ils pas inventé. Quant à leur couvent « au Sud de la montagne », le colonel Deane pense, avec infiniment de raison, qu'il faut le cher-

cher au-dessus du bourg de Palai, près du débouché de la grande passe (1). N'ayant malheureusement pu visiter que le versant septentrional de la chaîne, nous n'avons aucune opinion à offrir sur ce qu'il ne nous a pas été donné de voir.

\* \* \*

La question est d'ailleurs d'importance secondaire, puisque Hiuen-tsang nous ramène à son point de départ : « A environ cinquante *li* au Nord-Est de Po-lou-cha, écrit-il, on arrive à une haute montagne... » Au Nord-Est (ou plus exactement à l'Est-Nord-Est, mais on sait que notre pèlerin ne raffina point tant) se dresse en effet la haute cime de Karamâr, qui n'atteint pas moins de 1030 mètres et dont l'isolement dans la plaine, joint à l'escarpement de son versant Sud, augmente encore l'air de grandeur. Un seul détail pourrait arrêter un lecteur non averti. Pour calculer ses distances, Hiuen-tsang prend naturellement comme point de repère le sommet de la montagne : il le place, ainsi que nous venons de voir, à « environ cinquante *li* » ou un jour de marche au Nord-Est, de même que tout à l'heure il plaçait le sommet du Tan-to-lo-kia à vingt *li* de Po-lou-cha dans la

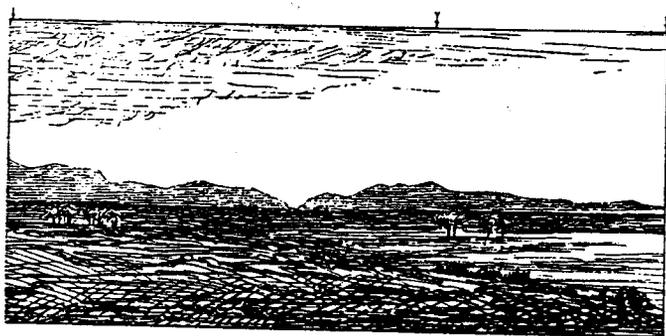


FIG. 70. — PROFIL DES COLLINES DE KARAMÂR ET DE MÈKHA-SANDA.

même direction : or, du village actuel de Shâhbâz-Garhî aux crêtes respectives de Mèkha-sanda et de Karamâr, il y a, sur la carte, trois et onze kilomètres, soit, au plus, neuf et trente-trois *li*. La différence peut paraître un peu forte. Mais il faut se souvenir que Hiuen-tsang n'avait pas coutume de se déplacer « à vol d'oiseau ». Il ne parvint au sommet du Mèkha-sanda que par les zigzags rocaillieux du sentier et, y ayant mis une bonne heure, il était tout naturel qu'il comptât « vingt *li* ». Quant à Karamâr, quiconque en aura fait l'ascension jugera, comme nous, l'étape suffisante et ne songera pas à chicaner Hiuen-tsang sur ses « cinquante *li* ou environ » (2). Enfin il est encore bon de se rappeler que lorsqu'il s'agissait d'éva-

(1) *Loc. laud.*, p. 671.

(2) C'est d'ailleurs un fait tour à tour constaté par tous ceux qui ont eu à comparer avec nos cartes modernes les données forcément approximatives de Hiuen-tsang, que pour lui, comme pour tous les anciens voyageurs, le temps est la principale base d'évaluation des distances. On pourrait poser en axiôme que son *li* est d'autant plus court que le temps qu'il a passé à le faire est plus long, ce qui est naturellement la règle en montagne. M. Grenard remarque que Ptolémée, travaillant sur des itinéraires de marchands, « a élargi le Pâmîr de façon invraisemblable » (il

luer des rapports de distances entre des points donnés, le bon pèlerin, ne possédant pas nos cartes, procédait au juger, ou, comme on dit, à l'estime : si l'on veut bien jeter les yeux sur le profil que présentent les collines en question à qui les regarde de Saval-Dher <sup>(1)</sup>, sur la route tout-à-l'heure suivie par Hiuen-tsang, on pourra dans ce cas particulier se rendre compte de la justesse de son coup d'œil (v. fig. 70). Ici encore l'identification topographique, apportant son appoint et empruntant en retour de la force au faisceau déjà réuni des preuves, ne saurait faire question.

Serait-il possible d'aller plus loin à l'aide des renseignements que Hiuen-tsang nous donne ? « Sur cette montagne, nous dit-il, on voit la statue en pierre bleue de l'épouse du dieu Maheçvara (Çiva) ; c'est la déesse Bhimâ. J'ai entendu dire aux gens du pays que la statue de cette déesse s'est formée toute seule... » Il est impossible de ne pas reconnaître aussitôt, à ce trait, une de ces images *svayambhû* (« existant par elles-mêmes », c'est-à-dire de formation naturelle) que nous avons rencontrées, encore si nombreuses et si vénérées, au Kaçmir. Sur la seule route d'Amarnâth par exemple, il en est deux particulièrement célèbres. L'une, dans le lit du Liddar, est une énorme pierre roulée qui est censée représenter Gaṇeça. L'autre, un grand roc situé à plus de quinze mille pieds d'altitude et qui présente vaguement la silhouette d'un homme assis, passe pour une statue de Bhairava. Ceci doit s'entendre sans préjudice des sources éternellement glacées, qui, dans la vaste grotte qui sert de but au pèlerinage, sont bien, elles aussi, des images spontanées de Çiva, de son épouse et de ses fils. Il y a mieux encore : quand Hiuen-tsang ajoute au sujet de cette statue miraculeusement naturelle de Bhîmadevî « qu'une multitude de personnes viennent des diverses parties de l'Inde pour la prier... », on croirait lire une description du pèlerinage actuel d'Amarnâth où, chaque année, le jour de la pleine lune du mois de Çrâvaṇa (juillet-août), à présent aussi de tous les coins de l'Inde « des gens accourent en foule pour présenter leurs hommages et demander la prospérité ». C'est toujours la même ferveur : son objet s'est simplement déplacé vers l'Est d'une centaine de lieues... Mais si le rapport de Hiuen-tsang est des plus intéressants pour l'histoire religieuse, il est, au point de vue archéologique, bien déconcertant. Car, à défaut des taches et des lignes de minium que l'art des desservants brahmaniques ajoute d'ordinaire à la nature, comment distinguer une image *svayambhû* du plus vulgaire rocher ? Il y faudrait les yeux de la foi, ce qui ne se commande guère, — ou l'aide de la tradition, et celle-ci semble à tout jamais morte chez les *banyâ* hindous des villages environnants.

Essayons cependant et plus volontiers cherchons du côté de la plus haute

---

compte 24 degrés au lieu de 9) et que « dans cette même région le *li* de Hiuen-tsang vaut deux ou trois fois moins qu'en Kachgarie », où il marche en plaine (*Mission scientifique de la Haute-Asie*, 1<sup>re</sup> partie, p. 17, n. 1) — Cf. également Dr Stein, *loc. laud.*, p. 37.

(1) Sur la fig. 70, les petites flèches indiquent successivement, de gauche à droite, le sommet de Karamâr, celui de *Mekha-sanda* et l'emplacement de Shâhbâz-Garhî.

cime de la montagne (v. fig. 71). Nous la trouvons coiffée du cairn qui marque la station trigonométrique... Souhaitons que les ingénieurs anglais n'aient point démoli, par mégarde, pour le construire, la statue de Bhimadevi ! Tout autour du sommet subsistent des restes de murailles ; immédiatement à l'Est se trouve une *ziarât* entourée d'un mur de pierres sèches et décorée, comme un sanctuaire tibétain, d'une profusion de petits drapeaux. Elle est toujours, paraît-il, fort fréquentée des fidèles, et les arbres magnifiques qui ombragent le sommet de Karamâr ne doivent leur préservation qu'à ce saint voisinage. Du côté du Sud, des falaises de roc vif tombent à pic, vertigineuses, toutes blanchies par les excréments des grands vautours qui aiment à

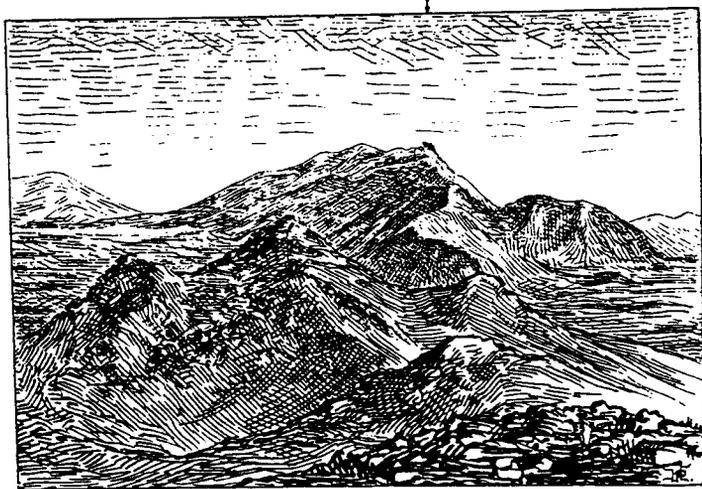


FIG. 71. — SOMMET DE KARAMÂR, VU DE MÈKHASANDA.

s'y poser... Il semble qu'il n'y ait rien à trouver ici. — Mais que conte cet homme, venu avec nous de Shiva, au sujet du saut miraculeux qu'un *fakîr* aurait jadis exécuté du haut de ces falaises ? Ceci nous donne l'éveil. Jusque dans ces dernières années, n'était-ce pas la coutume de plus d'un *sâdhu*, sur sa route vers Amarnâth, de ne faire ainsi qu'un saut du haut de l'image *svayambhû* de Bhairava <sup>(1)</sup> dans la délivrance finale ? Nous poussons notre enquête et les gens les plus graves nous assurent que le fait n'est qu'un des nombreux prodiges accomplis par Yekeisâb, le *pîr* de la colline, lequel, par un détail inexplicable dans les idées musulmanes et qui semble une survivance de la légende çivaïte, partage avec son chien la vénération des Pathâns d'alentour <sup>(2)</sup>. Au temps de sa jeunesse

(1) Il y a de ces « sauts de Bhairava » en plusieurs points de l'Inde, par exemple à Girnar (*Ind. Antiq.*, 1901, p. 248).

(2) On sait que Çiva et son épouse se plaisent à prendre tantôt des formes terribles et tantôt l'apparence des gens appartenant aux castes les plus méprisées, ou même hors castes, et pour qui le contact des chiens n'est pas une souillure : une des légendes du Kaçmir veut qu'on ait rencontré sur les hauteurs du Haramuk le couple divin, déguisé en Chamars, et occupé à traire une chienne, etc.

ses ennemis, par ruse, l'avaient fait tomber du haut de la falaise de la cime, et il était là, suspendu à une branche au-dessus de l'abîme et assuré de périr ; une « femme-fakir » de ses amies, douée d'une puissance surnaturelle, le reçut au bas du mont dans un pan de sa robe, sans qu'il se fit aucun mal. Or le nom de cette fée tutélaire n'était autre que Sher-bânu, la « dame au lion », c'est-à-dire justement une des appellations communes de Bhîmâ, la « redoutable » et pourtant propice déesse (1).

Nous avons peine à ne pas entrevoir, dans ces contes bizarres, des extraits confus et défigurés du *mâhâtmya* (2) de Bhîmadevi, non point tel assurément que dut le connaître Hiuen-tsang, mais tel que l'avaient arrangé les convertis par force des premières invasions musulmanes, dans leur désir de mettre d'accord leur religion nouvelle et leurs usages traditionnels. Il semble que nous ayons en ce Yekeisâb un de ces saints mi-mahométans et mi-hindous, moitié *sâdhu* et moitié *fakir*, dont la légende est le plus souvent greffée sur une souche indienne et qui sont si nombreux dans toute l'Inde du Nord-Ouest. Sans aller chercher plus loin, c'est un *pîr* non moins équivoque que ce Shâhbâz-Kalendar, que le pourtant peu orthodoxe Bâber accuse d'avoir perverti la foi encore mal sûre de nombre de Yûsufzais et de Dilazâks : aussi, en 1519, lors de son premier passage, crut-il de son devoir de faire détruire la tombe de cet hérétique (3). Quant à Yekeisâb, si l'on en croit les plus vieilles barbes des villages, il aurait vécu « il y a sept cents ans, au temps de Timour... ». L'invasion de l'Inde par ce dernier datant de 1398 de notre ère, il faudrait choisir. Il importe seulement de retenir que le saint de Karamâr remonterait ainsi à cette époque indécise qui s'étend entre la destruction du royaume hindou de Kâbul et de Peshavar par Mahmud de Ghâzni au xi<sup>e</sup> siècle et l'installation définitive des tribus pathânes dans le district, au xv<sup>e</sup>. Dans cet intervalle la légende, sans doute restée vivace jusqu'à la chute des rois Çâhis dont l'un porte le nom de Bhîmadeva, avait eu tout loisir de se travestir à la musulmane. Quand les Pathâns achevèrent de faire du district de Peshavar, comme du reste de l'Afghanistan, une des forteresses de la pure doctrine sunnite, il n'est pas étonnant que, sous le couvert d'un *pîr*, le souvenir local de la « dame au lion » ait survécu. En revanche il n'est pas moins vraisemblable que la *ziarât* de Yekeisâb et de son chien usurpe actuellement sur le sommet de la colline la célébrité tradition-

---

(1) Cf. les noms de *simhayânâ*, *simhavahini* etc., donnés à Pârvati, Umâ, Gauri, Durgâ, Bhîmâ, etc., de quelque nom qu'on veuille appeler l'épouse de Çiva, toujours accompagnée d'un lion qui lui sert d'habituelle monture.

(2) On sait que l'on appelle *mâhâtmya* des sortes de guides ou de manuels, pour la plupart rédigés en sanskrit, qui décrivent le site des *tîrtha* ou lieux de pèlerinage de l'Inde, exposent les légendes sacrées qui s'y rattachent et, par la même occasion, en exaltent les mérites et les vertus.

(3) V. ses *Mémoires*, trad. Erskine, p. 252 ou trad. Pavet de Courteille, I, p. 284. Le tombeau de Shâhbâz dominait la petite colline qui porte l'inscription d'Açoka, près de Shâhbâz-Garhi.

nelle et le pouvoir miraculeux, sinon la place même, du temple de Bhimadevi. Si nous étions au Kaçmir, où les sanctuaires musulmans ne manquent jamais de marquer une ancienne place hindoue, nous dirions que nous en sommes sûrs (1).

Où se trouvait à présent le temple de Çiva ou Maheçvara que notre voyageur rencontre « au bas de la montagne » consacrée au culte de son épouse? Sur une indication aussi vague nous ne prétendons pas pouvoir en fixer l'emplacement. Remarquons cependant que le sommet de Karamâr n'est guère accessible que de deux côtés. Dans la direction du Nord un contrefort en défend les approches: quant au versant Sud, il n'est praticable qu'aux chèvres et à leurs chevriers. Seulement un sentier continue à chevaucher dans sa plus grande largeur, de l'Ouest à l'Est, la longue échine de la montagne. Venant de Po-lou-cha pour aller à Udabhânda, c'est par là que Hiuen-tsang dut forcément monter et redescendre. Or si, marchant dans le même sens que lui, nous nous laissons ramener par cet unique chemin du sommet de Karamâr à la plaine, le premier village auquel nous arrivons « au bas de la montagne » porte justement le nom de Shiva (carte anglaise: Shewa). Assurément ce mot ne représente aujourd'hui à l'esprit des musulmans rien d'autre que cet arbre de la famille des légumineuses que l'on appelle plus communément *shisham* (*Dalbergia Sissou*, *Roxb.*). Est-ce à dire qu'à la faveur de ce double sens aucun souvenir du nom de Çiva ne s'y cache? Nous n'en voudrions pas jurer (2).

. . .

Quoiqu'il en soit, c'est du sanctuaire de Bhimâ et non de celui de Maheçvara, c'est-à-dire de la cime et non du bas de la montagne, que Hiuen-tsang compte à présent, dans la direction du Sud-Est, cent cinquante *li* (soit une trentaine de milles ou une cinquantaine de kilomètres, c'est-à-dire trois étapes) jusqu'à Udabhânda. C'est donc que l'on prenait le même temps pour s'y rendre du haut du Bhimadeviparvata que l'on en mettait de Po-lou-cha, qui, nous dit Song Yun, était à trois journées à l'Ouest de l'Indus (3). Comme le sommet de la colline était lui-même à un jour de marche de Po-lou-cha, cela revient à dire

---

(1) Le fait n'est d'ailleurs pas spécial au Kaçmir et s'étend plus ou moins à tout le Penjâb et à la partie de l'Asie centrale qui n'a reçu l'islamisme qu'après avoir été indianisée. M. Grenard (*loc. laud.*, III<sup>e</sup> partie, p. 144) remarque à propos de la Kachgarie, « qu'il ne peut pas y avoir eu de temple, de monastère ou d'ermitage bouddhique de quelque notoriété. Là où il n'y a pas aujourd'hui une mosquée ou un mazar ». Le Dr Stein écrit de même: « Il s'est trouvé que la ténacité du culte local dans le pays autour de Khotân n'a pas moins aidé mes recherches dans les questions de topographie ancienne qu'elle ne l'avait fait au Kaçmir » (*J. R. A. S.*, 1901, p. 296), etc.

(2) Il faut se rappeler que la prononciation du ç sanskrit est chuintante et par suite très voisine de celle du ş ou sh (= ch français).

(3) *Trad.* Beal, t. I, p. cii. « Thirteen » est un lapsus pour « three ».

en somme que, de Po-lou-cha à Udabhāṇḍa, il fallait compter quatre étapes, si l'on faisait en route l'ascension du Bhimadeviparvata, ou trois seulement si l'on prenait par la plaine. C'est ce qu'il n'est point nécessaire d'être alpiniste de profession pour comprendre. Mais la question subsiste toujours : comment pouvait-on trouver trois étapes ou cent cinquante *li* entre Shāhbāz-Garḥi et Und ?

Il n'est point niable en effet que si, comme le veut Beal <sup>(1)</sup>, on « projette » trente milles au Nord-Ouest d'Und, cela ne nous mène à huit milles plus loin que notre Po-lou-cha, jusqu'aux ruines bien connues qui dominent Jamāl-Garḥi. Pourquoi cette colline ne serait-elle point le Bhimadeviparvata ? A huit autres milles au Sud-Est, les restes non moins célèbres de Takht-i-Bahai représenteraient à leur tour Po-lou-cha. A la vérité on ne saurait plus que faire ni du Tan-to-lo-kia, ni de Puṣkarāvati, ni par suite de Puruṣapura ; mais qu'à cela ne tienne : il serait vraiment trop désobligeant d'admettre que Hiuen-tsang ne souffle mot des deux principales découvertes faites en ce pays au cours des cinquante dernières années... Il faut s'y résigner cependant, et aussi à penser que notre voyageur ne se « projetait » pas à travers l'espace à la façon des anciens *arhat*, par le chemin des airs. Il suivait prosaïquement la route : or que la route mette environ trente milles ou cinquante kilomètres entre Shāhbāz-Garḥi et Und, nous avons, comme lui, quelque raison de le croire, les ayant faits <sup>(2)</sup>. C'est qu'aussi elle prend par le plus long ; sagement, elle évite de conduire qui s'y fie au travers de ce désert de dunes pierreuses qu'on appelle dans le pays le Mairah ; elle le contourne sans se presser, suivant la ligne des puits ou côtoyant le lit des rivières. Le voyage y gagne en agrément ce qu'il perd en brièveté. Qu'importe que la distance soit allongée d'un tiers, si la fatigue est deux fois moindre ? Et qu'on y mette un jour de plus, où est le mal ? On sait assez qu'en Orient le temps ne fait rien à l'affaire....

Cette vieille route d'Und à Shāhbāz-Garḥi est toujours une réalité des plus tangibles <sup>(3)</sup> ; mais si elle n'existait plus, les raisons ne nous manqueraient point pour l'inventer. Une preuve décisive du long circuit qu'elle décrit vers l'Est, pour effectuer son entrée à Und par le Nord, nous serait encore fournie par ce que Hiuen-tsang nous rapporte de Çalātura. Il place, comme on peut lire, la ville natale de Pāṇini à « vingt *li* au Nord-Ouest d'Udabhāṇḍa » ; là même où se trouve le gros bourg de Lahor, à environ sept kilomètres d'Und. Le village actuel est de loin signalé par une grande *dhêri* que nous avons trouvée en exploitation réglée comme toutes ses pareilles du Nord-Ouest ; et, si la dérivation du nom n'est pas absolument satisfaisante, l'antiquité de la place n'est point douteuse,

---

(1) *Loc. laud.*, I, p. 114, n. 108.

(2) C'est seulement en forçant légèrement les étapes que nous avons pu venir en trois marches d'Und à Hoti-Mardān, le nouveau centre choisi par l'administration anglaise à huit kilomètres à l'Ouest de Shāhbāz-Garḥi. Cf. *Sur la frontière indo-afghane*, pp. 16 à 33.

(3) V. la carte ci-jointe, et, pour une photographie de la route, *Sur la frontière indo-afghane*, fig. 7.

ni non plus son identification (1). Mais le détail que nous voulons relever, c'est que, pour se rendre d'Udabhāṇḍa à Çalātura, Hiuen-tsang doit faire une excursion spéciale : c'est donc qu'il n'a pas rencontré cette localité sur sa route en venant de Po-lou-cha. Or Lahor est exactement au Nord-Ouest d'Und, c'est-à-dire tout juste dans la direction de Shahbâz-Garhî, et le pèlerin n'aurait pu manquer d'y passer s'il était venu en ligne droite. Mais il était trop vieux routier pour ne pas savoir que la ligne droite n'est presque jamais le meilleur chemin d'un point à un autre, et, comme tout le monde, il fit le grand tour.

Ainsi avertis, rien n'est plus simple pour nous que de suivre sur la carte la suite de son itinéraire. Le premier jour, il dut se borner à redescendre du haut du Bhimadeviparvata et regagner, par Shiva, la même étape que s'il était parti au matin de Po-lou-cha. La seconde marche le mena vraisemblablement dans les environs de Svâbi, qui est toujours la halte traditionnelle ; il atteignit le troisième jour, par la vallée de la Bhadrai, les bords de l'Indus. Sur la rive droite du fleuve s'élevait une ville riche et commerçante que Hiuen-tsang, dans sa langue si peu souple, appelle Ou-to-kia-han-t'cha et en qui le Dr Stein a eu raison de reconnaître l'Udabhāṇḍapura que la *Rājatarāṅgini* attribue comme capitale d'hiver aux rois Çâhis de Kâbul (2). La transcription chinoise suggère seulement une forme facultative, Udakabhāṇḍa. Le texte semble même faire allusion au nom de la ville, qui se traduirait en vieux français par la « marchandise de l'eau » : « On y trouve, lisons-nous, des amas de denrées précieuses et les divers pays de l'Inde y apportent, en quantité, leurs produits les plus rares et les plus estimés... » On ne peut d'ailleurs méconnaître dans l'Und d'aujourd'hui — car c'est ainsi que l'appellent ces propres habitants : les gens de

(1) L'analogie du nom de la capitale du Penjâb, « le grand Lahor », comme on dit dans le district, a du influencer la transformation de Çalātura en Lahor. Remarquons qu'encore ici, si le nom de la patrie de Pânini n'avait pas été connu d'autre source, Stan. Julien n'aurait jamais pu retrouver la transcription correcte de Çalātura sous le P'o-lo-tou-lo de Hiuen-tsang, qu'il faut corriger en So-lo-tou-lo. Pour une vue du village afghan actuel, voyez *Sur la frontière indo-afghane*, fig. 5.

(2) V. *Fest-gruss an R. von Roth*, p. 199. La transcription donnée par Hiuen-tsang et que Stan. Julien a proposé de lire \* Udakhāṇḍa n'est pas en effet si éloignée qu'on pourrait croire de la forme donnée par la *Rājatarāṅgini*. A première vue les caractères chinois semblent éliminer la restitution d'une labiale, mais il n'en est rien. M. Ed. Chavannes nous fait remarquer que nous possédons, dans une région voisine du Gandhâra, un cas analogue : le pays que Hiuen-tsang nomme Kie-p'an-t'o est quelquefois appelé seulement Han-t'o (Cf. le *T'ong-tien* de Tou Yeou, cité dans le *Pien-i-tien*, chap. LXVII, p. 1, v°) : or, dans ce cas, le même caractère *han* que nous voyons figurer dans Ou-to-kia-han-t'cha correspond au *p'un* de la forme pleine, c'est-à-dire à une labiale. La transcription de Hiuen-tsang se superpose donc exactement à un original sanskrit Udakabhāṇḍa. Quant à l'emploi de *uda* pour *udaka* au commencement d'un composé, il est trop courant pour que la co-existence des deux formes facultatives, Udakabhāṇḍa et Udabhāṇḍa, ait lieu de nous surprendre. Ces observations achèvent d'enlever toute espèce de fondement à l'hypothèse du colonel Deane, qui s'écartant de l'opinion de Reinoud, de Vivien de Saint-Martin, de Cunningham, du Dr Stein, etc, veut trouver dans le bourg de Khunda, « à environ six milles au Nord-Ouest (?) d'Und », un souvenir de la forme imaginaire \* Udakhāṇḍa (*loc. laud.*, p. 673).

Peshavar et de Mardân, plus raffinés, prononcent Ohind — le Wayhand d'Al-birûni, l'Udabhânda de la chronique kaçmîrie, et l'Udakabhânda du pèlerin chinois. La vieille bourgade n'est pas sans vestiges de sa splendeur passée, du temps qu'elle était l'un des grands entrepôts du trafic de l'Inde avec l'Asie centrale. Assurément l'enceinte de ses murs de pierres sèches n'a plus que douze cents mètres de développement : nous sommes loin des vingt *li* de tour assignés par Hiuen-tsang à l'ancienne ville. Mais dans les berges de terre de l'Indus percent de tous côtés des pans de murailles construits en appareil gréco-boudhique (1) ; dans les sables des grèves, les monnaies indo-grecques et indo-scythes se trouvent couramment mêlées à celles des rois hindous du Kaçmir ou de Kâbul ; un bac permanent traverse encore le large lit entrecoupé de bancs de sables où le Sindhu étale sur plus de trois kilomètres ses eaux parfois guéables pendant la saison d'hiver (2) ; et le souvenir s'est conservé du nom significatif que les premiers envahisseurs musulmans donnèrent à la ville aujourd'hui déchuë : la porte de l'Inde, *Dvâr-i-Hind*.

\* \* \*

Nous touchons cependant à la limite orientale du Gandhâra. Le fleuve passé, on se trouvait en effet dans la plaine de Cac, l'ancien pays de Cukça, et sur le territoire de Takçaçilâ, que l'on atteignait en trois étapes (3). Nous quitterons donc ici notre compagnon au moment où il arrive au seuil de la terre promise : ce ne sera pas sans regrets. Nous commençons à nous initier à ses goûts et à ses habitudes de voyage, à ses besoins d'édification, à son faible pour les histoires de moines,

---

(1) Pour un spécimen, V. *Sur la frontière indo-afghane*, fig. 4.

(2) Hiuen-tsang, à son voyage de retour, traversa l'Indus sur un éléphant, monture couramment employée dans l'Inde pour le passage des gués (V. *Biographie*, trad. Stan. Julien, p. 263). Bâber, lors de sa première invasion traverse de même à gué avec ses chameaux et sa cavalerie : mais ceci se passait en février ; au moment des grosses eaux d'été la chose serait impossible. Pour ce qui est du bac, cf. Bellew, *loc. laud.*, p. 16 ; Abbott, *J. B. A. S.*, 1854, p. 337, etc. — Remarquons en passant que la largeur donnée par Hiuen-tsang à l'Indus, à savoir « trois ou quatre *li* », (trad. Stan. Julien, II, p. 151 ; le biographe dit « quatre à cinq *li* » (*ibid.*, I, p. 263) et Stan. Julien croit devoir l'excuser de cette exagération !) est à l'heure actuelle de beaucoup inférieure à la réalité. La plupart des voyageurs ne voyant l'Indus qu'à Attock, où il n'atteint pas trois cents mètres, ne se doutent guère qu'à quelques lieues en amont il est dix fois plus large et d'autant moins profond.

(3) Sur l'identification, due au Dr Stein, de Cac ou, selon l'orthographe ordinaire, Chach (prononcez Tchatch) avec Cukça, v. *Indian Antiquary*, 1896, p. 174. Takçaçilâ a été depuis longtemps identifiée par Cunningham avec Shâh-Dhêri, près de la station de Kâlâ-ka-Seraï, sur le North-Western Railway (*A. S. I.*, t. II, p. 111 ; *Anc. Geogr. of India*, p. 111). — Il eût été également intéressant de suivre Hiuen-tsang sur la route qui, au Nord d'Und, à travers les montagnes et la vallée du Bunêr, le conduisit à la capitale de l'Udyâna. Mais nous n'avons pu visiter qu'un coin de la vallée récemment ouverte du Svât et nous devons renvoyer aux notes du colonel Deane et du Dr Stein, les seuls archéologues qui aient pénétré dans le Svât supérieur et le Bunêr en même temps que les dernières expéditions anglaises. Nous portons notamment sur notre carte les identifications proposées par le Dr Stein pour les trois grands sanctuaires que Hiuen-tsang signale dans le Bunêr. Nous en ajoutons même une quatrième, au prix d'une correction, qui à notre avis s'impose, à savoir celle du mont Hi-lo avec

à son parfait dédain des ruines, à son évidente préférence pour les chemins battus et les étapes de raisonnable longueur. Peut-être aussi étions-nous en train de nous familiariser avec les procédés de rédaction dont il use pour son journal de route. Si ses calculs sont forcément approximatifs, si plusieurs de ses renseignements sont, il faut l'avouer, assez vagues, il n'en est aucun qui, à l'épreuve et sur le terrain même, ne se démontre parfaitement véridique et suffisamment exact. C'est ainsi que, grâce à la précision et à la bonne foi de ses notes de voyage, nous avons pu le suivre de bout en bout, dans sa traversée du Gandhâra, profitant à chaque pas des indications qu'il a consignées et des légendes qu'il a recueillies aussi bien pour déterminer les principales routes commerciales que pour identifier les plus célèbres d'entre les monuments bouddhiques du pays. Les sanctuaires de Kaniška, du « Sacrifice des yeux », de Hâriti, de Viçvantara, etc., viennent comme d'eux-mêmes se localiser sur la carte à l'usage des archéologues, en attendant les fouilles méthodiques dont l'ère peut enfin s'ouvrir. Pour les historiens, l'intérêt n'est pas moindre de suivre le moderne déplacement des voies de communication. C'est d'hier à peine que la nouvelle route du Svât, Dir et Chitrâl, que vient de doubler jusqu'à Dargai un chemin de fer à voie étroite, commence à supplanter ses vieilles rivales de droite et de gauche et que Naoshera et Hoti-Mardân se préparent à hériter de Puşkarâvatî et de Po-lou-cha. C'est à une époque aussi récente que celle d'Akbar que les facilités offertes par l'étroite gorge d'Attok pour l'établissement d'un pont permanent — pont de bateaux ou pont de fer — ont attiré l'attention des Moghols avant celle des Anglais et définitivement détourné de ce côté, pour la ruine définitive d'Und, le grand chemin du commerce entre l'Asie antérieure et l'Inde. Mais, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, il ne se peut rien trouver de plus artificiel que le tracé du *Grand Trunk Road* et du railway, tout en ponts et en chaussées à travers marécages et ravines, triomphe de la ligne droite et tour de force des ingénieurs. La vieille route, qui était la voie naturelle, celle des gués d'hiver et des bacs d'été, décrivait plus au Nord un grand arc de cercle, à travers la plaine mollement ondulée qui vit s'écouler le flot de tant d'invasions. Ce n'est pas un des moindres services rendus par Hiuen-tsang à la connaissance de la géographie ancienne de l'Inde que d'en avoir clairement fixé pour son temps, de la passe du Khaïber à l'Indus, les quatre grandes étapes : Purușapura, Puşkarâvatî, Po-lou-cha et Udabhânda.

A. FOUCHER.

---

l'Illam. Dans les traductions de Stan. Julien et de Beal, Hiuen-tsang note, par rapport à Maṅgalapura, en allant vers le Sud, d'abord le mont Hi-lo à *quatre cents li*, puis le Mahāvana-saṅghârâma à deux cents ; nous pensons qu'il faut lire, en progression croissante, que le premier est à *cent li* et le second à deux cents. Cette lecture s'accorde à la fois avec les habitudes de rédaction de Hiuen-tsang, avec le nom et la distance de l'Illam par rapport à Manglaor, et avec la suite de l'itinéraire du pèlerin qui, à partir du Mahāvana cesse de nous reporter au Sud pour remonter constamment au Nord-Ouest vers la vallée de Chan-ni-lo-che (aujourd'hui d'Adinzai) dans la région du Svât.

# BIBLIOGRAPHIE

---

## LIVRES

---

*Rijks ethnographisch Museum te Leiden. Vorslag van den Directeur [J. D. E. SCHMELTZ] over het tijdvak van 1 Oct. 1899 tot 30 Sept. 1900.* S' Gravenhage, 1900. In-8°, 38 pp.

Le Musée ethnographique de Leyde jouit d'une réputation méritée. Les objets qui composent ses collections ont été choisis avec discernement et classés avec méthode. Malheureusement il étouffe dans des locaux insuffisants. Ses trois sections, placées à une assez grande distance l'une de l'autre (Chine, Japon, Inde Anglaise : Rapenburg, 67-69; — Australie, Océanie, Inde Néerlandaise : Hoogewoerd, 108; — Afrique, Amérique: Heerengracht, 8) ne rachètent pas cette dispersion incommode par une meilleure installation. La première est un peu moins encombrée, ayant pu s'annexer récemment la maison voisine, qui avait été affectée à l'exposition de l'art japonais (1<sup>er</sup> octobre 1899-31 janvier 1900). Le rapport du savant directeur du Musée, M. Schmeltz, en est tout illuminé: « Ce fait, écrit-il, peut être appelé un rayon de soleil dans la vie du Musée. » Une autre cause de satisfaction est la résolution de la seconde Chambre des Etats-Généraux en faveur de la construction d'un nouveau Musée d'histoire naturelle. M. Schmeltz espère que ce n'est qu'un premier pas et qu'après l'Histoire naturelle, l'Ethnographie aura son tour. En attendant, il enrichit ses collections et en fait libéralement profiter les savants par des prêts d'objets, des photographies, etc. Son rapport témoigne du large esprit scientifique qui inspire son administration: on ne pouvait moins attendre du savant, dont l'intelligente direction a placé l'*Internationales Archiv für Ethnographie* au premier rang des revues ethnographiques.

L. FINOT.

---

*Râmâyana, oudjavaansch Heldendicht*, uitgegeven door H. KERN. La Hayé, 1900. In-4°.

Le *Râmâyana* javanais n'est pas une traduction du poème sanscrit, comme l'est la version en prose de l'*Adiparvan* du *Mahâbhârata*: c'est un poème original, un véritable *kavya*, composé par un écrivain qui ne savait pas le sanscrit et qui puisait par conséquent à une source indigène. Dans l'ensemble, il suit la fable sanscrite, sauf à la fin du récit, où Râma se réunit à Sitâ, après sa justification, au lieu de se séparer d'elle.

Le style de l'ouvrage est généralement simple et la langue riche en formes, ce qui le recommande particulièrement pour l'étude de l'ancien javanais. La publication de ce poème n'est pas le moindre service que M. Kern aura rendu à la connaissance de cette langue intéressante (1). Il est superflu de louer la méthode sûre et irréprochable d'une édition signée d'un tel nom. Mais il faut noter avec reconnaissance la préoccupation de rendre la lecture

---

(1) Si le texte était accompagné d'une traduction et surtout d'un vocabulaire, l'utilité en serait décuplée: espérons que M. Kern voudra ajouter à son travail cet indispensable complément.

aussi aisée que possible (coupure des mots, large usage du *virâma*, etc.) : c'est un souci malheureusement peu commun chez les savants hollandais qui ont écrit sur la philologie javanaise.

L'édition est basée sur les mss. balinois, plus corrects que les javanais (qui pourtant renferment parfois de meilleures leçons). Ce qui a surtout contribué à préserver le texte à Bali, c'est que la connaissance de la métrique n'y a pas entièrement disparu comme à Java : quand le sentiment d'un rythme s'y est perdu (comme c'est le cas pour l'*âryâ*), les passages écrits dans ce mètre sont entièrement corrompus.

L'époque où ce poème a été écrit n'est pas connue : M. Kern incline à le dater du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, après le *Mahâbhârata*, l'*Arjunavivâha* et le *Bharatayudha*, avant le *Sutasoma* et le *Bhomakāvya*. L'auteur était çivaïte : c'est tout ce qu'on peut dire de lui.

L'ouvrage est admirablement imprimé, et l'Institut Royal de la Haye, qui a fait les frais de cette belle publication, a droit à la gratitude du monde savant pour cette judicieuse libéralité.

L. F.

LE COMMANDANT DE PIMODAN. — *Promenades en Extrême-Orient (1895-1898)*.  
Paris, 1900. In-8<sup>o</sup> carré, VIII-377 pages.

« Je prie ceux qui liront ces pages de n'y chercher ni considérations politiques, ni appréciations militaires... ce sont les notes et parfois les réflexions d'un passant, rien de plus ». C'est en ces termes que M. P. définit dans sa préface l'œuvre qu'il soumet au public. Il nous mène avec lui de Marseille à Yokohama, en faisant quelque peu l'école buissonnière à Formose, aux Pescadores, en Indo-Chine, en Sibérie, en Corée et en Chine. Nous allons même, en fin de voyage, faire une excursion aux Tombeaux des Ming et à la Grande muraille. Le long de sa route, M. P. regarde d'un œil curieux les hommes et les choses. Il accueille parfois un peu à la légère les renseignements qu'il rencontre ; il nous donne, par exemple, un tableau fantaisiste des forces militaires et navales de l'empereur d'Annam Gia-Long en 1800 (p. 47). Il y mentionne notamment 24 escadrons de cavalerie d'un effectif de 6.000 hommes montés sur des buffles (!). Il est vrai que M. P. nous donne la source de cette extraordinaire information. Il eut mieux valu en vérifier l'exactitude. Mais ne chicanons pas l'auteur sur ces petites erreurs d'ailleurs rares en son livre et n'oublions pas que ce ne sont que les « notes et réflexions d'un passant » écrites en un style clair, alerte et gai, mais n'excluant ni la finesse, ni l'émotion. Lisez, par exemple, les pages où M. P. s'efforce d'analyser la psychologie de la haute société japonaise qu'il a eu l'occasion de voir d'assez près, en sa qualité d'attaché militaire à la Légation de France. Il y a dans ses appréciations délicates de curieux rapprochements avec celles que formulait tout récemment M. André Bellessort dans un *Voyage au Japon*, publié dans la *Revue des Deux-mondes* (nos des 15 décembre 1899, 15 mars et 15 septembre 1900 et 1<sup>er</sup> février 1901). Tous deux rendent hommage aux qualités de la race japonaise ; ils lui reconnaissent l'ardeur au travail, l'amabilité, le sens artistique, l'esprit de charité. Mais ils concluent tous deux que tout cela n'est qu'un vernis assez superficiel dissimulant une inaptitude complète aux idées générales et aux conceptions abstraites. M. P. nous cite en particulier quelques fines remarques qui semblent lui donner raison, pour aujourd'hui du moins ; mais est-ce à dire que cette inaptitude persistera et qu'on doive désespérer de l'avenir ainsi que semble le faire M. P. ? Il y a si peu de temps que le Japon est ouvert à notre culture européenne : environ 30 ans, à peine une heure dans la vie d'un peuple ! M. P. partage d'ailleurs quelque peu nos doutes à cet égard, puisqu'après avoir formulé ces appréciations un tant soit peu pessimistes, il nous avoue qu'il est tenté d'effacer ce qu'il vient d'écrire pour « constater seulement que les Japonais sont fort différents de nous, qu'ils nous comprennent peu, que nous les comprenons moins encore, et que, plus on les voit, moins on les connaît ».

Signalons l'impression profonde de discipline et de force produite sur le voyageur par l'armée russe de Sibérie orientale. M. P. nous la résume en deux courts et saisissants tableaux. C'est d'abord celui de la revue de Barabach, dans une grande plaine marécageuse, aux rayons obliques du soleil couchant qui « allongeait démesurément les ombres des batteries et des escadrons », tandis que, « s'éloignant vers les feux de bivouac allumés à l'avance et marquant leur passage de stries profondes parmi les herbes hautes et dures, les grands soldats vêtus de brun semblaient des apparitions ». L'autre est la parade du lendemain, avec son service divin, célébré devant cette armée hétérogène, composée d'Européens et d'Asiates, de chrétiens et de bouddhistes, de mahométans et de païens, tous réunis et maintenus par un même sentiment de discipline et de dévouement au Souverain. M. P. est tenté de traiter de blasphémateur un officier russe auquel il dit son émotion et qui lui répond : « C'est bien beau, surtout quand les troupes sont nombreuses ; car le bon Dieu est d'ordinaire avec les gros bataillons ».... Ce sceptique, en son irrévérence, donnait ce jour-là le fin mot de la diplomatie d'Extrême-Orient.

---

P. ODEND'HAL.

*Mission Pavie. Indo-Chine. 1879 à 1895. Géographie et voyages. I. Exposé des Travaux de la Mission.* (Introduction, première et deuxième périodes, 1879 à 1889) par Auguste PAVIE. Paris, E. Leroux, 1901. In-4°, 332 pp.

En une longue introduction, l'auteur nous raconte comment il fut amené à vouer les meilleures années de sa vie à l'exploration de l'Indo-Chine. La description vraiment idyllique qu'il nous donne du pays et de ses habitants est de nature à susciter des vocations et à valoir de nouveaux explorateurs à la colonie. Celle-ci offre encore assez de régions inconnues pour qu'ils y trouvent ample moisson, même après la récolte de leurs aînés. L'ouvrage ne nous enseigne en revanche rien que nous ne connaissions déjà. Les récits de voyages qui le constituent en majeure partie, contiennent des renseignements topographiques et des anecdotes qui forment le commentaire de nombreuses cartes et d'illustrations fort soignées. C'est là, à notre avis, la meilleure part d'un ouvrage aujourd'hui dépassé et qui n'offre plus d'intérêt qu'au point de vue de l'histoire de la géographie de la colonie.

---

P. O.

R. FISCHER. — *Grammatik der Prākritisprachen* (Vol. I, fasc. 8 du *Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde*). Strasbourg, 1900. In-8°, 430 pp.

Depuis le temps où Lassen a publié ses *Institutiones Linguae Prakriticae* aucune tentative n'a été faite pour réunir et utiliser, dans une grammaire comparée des langues prākrites, le vaste matériel des textes que, depuis, on a édités ou découverts. L'étude des prākritis au point de vue linguistique a été fort négligée et, pour la philologie comparée, le védique, le sanskrit et le pâli seuls représentaient la branche indienne de la famille indo-européenne. La tâche que M. P. a assumée était difficile : d'une part il a dû reviser les textes en *çauraseni* et en *māgadhi* que nous ne connaissons généralement que par des éditions peu critiques et impropres à servir de fondement à un travail grammatical ; d'autre part, il lui a fallu créer une base philologique qui manquait à la plupart des dialectes, à la seule exception de la *māhārāṣṭri*, de l'*ārṣa* et de la *māhārāṣṭri* des Jainas, dialectes qui nous sont plus particulièrement connus par les travaux de Weber, de E. Müller et de Jacobi.

Les Indiens sont d'accord pour considérer le sanskrit comme la source des différents prākritis. Hemacandra donne cette définition : *prākṛtiḥ saṃskṛtaṃ, tatrabhavaṃ tata āgataṃ vā prākṛtam* : « la base (*prākṛti*) est le sanskrit ; ce qui a son origine en lui ou ce qui vient de lui est prākrit. » Cette thèse avait trouvé d'illustres adeptes, tels que Lassen, et

MM. Bhāṇḍārkar et Jacobi. Mais nous savons maintenant qu'il est impossible de réduire tous les prākritis à une seule source, le sanskrit. Leur lexique et leur grammaire offrent une série de particularités inconnues du sanskrit mais qui se retrouvent dans le védique. Qu'il nous suffise de mentionner parmi ces nombreuses affinités la grande liberté dans les règles du *sandhi*, les traces des vieux accents, les infinitifs en — æ et *ttæ* = ved. *tavni* (Pischel, § 578), les absolutifs en — *pi*, — *ppi*, — *ri* et — *piṇu* = véd. *loi* et *toīnam* (Pischel, § 588) etc. Au contraire le sanskrit a emprunté aux prākritis un nombre considérable de mots et ses *dhātupāṭhas* contiennent plusieurs racines qu'on ne rencontre jamais dans les textes sanskrits mais qui vivent dans les prākritis.

Aux yeux des Indiens la *māhārāṣṭrī* passe pour le prākrit par excellence, pour le « meilleur des prākritis » : *Mahārāṣṭrācāyām bhāṣām prakṛtaṃ prākṛtaṃ viduḥ* (Daṇḍin). Vararuci, le plus ancien grammairien du prākrit, lui consacre neuf chapitres sur douze de son *Prākṛtuprakāṣa*, et trois chapitres seulement lui suffisent pour parler de la *paicāci*, de la *māgadhī* et de la *çaurasenī*. Ce dialecte tire son nom du pays des Marāṭhs actuels et M. P. se rallie à l'opinion de Garrez qui a démontré l'affinité indubitable de leur langue avec la *māhārāṣṭrī*. C'est le prākrit dont la phonétique a été le plus pliée aux besoins artificiels des *gāhā* ; la suppression des consonnes y atteint un tel degré, que ce dialecte sans squelette finit par ressembler à un mollusque. En elles sont écrits les deux *mahākāvya*, le *Rāvanaraho* et le *Gauḍavaho* ; l'ouvrage le plus important qui nous soit conservé est la *Sattasāi* (*Saptaçatakam*) de Hāla, une anthologie de différents poètes, qui nous prouve quelle riche littérature ce prākrit avait possédée.

Très rapprochés de la *māhārāṣṭrī*, mais non identiques avec elle, sont l'*ardhamāgadhī* ou l'*ārṣa* (« langue des ṛṣis ») et le prākrit qu'on est convenu d'appeler la *māhārāṣṭrī des Jainas*. L'*ārṣa* est la langue des anciens *sūtra* des Jainas ; ceux-ci supposent que c'est en elle que le Mahāvira a prêché et ils prétendent que tous les autres idiomes en tirent origine. La *māhārāṣṭrī* des Jainas est la langue de la littérature non canonique des Çvetāmbaras. Les textes les plus importants pour ce dialecte sont les contes édités par M. Leumann et par M. Jacobi, ces derniers d'une date relativement récente. — La *çaurasenī* occupe la première place parmi les prākritis employés dans la prose des drames. Elle est parlée par les héroïnes du drame et par leurs amis, tandis que la *māgadhī* est attribuée aux personnes de basse condition. Ces deux dialectes, et surtout le dernier, nous sont très mal transmis dans la plupart des éditions des drames ; les manuscrits en écriture *devanāgarī* et ceux de l'Inde du Sud ont acquis une renommée particulière d'inexactitude. C'est le mérite de M. P. d'avoir établi un contrôle minutieux des différents manuscrits et d'être ainsi arrivé à prouver que, malgré la confusion apparente qui y règne, il reste encore de nombreuses traces qui prouvent que le texte original avait été d'accord avec les règles de la grammaire. Sa conclusion est diamétralement opposée au jugement si défavorable que M. Bloch a émis sur les grammairiens des prākritis, d'après lequel nos manuscrits seraient le seul contrôle pour les données des grammairiens. — La *paicāci*, dont nous n'avons plus que quelques maigres passages qui se trouvent dans Hemacandra, semble avoir été un des dialectes les plus importants, puisque c'est en elle que Guṇāḍhya avait rédigé sa *Bṛhatkathā* et qu'une des quatre écoles des Vaibhāṣikas, celle des Sthāviras, s'en est servi. Quant à l'*apabhraṃça*, il est certain que des dialectes très différents nous sont décrits sous ce nom, qui désigne le langage populaire, tout ce qui « s'écarte » du langage correct, le sanskrit.

Le travail de M. P. représente un dépouillement complet de la littérature prākrite actuellement connue et des grammairiens prākritis, dont il avait déjà précédemment publié le plus important, Hemacandra. Avec un diligence d'abeille, le savant auteur a amassé les citations et multiplié les exemples ; il serait difficile de nommer une question connexe aux prākritis qui ne soit pas traitée dans l'ouvrage de M. P. Le seul reproche que nous osions lui faire, c'est d'avoir presque entièrement exclu de son travail le pâli et les dialectes des inscriptions d'Açoka.

W. GEIGER. — *Litteratur und Sprache der Singhalesen* (Vol. I, fasc. 10 du *Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde*). Strasbourg, 1901. In-8°, 93 pp.

M. G., qui s'est déjà chargé de traiter des dialectes et de la géographie de la Perse dans le *Grundriss der iranischen Philologie* vient de faire paraître son travail sur la langue et la littérature des Singhalais. Ce sujet paraît sortir un peu du domaine de l'Inde proprement dite, mais les conclusions auxquelles arrive M. G. l'y ramènent. Elles sont assez intéressantes et neuves pour mériter d'être reproduites ici *in-extenso* : « 1. Le singhalais est une langue purement aryenne — 2. Les donnés historiques nous apprennent que les premiers Aryens qui colonisèrent Ceylan vinrent du Nord-Ouest de l'Inde — 3. De même des raisons philologiques ramènent le singhalais à un dialecte prakrit du Nord-Ouest de l'Inde : a) le singhalais est étroitement apparenté au pâli ; b) il ne provient pas du pâli des écritures bouddhiques, mais d'un dialecte populaire proche du pâli ; c) plus étroitement qu'au pâli, le singhalais est apparenté au prakrit *māhārāṣṭri* ; d) sur beaucoup de points la base du singhalais semble être plus ancienne que celle de la *māhārāṣṭri* ; e) enfin, de la comparaison du singhalais avec les langues modernes de l'Inde aryenne il résulte que sa place est parmi le groupe occidental de ces dialectes et que ses plus proches parents sont la *sindhī*, la *gujarātī* et surtout la *marāṭhī*. »

La première partie du travail de M. G. ne dépasse par les cadres d'un catalogue de la littérature et des inscriptions écrites en *eḷu*, le singhalais classique. La seconde partie est consacrée à la grammaire et elle se termine par un court aperçu sur la langue des Maldives, sur le dialecte des Veddas et sur le parler des Roḍiyās, les parias de Ceylan.

Ed. H.

M. COURANT. *En Chine, Mœurs et institutions, Hommes et faits*. Paris, Alcan, Bibl. d'Histoire contemporaine, 1901. In-12, 275 pp.

M. C., ancien secrétaire-interprète en Chine, actuellement professeur de chinois près la Chambre de Commerce et l'Université de Lyon, a réuni en ce volume quelques articles parus dans divers périodiques et qui contiennent le fruit à la fois de ses observations et de ses études. Il en résulte une série de chapitres infiniment supérieurs pour le fond à la littérature courante de voyage, et d'une forme bien plus vivante que les ordinaires traités *ex cathedra*. Si nous ajoutons qu'à une documentation nourrie et précise se joint une exposition aussi sobre qu'élégante, nous aurons assez dit que le plus grand mérite de ce livre ne réside pas dans son actualité. Après avoir enfoncé dans un premier article (*De l'utilité des études chinoises*) une porte qui devrait dès longtemps être ouverte, l'auteur s'efforce de démêler sous nos yeux l'écheveau confus des associations qui forment la trame de la société chinoise. Tour à tour il examine les corporations de marchands, à la fois syndicats, chambres et même tribunaux de commerce, le tout en dehors de l'action de l'Etat (*Les commerçants et les corporations*) ; les confréries, plus ou moins secrètes et religieuses ; les sociétés provinciales et les monopoles que parfois elles usurpent ; enfin la commune rurale et le clan (*Les associations*). La description de la famille chinoise l'amène à nous parler de la situation qui y est faite à la femme, si mal accueillie à sa naissance, sacrifiée comme jeune fille à des considérations de « convenances », soumise comme épouse à la tyrannie de sa belle-mère, mieux traitée enfin quand elle devient mère d'un fils ; puis, avec l'âge, prenant peu à peu dans sa maison une importance croissante, terrorisant à son tour ses brus et atteignant son bâton de maréchal lorsqu'elle a la chance de devenir veuve (*La femme dans la famille et dans la société*.) C'est encore une étude de mœurs autant que de littérature que celle que M. C. nous donne sur le *Théâtre*. Il aborde enfin dans : *Un coup d'Etat, La Situation dans le Nord en 1900, Etrangers et Chinois*, les questions si tragique-

ment remises à l'ordre du jour par les événements de l'année dernière. Il est curieux de noter qu'il ne dissimule pas son admiration pour la personnalité impériuse et, aux yeux de beaucoup, parfaitement haïssable de Tshou-hi, l'impératrice douairière : les plus graves historiens ont toujours eu un faible pour les Sémiramis et les Catherine II. Les derniers articles sur l'*Enseignement du chinois à Lyon* et l'*Éducation de la Chine* sont ceux qui nous paraissent avoir le plus de portée. Officiers et diplomates trouveront peut-être qu'ils se sentent terriblement des préoccupations professorales de l'auteur ; mais qui sait si la pédagogie ne fournirait pas ici la meilleure des politiques, et si la vraie manière d'« ouvrir » la Chine ne serait pas de la comprendre et de nous faire comprendre d'elle, autant et plus que de l'envahir ? Tant que l'Europe, enivrée de son récent développement scientifique, et la Chine, infatuée de sa civilisation séculaire, se borneront à proclamer, les armes à la main, leur réciproque barbarie, elles n'arriveront jamais à rien qu'à creuser plus profondément le fossé qui les sépare. Comme le dit avec raison M. C., la tâche urgente qui s'impose aux Occidentaux vis-à-vis des Célestes, est, après avoir appris à les connaître, de se faire connaître d'eux, et, s'il se peut, sous un bon jour. Il est nécessaire, mais il ne suffit plus, comme on l'a cru longtemps, de nous familiariser avec leurs usages : il faut encore, ce qui n'est nullement impossible, les initier discrètement et patiemment à nos conventions, les accoutumer à nos méthodes, faire toucher du doigt à ce peuple commerçant et avisé l'utilité pratique de nos inventions. Il sera toujours temps de se battre ensuite : disons mieux, il ne serait utile de se battre qu'après. C'est une règle, en matière de dressage comme d'éducation, que les corrections les plus sévères, et d'ailleurs les plus méritées, vont directement contre leur but si celui qui en est l'objet ne sait ni d'où elles lui tombent, ni où elles tendent. Un demi-siècle d'« expéditions de Chine » ne semble pas — nous en avons eu la preuve récente — avoir enseigné au gouvernement chinois les principes les plus élémentaires de notre droit des gens ; qui peut dire qu'un cours de droit international, professé pendant cinquante ans à une « Université de Pékin » par laquelle auraient plus ou moins passé les personnages aujourd'hui dirigeants de l'empire, n'y aurait pas mieux réussi ? C'est sur le terrain neutre de l'école, ou nulle part, que pourra s'opérer la mutuelle intelligence — nous ne disons pas la pénétration — des deux civilisations en présence, seule base solide et durable pour le mutuel accord des intérêts politiques et commerciaux. Cette œuvre de « l'éducation de la Chine » jadis amorcée par les Jésuites, réessayée depuis par un missionnaire protestant, toujours interrompue, l'heure est venue de la reprendre. M. C. n'a pas de peine à montrer la grande part qui reviendrait à la France dans cette entreprise si conforme à son génie ni de quel secours pourrait lui être l'Indo-Chine pour l'aider à soutenir dignement son rang intellectuel et son rôle humainement éducateur. (1)

A. F.

V. A. SMITH. — *The Jain Stūpa and other Antiquities of Mathurā (Archæological Survey of India, New Imperial Series, vol. xx). Allahabād, 1901.* In-4<sup>o</sup>, 107 pl., 63 pp.

Le fond de cette publication est fourni par les planches que le Dr Führer, avant de quitter le service archéologique de l'Inde en 1898, avait fait exécuter sous sa direction par ses dessina-

(1) Ce concours, l'Indo-Chine l'apporte déjà à la France. Pour ce qui regarde la première partie de la tâche, l'enseignement du chinois aux Français, elle subventionne un cours de chinois près la chambre de Commerce de Lyon et un autre de sino-annamite près celle de Paris ; chez elle, elle va ouvrir (à l'École française d'Extrême-Orient) un cours de sinologie pure, à côté des cours de sino-annamite qui fonctionnent déjà, en même temps qu'elle prévoit des missions à accorder aux officiers et fonctionnaires qui désirent aller se perfectionner dans l'étude de la langue chinoise à Pékin ou Yunnan-Sen ; quant à l'autre face, non moins importante, de cette œuvre doublement éducatrice, l'enseignement du français aux Chinois, le budget de 1902 porte inscrit un crédit de plus de 80.000 fr. pour les « Ecoles françaises de Chine. »

teurs indigènes d'après les découvertes qu'il avait rapportées de Mathurâ (1889-1896) et qui ont meublé tout le rez-de-chaussée du musée de Lakhnau (orth. angl. : Lucknow). N'aurait-il pas mieux valu donner de ces sculptures des reproductions photographiques ? Ce que nous pouvons assurer *de visu*, c'est que ces dessins, un peu lourds, sont en somme exacts. Nous savons d'ailleurs par expérience combien la photographie est à présent difficile dans « la sombre crypte » — l'expression est de M. V. Smith et n'a rien d'exagéré — où s'entassent les trouvailles de la Kaṅkali Tilâ. De toute manière M. S. a eu raison de faire sortir ces dessins de leurs cartons. Ajouterons-nous que les notices dont il les accompagne sont décidément un peu courtes et causeront plus d'une déception au lecteur ? Puisque M. S. avait tant fait que de se résigner, pour l'amour de ses confrères orientalistes, à la tâche ingrate d'éditer « des matériaux réunis par un autre et laissés incomplets », il leur était permis d'espérer mieux de sa compétence bien connue. Il se borne par exemple à nous dire que : « l'attitude des figures dans le compartiment supérieur du pilier représenté sur la pl. XXVIII est *indelicate* », et nous ne contestons pas la justesse de sa remarque, d'autant que l'on y voit une femme assise sur un arbre et tenant un homme sur ses genoux ; mais il eût été plus intéressant de rapprocher cette scène d'un autre bas-relief de la grotte de Râni-Gumphâ, en Orissa, où nous apercevons cette même femme (une *Kinnari* ?) flirtant du haut de son arbre avec un roi en partie de chasse. Ailleurs, à propos des pl. CV-CVII, qu'il publie lui-même, nous lisons ces deux lignes, sans plus : « Ces planches illustrent un beau chapiteau, d'un modèle unique, apparemment bouddhique, trouvé à la Dhruvâ Tilâ, près de Mathurâ. Une des figure semble être celle du Buddha mourant. »... Comment ne pas être surpris qu'un connaisseur en art gréco-bouddhique, comme l'est M. S., n'ait pas aussitôt reconnu dans le prétendu « chapiteau » du Babou P. C. Mukherji un tambour de petit *stûpa* circulaire, dont la frise nous montre clairement, en dépit de la rusticité de la facture, les scènes de la tentation et de la première prédication du Buddha (pl. CV), celle de la Bodhi (symbolisée par l'offrande des quatre vases à aumônes par les quatre gardiens du monde), celle de la visite d'Indra à la grotte du Magadha (pl. CVI), etc... On ne voit pas bien l'utilité de nous donner pl. CIV la phototypie d'un Ganeca moderne : en revanche il eut été singulièrement à propos de joindre aux dessins de Lakhnau la reproduction des nombreux fragments anciens, bas-reliefs ou statues, qui sont restés au petit musée de Muttra même ou qui en ont été expédiés soit à la Bibliothèque publique d'Allahabâd, soit au Musée Indien de Calcutta. Les Orientalistes auraient alors possédé ce que le présent volume est encore bien loin de leur apporter, en dépit des promesses de son sous-titre, un recueil à peu près complet des sculptures originaires de Mathurâ !... Mais il serait souverainement injuste de rendre M. S. responsable des défauts d'une publication dont il est le premier à proclamer les « *obvious limitations and deficiencies* ». Nous serions mal vênus à nous étonner qu'il n'ait pas mis tout son cœur, ni tout son art, dans une besogne qu'il n'avait pas choisie, et ce serait bien mal reconnaître l'incontestable service qu'il vient de rendre aux études indiennes que de lui reprocher de ne l'avoir pas rendu plus grand encore, sous prétexte qu'il le pouvait.

A. F.

---

*Annuaire général, administratif, agricole et industriel de l'Indo-Chine.* Hanoi, Schneider, 1901. In-8, 1300 pp.

Cet utile ouvrage, qui tient à la fois du *Bottin*, du *Directory* et du *Gazetteer*, s'il n'est pas encore — et pour cause — la véritable « encyclopédie indo-chinoise » qu'annonce le prospectus, condense déjà dans ses treize cents pages une masse énorme de renseignements sur l'Indo-Chine française. La première partie en expose tour à tour l'organisation politique (texte des traités conclus avec l'Annam, le Cambodge, le Siam, la Chine, etc., de 1787 à 1900), administrative (répertoire des décrets et arrêtés concernant les divers services publics), et économique (chemins de fer, postes et télégraphes, compagnies de navigation, poids et mesures,

monnaies, tarif des Douanes, etc.). Dans la seconde partie une notice spéciale est consacrée à chaque province et toujours accompagnée, sauf dans le cas du Cambodge et du Laos, d'une carte administrative : c'est là que le lecteur trouvera, provisoirement, le plus de nouveau à apprendre ; c'est là aussi que le progrès des études ethnographiques et la poussée du développement économique viendront apporter, d'année en année, le plus d'additions et de corrections. La troisième partie, de beaucoup la plus courte, donne des détails plus ou moins vécus sur le voyage de Marseille à Vladivostock. Beaucoup supprimeraient sans pitié ces quatre-vingt pages : mais après avoir songé à l'historien, au géographe, au fonctionnaire, au colon, le compilateur de l'*Annuaire* n'a pas voulu oublier le touriste : n'envions pas au touriste sa petite part. Le gros volume se termine par les index habituels : dans leur nombre figure, par une innovation que son auteur semble croire du dernier galant, la liste alphabétique des onze cent seize « dames » dont la présence embellit encore la plus belle de nos colonies.

A. F.

---

## PERIODIQUES

Académie des Inscriptions et Belles Lettres. — Comptes-rendus des séances. (Mars-Juin 1901).

Séance du 15 mars. — Communication de M. Dieulafoy :

M. DIEULAFOY offre à l'Académie, de la part de M. Hayashi, Commissaire général du Gouvernement japonais à l'Exposition universelle, un remarquable et magnifique ouvrage consacré à l'*Histoire de l'art du Japon* (Paris, in-folio). « Cette histoire, la première qui embrasse, depuis son origine jusqu'à nos jours, l'ensemble des arts proprement dits et des arts industriels n'est pas l'œuvre d'un seul homme. Des savants, des artistes choisis par le gouvernement impérial ont fait d'abord l'inventaire des richesses du Japon. Puis ils ont choisi des spécimens caractéristiques et précieux de chaque période, pour les présenter dans des notices qu'illustrent des planches en phototypie et des gravures polychromes d'une rare beauté

Une méthode parfaite a présidé au classement de ces documents. Chaque période a fait l'objet d'un livre spécial comprenant un chapitre consacré à l'histoire et à la description du milieu social ; un second à l'évolution et au caractère des arts ; et d'autres enfin à la peinture, à la sculpture, à l'architecture et aux industries artistiques. Chacun de ces derniers est divisé en deux parties : l'une d'un caractère général, l'autre composée de monographies. Enfin, on trouve en tête du volume un avis au lecteur et une préface qui forment une introduction excellente à l'étude des arts.

L'auteur attribue à la nature, à la diversité de ses aspects, à la variété de la flore et de la faune, aux brouillards nacrés et transparents, les instincts artistiques du peuple. Décrivant le mont Fouji-Yama, il écrit « que sa vue affermit l'idée de la puissance divine autant qu'elle entretient l'amour pour une patrie douée de telles merveilles et qu'elle inspire le sentiment poétique, don du ciel ». Il rapproche aussi des transformations si multiples et si imprévues que subissent certains êtres transportés au Japon, les modifications incessantes que présentent les arts étrangers dont sont nés les arts nationaux : telles la peinture, la sculpture, l'architecture ; tels ces papillons, ces libellules venues de Corée et de Chine et dont les variétés sont devenues si nombreuses dans « l'île fortunée née des flots en joie ».

Mais on ne doit pas oublier que « le pays d'abondance » est aussi celui de « l'expérience complète des armes » et que la caste militaire, en lutte pendant sept siècles avec le pouvoir civil, a développé et entretenu dans une partie de la nation un esprit héroïque que l'on ne saurait demander à des peuples accoutumés aux longs sommeils de la paix. Ce facteur est si important que les évolutions des arts et de la poésie correspondent à peu près aux périodes politiques entre lesquelles se répartit l'histoire de l'empire.

Ces périodes sont au nombre de dix. Ce chiffre n'a rien d'absolu, il est arbitraire, mais il paraît choisi avec discernement.

La période d'incubation fut très longue. Il semble qu'il y eut dans le peuple comme un trésor de forces latentes qui attendaient une étincelle, une vibration pour faire une explosion soudaine. Ce choc vint de la Corée et, par son intermédiaire, de la Chine dont la civilisation, à l'inverse de celle du Japon, avait de si profondes racines dans les siècles reculés. Elle se produisit vers le milieu du *vii*<sup>e</sup> siècle de notre ère. Des rares monuments antérieurs à cette époque, aucun ne peut faire présager l'avenir et la direction que prendra l'art japonais. Ce sont des sculptures naïves, des dessins enfantins qui rappellent plutôt les œuvres sorties des mains des premiers artistes grecs ou étrusques. Quelques armes de bronze ont seules du caractère. Mais elles furent sans doute apportées au second siècle de notre ère à la suite de l'expédition que conduisit en Corée la célèbre Mikadessa Jingo. En tous cas, il serait imprudent de les ranger au nombre des monuments archaïques nationaux.

La deuxième période, qui fut une époque d'imitation, dura un long siècle, de 540 à 650. En même temps que l'art, une religion nouvelle était révélée au Japon, le bouddhisme, qui allait devenir le pivot de la civilisation. De cette époque, il reste des œuvres d'un style bien défini et déjà parfaites. Si elles ne furent pas importées de Corée, elles sortirent au moins d'ateliers dirigés par des artistes coréens.

Dans la troisième période (de 650 à 720), le Japon entre en relations directes avec la Chine. Bien que la dynastie des Tan (618-900) présidât depuis quelques années aux destinées de l'Empire du Milieu, c'est le style en faveur sous leurs prédécesseurs, les derniers Soui, qui prédomine d'abord, tandis que vers la fin de la période les arts gréco-bouddhiques exercent une influence si marquée sur la peinture, la sculpture et les arts décoratifs, que certains objets semblent importés de Perse ou des Indes.

Durant la quatrième période, allant de 720 à 880, la ferveur pour le bouddhisme redouble, les relations avec la Chine se multiplient. Et ce dernier pays qui jouit sous la dynastie des Tan d'une prospérité artistique, qui est pour les Célestes sans précédent et sans suite, règne sans conteste dans le domaine des arts et de la foi. Elle devient la Grèce de cette nouvelle Rome tandis que la Corée en avait été l'Etrurie.

Pourtant l'art japonais se forme, s'affirme, prend sa personnalité et, vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle, dans un effort immense, une école nationale, l'école du Yamato, se révèle avec des qualités essentielles : pureté, simplicité, sérénité, variété, vérité. Elle apparaît idéaliste et synthétique à côté de l'école chinoise correcte, vigoureuse, puissante, mais sans grâce et sans charme. Dès lors, l'école japonaise subira des éclipses, aura des éclats, mais ne perdra aucun de ses caractères essentiels et restera pieusement attachée à ses origines.

C'est encore à cette époque que la laque, originaire du Japon, commence à jouir d'une immense faveur et qu'elle se classe au premier rang parmi les industries d'art.

J'ajouterai que peu d'années avant l'ouverture de la quatrième période une Mikadessa célèbre, Gemméi-Tenô (Tenô = ciel roi et se place après le nom du souverain), rompant avec les habitudes nomades de ses prédécesseurs, avait essayé de donner une capitale fixe à l'empire. Son choix s'était porté sur Nara qui, de 708 à 782, fut en effet la résidence de sept empereurs. Mais le huitième, Kwammon-Tenô, sentit la nécessité de se rapprocher de l'Est pour maintenir dans le devoir des populations turbulentes, abandonna Nara, fonda Kioto (capitale métropole) et donna aux arts une impulsion magique en fournissant un champ illimité aux études et aux travaux des maîtres.

Malgré les efforts heureux des Mikados (litt. : porte honorable = Majesté), malgré le respect que professait la nation pour une dynastie réputée divine, leur autorité déclinait et passait aux mains de régents. C'était le début des longues et si curieuses défaillances où durant douze siècles allait tomber le pouvoir du chef légitime de l'Etat.

Vers l'an 870 de notre ère, la famille Foujiwara occupe toutes les charges, dispose de la puissance souveraine et inaugure la cinquième période (870-1186). La paix et la prospérité régnaient dans l'empire qui connaît les délicatesses d'une civilisation précieuse, raffinée, favorable aux floraisons éclatantes des arts et des industries artistiques. Dans le domaine de la peinture, six grandes écoles se partagent la faveur publique, mais aucune ne l'emporte sur la célèbre école de Toça dont les œuvres eussent suffi à illustrer l'empire. Il semble que ce fut le lever de l'aurore radieuse qui, dans sa marche vers l'Occident, allait embraser l'Islam et les royaumes chrétiens.

Les dernières années du XII<sup>e</sup> siècle virent la fin de la puissance des Foujiwara et de cette ère de prospérité où, depuis trois siècles, le Japon semblait s'endormir. A l'imitation de la Chine, les sages, les philosophes, les poètes, les législateurs avaient été jusque-là au pouvoir. La caste militaire n'attirait pas le respect et ses vertus un peu frustes étaient effacées par la splendeur sereine des lettrés. Mais profitant du dédain où on la tenait, elle grandissait, prenait conscience de sa force et de sa puissance. Les Mikados, pour dominer, s'appuyèrent sur deux familles : les Tahira et les Minamoto. Mais après avoir été le soutien du trône, elles se disputent

la suprématie et leur rivalité ensanglante l'empire. La guerre civile est partout. Enfin, les Minamoto triomphent et avec eux la caste militaire.

La victoire des Minamoto marque, en 1186, le début de la sixième période (1186-1335) et inaugure le long règne des chefs militaires. Elle est connue au Japon sous le nom de Bakoufou, « Gouvernement des tentes », indépendant du Thôteï ou « Palais ». A la tête du Bakoufou est le Chogoun (de Cho = général) qui réside dans sa capitale de Kamakoura d'où le nom de Bakoufou de Kamakoura donné à ce premier essai de gouvernement militaire, tandis que le Mikado, dont la charge héréditaire, mais toute d'apparat, n'a pas été abolie, habite Kioto.

C'était, à l'intérieur, le triomphe du génie national sur la civilisation importée de Chine et aussi de la force matérielle sur la force morale. A la suite de cette révolution, les mœurs artificielles et efféminées le cédèrent à des habitudes simples, vigoureuses et franches. Le pinceau devint mâle, le ciseau sobre et grave, l'amour des belles armes s'introduit ; mais, en somme, si l'orientation donnée aux arts est différente, le style général n'est pas modifié et se rattache toujours au style des Foujiwara. Nous arrivons ainsi jusqu'à l'année 1335 où les Minamoto furent remplacés dans leur charge par la dynastie des Achikaga.

Les vainqueurs ont donné leur nom à la septième période (1335-1580). Période sombre, troublée, remplie à son début par les guerres entre les Chogouns et les Mikados qui ont trouvé pour les défendre un homme devenu l'objet de la vénération nationale, un véritable Cid, le grand Masachighé, aussi célèbre par ses vertus et ses talents militaires que par sa constance et sa fidélité à l'héritier légitime : fidélité que ne peut ébranler aucune injustice, que ne peuvent décourager aucune faute, aucun crime, aucune ingratitude. Après avoir vécu comme Rodrigue de Bivar, il meurt comme Léonidas, et le messager qui va porter au Mikado la nouvelle du désastre et de la mort de Masachighé s'ouvre le ventre dès que sa mission est accomplie, ne voulant pas se séparer dans la mort de son chef et de ses camarades. La vie héroïque du Japon est contenue dans ces années terribles. Il semble que les deux partis eussent été pris du délire des prouesses et de la folie des nobles sacrifices. Enfin, au moment où l'on croyait le Mikado victorieux, les Achikaga qui se rattachaient à la famille des Minamoto se révoltent et leur chef Takoudzi se proclame Chogoun.

Au milieu de ces scènes de carnage, il se produisit plusieurs faits qui eurent sur les arts une influence notable. D'abord l'extension considérable de la secte Zen ou de la *méditation serene* à laquelle se rallia la caste militaire ; puis la reprise des relations fréquentes avec la Chine et l'arrivée des Portugais suivie de l'envoi à Rome d'une ambassade japonaise.

Le dessin devient sombre, sévère, austère même ; il y a une tendance à préférer la ligne à la couleur, et, comme source d'inspiration, le paysage à la légende. C'est la conséquence des doctrines religieuses en vogue et de l'école de Soghen (contraction de Soung-Youèn) dont le nom seul indique l'origine chinoise.

D'autre part, les sculpteurs recherchent les sujets qui se prêtent à une ornementation brillante et s'appliquent à couvrir leurs œuvres des couleurs dédaignées par les peintres. C'est encore l'époque des belles armes, des belles laques et les débuts de la céramique d'art.

Enfin l'architecture entre dans une voie toute nouvelle. Au lieu d'être exclusivement religieuse, elle devient civile et militaire. Elle s'applique, d'une part, à l'ornementation des palais et des maisons de thé, et, de l'autre, à la construction des châteaux et des enceintes fortifiées qu'ont rendu nécessaires les guerres civiles et dont les Portugais ont donné les premiers modèles.

Une courte période de vingt ans (1580-1600) conduit à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Elle est signalée par la ruine du pouvoir des Achikaga, l'avènement de Hideyosi et la fermeture du Japon aux étrangers.

Enfin, en 1600, s'ouvre la neuvième époque connue sous le nom de Tokougawa, de la famille qui l'inaugure. Dorénavant, le Bakoufou est restauré et la dignité de Chogoun se transmet de père en fils dans la famille du Tokougawa Iyé-Yaçou qui fonde Tokio (litt. : Est-capitale) ou Yedo (emplacement) pour y installer le siège du gouvernement. Durant cette période qui

dura 260 ans et qui procura au Japon une paix ininterrompue et sans exemple, le gouvernement des Chogouns jeta un éclat incomparable. Les lettres et les arts progressent, une apparente prospérité règne sur le pays. Mais la paix avait été conquise au prix de l'oppression des consciences et d'une tyrannie formaliste et pesante ; mais la décision de fermer le Japon à tous les étrangers, en tarissant la source des échanges et du commerce extérieur, avait appauvri le pays. L'équilibre régnait si instable qu'il suffit de l'apparition de la flotte américaine, en 1853, dans les eaux d'Ouraga pour déchaîner la tempête. L'ère des grandes guerres et des exploits héroïques allait de nouveau s'ouvrir. Le Mikado allait se réveiller de son sommeil douze fois séculaire et, comme s'il eut appris la sagesse en son long recueillement, il allait, dès son premier essor, abolir la tyrannie, renverser les barrières, réconcilier les castes que tant de luttes avaient désunies et fonder sur les ruines du Bakoufou une monarchie constitutionnelle ouverte à tous les progrès, et dont les récentes victoires sur la Chine ont montré la puissance.

Les arts de cette période sont les plus connus de l'Europe et ils furent eux-mêmes enclins à ce respect des traditions nationales dont le gouvernement donnait l'exemple. Il serait donc inutile d'insister sur ces œuvres charmantes, originales, pures et délicates, si l'histoire de l'art japonais ne montrait que, bien loin d'être une ère d'exception, le nouveau Bakoufou, considéré au point de vue des arts, n'était que l'héritier légitime et direct des périodes anciennes.

Tel est cet ouvrage excellent par sa tenue scientifique, précieux entre tous par la sûreté, la richesse, la nouveauté des renseignements et qui honore autant les auteurs que les peintres, les sculpteurs, les architectes, les décorateurs dont il célèbre le génie

Avant de terminer, je voudrais seulement qu'il me fût permis d'émettre un vœu.

Dieu préserve les artistes japonais de suivre le courant glorieux où semblent les entraîner les succès politiques ; qu'ils conservent pieusement les traditions de l'art national. Ils s'illustreraient sans doute à côté de leurs confrères d'Occident, mais ils sont des chefs d'école, personne n'est capable de recueillir l'héritage qu'ils répudieraient et une lacune immense se créerait dans le monde des arts. »

### Séance du 3 avril. — Communication de M. Bonin :

M. C. BONIN fait une communication sur le plus considérable des monuments archéologiques qu'il a explorés en Asie centrale, à savoir les « grottes des Mille Bouddhas (*Tsirn-fo-tong*), à 20 kil. environ au Sud-Est de la ville de Sha-tchéou ou Tong-hoang (Kansou), près de la lisière du désert de Gobi et sur l'ancienne grande route commerciale entre l'Europe et l'Extrême-Orient. Voici la description qu'il en donne :

« L'effet premier est des plus singuliers. Qu'on se représente sur la rive gauche du ruisseau, faisant face par conséquent à l'Est, une falaise d'alluvions (loess), dont la hauteur atteint parfois cinquante mètres et plus, entièrement percée de niches carrées semblables aux alvéoles d'une ruche d'abeilles ; elles laissent voir leur intérieur décoré sur toutes les parois de peintures brillantes et fraîches comme au premier jour : mais toutes sont vides et plongées dans l'éternel silence du désert... Ces niches, toutes creusées de main d'homme, sont disposées sur plusieurs étages irréguliers, généralement trois, et même quatre, lorsque la hauteur de la falaise le permet... Les grottes ne sont pas seulement irrégulièrement disposées, comme il vient d'être dit, mais encore de dimensions fort différentes ; les plus petites sont des trous carrés ayant à peine un mètre de profondeur ; les plus grandes forment de vastes salles atteignant quinze et vingt mètres de largeur ; mais les moyennes ont de huit à dix mètres dans toutes leurs dimensions. Les grandes offrent en plus, derrière l'autel qui en occupe le fond, un étroit couloir tout juste assez large pour le passage d'un homme, taillé comme la salle elle-même dans le plein de la falaise : ce passage ne peut guère avoir servi qu'à faire la *pradakshinâ*... Les grottes ne communiquent pas entre elles par des corridors intérieurs ; elles prennent jour seulement par la porte ou d'étroites fenêtres taillées dans la paroi de terre à côté de la porte ; mais quelques-unes ont encore des balcons de bois sur

la façade, auxquels on accède par des échelles. Il est vraisemblable que ces balcons devaient régner autrefois sur la longueur de chaque étage et relier les alvéoles les uns aux autres.

« Quelle que soit la profondeur ou la dimension des grottes, toutes, des plus petites aux plus grandes, sont uniformément couvertes de peintures murales qui en ornent les quatre murs et le plafond. Ces fresques sont peintes sur un enduit de chaux appliqué à même la muraille ; grâce à l'air extraordinairement sec de la région elles sont admirablement conservées et paraissent remonter à des époques différentes, mais le plus grand nombre est de style *purement hindou* ; on peut ranger les sujets qu'elles représentent en séries principales qui seraient les suivantes : 1° des Bouddhas, assis ou debout, entourés de gloires et d'auréoles, de toutes dimensions, les plus petits étant répétés à l'infini sur les murailles qui offrent ainsi l'aspect de nos modernes tentures imprimées ; 2° la déesse Tārā, Tārā la Blanche, entourée d'une auréole bordée d'une grecque ; 3° Des scènes de la vie et du culte du Bouddha, le représentant par exemple monté sur un char à bœufs et sous un parasol, ce qui est incontestablement d'origine hindoue ; 4° des théories d'hommes et de femmes, fidèles et prêtres, de grandeur naturelle, avec des types nettement aryens, le nez busqué, les chairs soit très blanches, soit rougeâtres ; les costumes sont toujours hindous, bien que dans certaines grottes les têtes des figures aient été grossièrement refaites par les Chinois : c'est ainsi que sur des corps de patriarches bouddhiques ont été placées des têtes de mandarins coiffés du bonnet officiel à ailettes, en usage sous les dynasties précédentes. Quant aux effigies de femmes, elles n'ont pas été retouchées, et rien ne peut rendre la grâce du dessin de ces corps souples, aux traits délicats, aux gestes gracieusement arrêtés dans le mouvement de la danse, et tenant une guirlande ou un lotus ou un plateau d'offrandes ; 5° enfin la Chine se retrouve en de curieuses compositions peintes sur les murs des plus grandes salles, qui représentent des paysages, des cités, des scènes de l'existence courante, assez analogues aux tableaux qu'offrent de la vie du moyen âge certaines miniatures de nos manuscrits... »

Après cette description générale des grottes, M. BONIN signale les particularités que présentent les principales et fait un relevé des inscriptions, dont une en six alphabets (devanâgari, tibétain, turk-oïgour, phagspha, si-hia et chinois). S'appuyant sur l'analyse que M. Ed. Chavannes en a présentée à l'Académie dans la séance du 8 février 1901, il conclut ainsi :

« Sans parler de ces remaniements successifs, l'embryon du monument existait donc dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Or, nous savons par les auteurs chinois que le pays de Sha-Tchéou fut le berceau des Yue-Tchi qui partirent de là au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. pour conquérir la Bactriane et l'Inde, où ils fondèrent la célèbre dynastie des Koushans. Il est singulier qu'on retrouve le principal monument du Bouddhisme primitif en Chine, de style si nettement hindou, précisément dans le pays d'origine de leur race.... »

*Séance du 19 avril.* — M. HAMY présente, au nom de M. CORDIER, une *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales (1860-1900)*, T. I. *L'empereur T'oung Tché* (Paris, Alcan, Bibl. d'hist. contemp., 1901, in-8° de 570 pages) :

« Le volume, que j'ai l'honneur de présenter à l'Académie de la part de M. Henri Cordier, professeur à l'École des langues orientales vivantes, est consacré à l'histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales sous le règne de l'empereur T'oung Tché. Il renferme le récit détaillé des faits qui se sont succédé depuis la signature de la convention française de Pékin, le 25 octobre 1860, jusqu'au décès de l'empereur, mort de la petite vérole le 12 janvier 1875. On y trouve, sur les relations antérieures des Européens avec la Chine, les traités passés avec cette puissance par l'Angleterre, la France, la Russie, l'Allemagne, etc., le rôle et l'importance des missions catholiques, la révolte des Tai Ping, les affaires de Corée, les massacres de Tien-tsin, etc., etc., les renseignements les plus complets, puisés aux meilleures sources. J'ai à peine besoin d'insister sur l'importance d'un ouvrage aussi largement compris, rédigé

par un des hommes qui connaissent le mieux le Céleste Empire, dans les circonstances où se trouvent placées les puissances européennes en Extrême-Orient. Le livre de M. Cordier, qu'un second volume, achevé dès à présent, conduira jusqu'à nos jours, ne saurait manquer d'intéresser très vivement tous ceux qui se préoccupent des graves questions soulevées par l'insurrection des Boxeurs ».

*Séance du 3 mai.* — M. SENART a la parole pour un hommage :

« Je demande à l'Académie de me permettre de lui faire hommage, au nom du bureau auquel j'ai l'honneur d'appartenir, du premier numéro du *Bulletin mensuel du Comité de l'Asie française* (avril 1901, in-4<sup>o</sup>), et d'en profiter pour appeler son attention bienveillante sur l'œuvre dont le *Bulletin* va devenir l'organe. En se proposant surtout d'être un intermédiaire utile pour les intérêts français dans toutes les parties de l'Asie, le Comité a certainement avant tout un objet actuel et économique. Cependant il se promet aussi de répandre par des conférences les notions relatives à l'Asie et de patronner, autant que ses ressources le lui permettront, des missions qui auront naturellement l'occasion d'associer à leurs enquêtes pratiques des recherches intéressant la connaissance désintéressée du présent et du passé de diverses régions. Par là, au moins, l'action du Comité se rapprochera plus d'une fois de l'ordre des préoccupations et de l'action même de notre Compagnie. C'est justement pour affirmer cette pensée que le Comité a voulu faire figurer dans son bureau un représentant des études asiatiques. Je suis certain d'ailleurs qu'il suffirait, pour éveiller l'intérêt sympathique de l'Académie, qu'elle connût l'esprit d'initiation patriotique et nationale dont s'inspirent les promoteurs de l'œuvre. Je ne doute pas que ce premier numéro du *Bulletin mensuel* qu'elle compte publier ne témoigne à ses yeux du talent, du soin et de la méthode qu'une rédaction active et bien préparée va mettre au service d'une entreprise utile, mais dont le succès dépend du concours persévérant du plus grand nombre possible de bonnes volontés ».

M. SENART offre, en outre, en son nom, un mémoire intitulé : *Bouddhisme et Yoga* (Paris, 1900, in-8<sup>o</sup>; extr. de la *Revue de l'histoire des religions*; cf. p. 152).

*Séance du 10 mai.* — Communication de M. GUIMET :

M. Emile GUIMET présente des miroirs funéraires en bronze de l'époque des Han (202 av. à 220 ap. J.-C.). Les plus anciens ont des décors symboliques chinois et des caractères mystiques. Sous les Han postérieurs, l'ornementation s'inspire subitement de l'art grec et représente surtout des raisins avec des animaux variés. Cette transformation coïncide avec la date de l'introduction de la vigne en Chine, et avec l'époque des relations établies entre Alexandrie et Canton d'une part, et la Perse et Si-ngan-fou de l'autre : circonstances affirmées à la fois par les auteurs grecs et les auteurs chinois.

— Communication de M. L. FINOT, Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient :

Je dois tout d'abord remercier l'Académie de l'intérêt soutenu qu'elle a témoigné à notre œuvre. La scrupuleuse attention apportée au choix des pensionnaires, la nomination d'une Commission spéciale dont les avis nous ont été d'un précieux secours, le favorable accueil fait à toutes nos propositions sont autant de preuves de sa sollicitude. De notre côté nous n'avons rien négligé pour maintenir dans son intégrité un accord où nous croyons que l'Ecole trouvera toujours la meilleure garantie de stabilité et de progrès.

L'Ecole française d'Extrême-Orient a été fondée par un arrêté de M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, du 15 décembre 1898; elle a été définitivement constituée par un décret présidentiel du 26 février dernier. Ce mode de création à deux degrés est un procédé

communément appliqué en Indo-Chine depuis quelques années : les projets d'institutions nouvelles sont d'abord réalisés par un arrêté ; l'expérience décide ensuite de leur sort : si elle est contraire, un nouvel arrêté les annule ; si elle est favorable, un décret les consacre. Le décret est le critérium de la réussite. Il semble donc que l'École Française ait réussi.

Il y en a un autre indice : c'est l'empressement qui se manifeste de divers côtés à en revendiquer la paternité. L'École se découvre chaque jour des patrons inconnus et imprévus, qui en auraient souhaité, réclaté, provoqué la fondation. Cette émulation, assurément honorable pour nous, pourrait à la longue modifier sensiblement l'aspect réel des faits. Nos origines, pour récentes qu'elles soient, s'estompent déjà d'une légère brume de légende. C'est ce qui m'engage à en dire un mot en commençant. Si l'École vit, comme je l'espère, assez longtemps pour avoir une histoire, nous épargnerons ainsi certaines perplexités à son futur historien.

C'est ici, je crois, que l'idée première en naquit. Quelques membres de l'Académie, qui prenaient un intérêt particulier au passé de l'Indo-Chine et déploraient la disparition presque complète des études historiques dans la colonie, avaient eu la pensée d'y installer un philologue chargé d'une double mission : l'une, de contribuer par ses travaux personnels à la connaissance du pays ; l'autre, de grouper autour de lui les travailleurs locaux, de les aider de ses conseils, de leur communiquer les notions de sanscrit et de pâli, d'archéologie et d'histoire religieuse nécessaires à toute recherche sur une civilisation d'origine indienne : car il s'agissait, avant tout, sinon exclusivement, de restaurer l'étude de cette partie de l'Indo-Chine qui doit à l'Inde ses monuments, ses coutumes et son culte.

Le plan était, par la force des choses, très limité. Peut-être l'était-il trop pour produire à bref délai des résultats appréciables. Quoiqu'il en soit, il n'eut pas à subir l'épreuve des faits et, à peine ébauché, fit place à un dessein plus vaste, dicté par des considérations un peu différentes.

A ce moment, l'Indo-Chine se transformait. L'assemblage mal cohérent de pays que la conquête avait successivement rangés sous l'autorité de la France devenait un corps organisé auquel des vues mieux concertées, des ressources mieux réparties et de plus puissants moyens de production et d'échange ouvraient un nouveau champ d'activité. Dans le plan de ce jeune Etat colonial, une place fut réservée à la science. On créa des laboratoires, des observatoires, des services chargés de préparer, par l'observation des phénomènes naturels, un développement plus rapide de la colonisation. On décida aussi la fondation d'un établissement de hautes études philologiques.

Plusieurs motifs avaient inspiré cette décision à l'organisateur de l'Union indo-chinoise.

Un motif pratique d'abord. Une grande colonie peuplée de races multiples, différentes de langue, de mœurs, de traditions, les unes sauvages, les autres héritières d'une culture ancienne, — cette colonie a un intérêt manifeste à posséder sur les populations qu'elle domine ou qu'elle avoisine des notions exactes, résultant d'enquêtes impartiales et méthodiques, telles qu'un grand établissement scientifique peut seul les mener à bien.

En outre, une nation européenne qui prend possession d'un vieux sol historique est en quelque sorte comptable au monde civilisé des souvenirs dont elle a la garde : elle a le devoir de les conserver et de les faire connaître. C'est une dette d'honneur qu'elle ne saurait répudier sans déchoir dans l'opinion de l'étranger et dans sa propre estime. Or cette tâche ne pouvait être remplie que par une institution permanente.

Un dernier motif eut l'action la plus décisive sur les résolutions du Gouverneur général : ce fut l'intérêt de l'orientalisme français.

Peut-être avez-vous gardé le souvenir d'un article (1) où un savant éminent, qui était en même temps un brillant écrivain, faisait spirituellement ressortir les travers de l'orientalisme allemand : « la vague des questions posées et des réponses, l'absence presque absolue de sens historique..., le piétinement sur place dans un cercle étroit de matériaux remâchés et de

(1) *Philologie et colonisation*, dans *Critique et politique*, par James Darmesteter.

formules routinières. . . Tout cela, ajoutait-il, tient à ce divorce entre la recherche théorique et la connaissance pratique, qui a été la loi de l'érudition allemande. Elle s'est hypnotisée sur un passé de convention, faute d'avoir cherché à la source du présent l'instinct de la réalité et de la vie : pour connaître, comprendre et revivre le passé, il faut avoir, si peu que ce soit, vécu le présent qui en vient, et qui seul peut rendre, par réflexion ou par écho, la couleur ou la voix de ce passé qu'il continue. »

Ces vues, d'une franchise si éloquente, eurent la rare fortune de frapper par leur justesse un esprit à la fois digne de les comprendre et capable de les réaliser. C'est la pensée de James Darmesteter qui a scellé la destinée de l'École Française d'Extrême-Orient. Il convient que son nom y demeure attaché, avec celui de l'homme d'Etat qui l'a fondée, avec ceux des savants qui en ont élaboré le plan avec tant de clairvoyance et de sagesse (1).

Ce plan, approuvé par vous, est devenu la charte de notre Ecole. La vérité m'oblige à dire que nous avons déjà révisé notre constitution ; mais quelques détails seulement en ont été modifiés ; l'œuvre a gardé sa primitive physionomie.

Elle a porté successivement deux noms : celui de *Mission*, puis celui d'*Ecole* (2). Ce dernier terme, pris en soi, est ambigu ; mais les Ecoles françaises d'Athènes et de Rome l'ont rendu assez notoire pour que personne ne s'y trompe. L'École Française d'Extrême-Orient a ce caractère commun avec ses deux sœurs aînées qu'elle n'enseigne pas, ou du moins qu'elle ne fait pas sa principale fonction d'enseigner. Pourquoi, en effet, irait-on sous les tropiques chercher des cours supérieurement professés à Paris ? Les pensionnaires qui nous viennent de France sont pour nous des collaborateurs et non des élèves.

Si on veut créer dans la colonie un enseignement utile, il doit s'adresser aux fonctionnaires de l'Indo-Chine ; il doit avoir pour but de donner aux jeunes administrateurs une connaissance plus approfondie et plus intime des populations qu'ils sont appelés à diriger. Cette espèce d'École pratique des hautes études indo-chinoises remplacerait avantageusement l'ancien collège des administrateurs stagiaires, si mal à propos supprimé. Elle devrait sans doute être rattachée à l'École Française ; je regretterais qu'elle en devint la partie essentielle. Je regretterais surtout qu'on essayât de donner corps à l'idée d'une « Université de Saigon ». L'existence de cette future Université n'est ni à prévoir, ni à désirer ; une entreprise de ce genre n'aurait, je le crois, aucun succès ; elle pourrait, par contre, avoir des suites désastreuses. Notre intérêt est de nous tenir fermement à l'objet principal de notre fondation : cet objet n'est pas de répandre les vérités connues, mais de découvrir des vérités nouvelles ; ce n'est pas l'enseignement, c'est la recherche. (3)

Mais en refusant à l'enseignement une place d'honneur qu'il ne peut ni ne doit occuper, nous ne prétendons nullement le proscrire. La preuve en est qu'un de nos pensionnaires, M. Pelliot, vient d'être chargé d'un cours de chinois. . .

L'École française est donc avant tout une institution de recherches scientifiques. Le domaine de ces recherches est vaste. Il ne se borne pas à l'Indo-Chine : il embrasse tout l'Extrême-Orient, en y comprenant l'Inde. Assurément, nous avons envers notre colonie des devoirs particuliers, et nous aurons d'autant moins de peine à nous en acquitter qu'elle offre à l'étude les questions les plus intéressantes et les plus variées ; mais il serait contraire au bon sens de

---

(1) Le projet de règlement, préparé par MM. Barth, Bréal et Senart, de concert avec M. Doumer, et approuvé par l'Académie dans sa séance du 9 décembre 1898, devint l'arrêté constitutif du 15 décembre 1898 (v. p. 67).

(2) Arrêté du 20 janvier 1900.

(3) Il ne s'agit ici que de l'enseignement proprement dit, consistant en un système de cours faits par des professeurs titulaires ; quant à l'enseignement tel que le définit M. Barth dans sa lettre sur l'École française d'Extrême-Orient (*B. E. F. E.-O.*, t. 1<sup>er</sup>, n<sup>o</sup> 1), il ne présente que des avantages, et nous souscrivons sans réserve aux vues très sages et très pratiques de notre éminent correspondant.

s'y enfermer. L'Indo-Chine ne s'explique pas par elle-même : elle est un confluent de races et de civilisations, qu'on ne saurait comprendre sans remonter à leurs sources. On ne peut étudier le Laos sans le Siam et la Birmanie, le Cambodge sans l'Inde, l'Annam sans la Chine, les Chams sans la Malaisie. L'Extrême-Orient est un tout et c'est ce tout qui constitue le champ de travail de notre Ecole.

Elle est autre chose encore qu'un établissement scientifique : elle est un service administratif chargé de la conservation des antiquités. Il faut avoir visité les monuments de l'Indo-Chine pour bien comprendre à quel point ce service était urgent, et combien il est à regretter qu'il ait été créé si tard. Une habitude constante s'était établie de dépouiller les temples de leurs sculptures pour en orner les jardins et en enrichir les collections privées ; les inscriptions elles-mêmes n'échappaient pas à ces fantaisies décoratives. Ce qui a été dilapidé ainsi est incalculable. Le musée fondé jadis à Saïgon aurait pu préserver beaucoup de choses anciennes : il fut un jour transformé en palais administratif ; quant aux collections qu'il abritait, nous les cherchons encore. Nous avons mis fin à ce pillage en proposant à la sanction du Gouverneur général une législation protectrice qui met dorénavant nos monuments à l'abri de toute mutilation et de toute altération. On ne reverra plus ces théories de sculptures qui voyageaient sur terre et sur mer au gré d'archéologues amateurs. Pas une pierre ne quittera désormais sa place sans une autorisation régulière. La période nomade est close et, espérons-le, définitivement (1).

En résumé, nous avons organisé tous les services de l'Ecole : créé une bibliothèque et un musée, inauguré l'enseignement, inventorié les monuments et assuré leur conservation, commencé plusieurs séries de publications, suscité des travaux locaux. Pour l'avenir, les sujets de recherches abondent : nous indiquerons seulement la traduction des sources chinoises et annamites de l'histoire de l'Indo-Chine, l'étude des races non civilisées du centre de la péninsule, l'exploration des stations préhistoriques du Cambodge, du Laos, du Tonkin. On peut compter, pour faire honneur à cette tâche, sur les laborieux collaborateurs que nous devons au choix de l'Académie et sur ceux qui viendront après eux continuer la même tradition de science, de zèle et de dévouement ».

### *Séance du 24 mai. — Communication de M. BARTH :*

M. BARTH donne lecture d'une note relative à une théorie nouvelle sur l'origine de l'ère Çaka : « L'origine de l'ère indienne, dite Çaka, qui correspond à l'an 78 ap. J.-C., a été l'objet de nombreux travaux et de presque autant d'hypothèses, dont aucune n'a pu jusqu'ici se faire unanimement accepter. L'Inde elle-même nous a transmis à cet égard une double tradition : l'une, plus jeune et courante encore de nos jours, d'après laquelle l'ère rappellerait la défaite et l'expulsion de la nation scythique des Çakas, les Sakai des Grecs, par un roi hindou du nom de Çalivâhana ; l'autre, plus ancienne et longtemps oubliée, d'après laquelle l'ère daterait au contraire du triomphe des Çakas et du couronnement de leur roi. Cette dernière est évidemment celle qui a le plus de chance d'être la vraie. Mais quel est, parmi les événements historiques à nous connus, celui qui correspond à ce triomphe ? Et quelles sont, parmi les nombreuses dates que nous avons des premiers siècles, celles qu'il faut rapporter à cette ère ? Ce sont là autant de points sur lesquels l'accord n'a jamais pu s'établir d'une façon durable. La solution qui, plusieurs fois reprise, semblait naguère encore sur le point de rallier tous les suffrages, d'après laquelle l'établissement de l'ère aurait été l'œuvre du grand empereur indo-scythe Kaniska, a fini par se heurter à de nouvelles et graves difficultés (2).

(1) Les règles applicables aux monuments historiques ont été édictées par l'arrêté du 9 mars 1900. La liste des monuments a été promulguée par l'arrêté du 6 février 1901. (Cf. p. 76 et 170).

(2) Celle de ces difficultés dont on s'est avisé d'abord, que l'ère Çaka n'a pas pu être établie par Kaniska, qui était un Kushan, n'est peut-être pas aussi décisive qu'il semble à plu-

Plus récemment encore, le R. P. Boyer, dans un savant et ingénieux travail, en essayant, après d'autres, de concilier les deux traditions et de substituer à Kanishka le satrape Nahapāna, qui était un Çaka de race et qui a dominé au premier siècle sur le pays Mahratte, n'a abouti à son tour qu'à des probabilités. C'est dans ces conditions que le problème vient d'être traité à nouveau et d'une façon très remarquable dans deux mémoires qui font partie du dernier volume (xx, 1900) du Journal de la Société asiatique de Bombay, et dont je suis chargé de faire hommage à l'Académie de la part de son correspondant de Poonah, M. Ramkrishna Gopāl Bhandarkar.

Le premier en date des deux mémoires (1) est du plus jeune fils de notre confrère, M. Devadatta Rāmkrishna Bhandarkar ; mais je ne crois pas me tromper en supposant que le père y a largement collaboré ; en tout cas, il en accepte pleinement les conclusions. Le mémoire traite, en première ligne, d'une inscription lapidaire inédite, conservée à Bombay, mais de provenance incertaine, dans laquelle est relatée la consécration d'une image du Buddha en l'an 45, sous le règne du roi indo-scythe Havishka, de la dynastie impériale des Kushans. Je passe sur l'inscription, qui est conçue dans la phraséologie ordinaire de cette sorte de documents, et, sauf un contingent de noms propres, ne nous apporte rien de neuf. Par contre, je dois dire quelques mots de la dissertation qui s'y trouve jointe et dans laquelle est exposé un système chronologique entièrement nouveau sur l'histoire de l'Inde pendant les quatre premiers siècles de notre ère.

Résumé le plus brièvement possible, ce système revient à ceci : les dates connues jusqu'ici des empereurs Kushans, dates qui vont de l'an 5 à l'an 98, sont toutes de l'ère Çaka. Mais, suivant un usage que nous pouvons supposer ancien dans l'Inde, elles sont écrites en abrégé et doivent être uniformément renforcées de 200, comme le montre une inscription récente trouvée à Mathurā (publiée par Bühler, mais sans facsimilé) qui, bien qu'elle ne contienne pas de nom de souverain, est certaine ment du dernier de ces princes et porte la date de l'an 290, plus un chiffre d'unités illisible. A cette même ère doivent être rapportées toutes les dates que nous avons des dynasties qui ont précédé les Kushans dans le Nord et dans le Nord-Ouest de l'Inde, c'est-à-dire, en remontant, celles des Indo-Parthes, Gondopharès et ses successeurs, et celles des Satrapes et Grands satrapes de race Çaka qui ont régné à Mathurā et dans le Penjāb, ainsi que celles des Satrapes et Grands satrapes, également de race Çaka, qui ont dominé pendant trois siècles dans l'Ouest de la péninsule, dans le Gujarāt et dans le Mālva. Avec ces Satrapes, avec les derniers surtout, nous arrivons bien près du commencement de l'ère. Mais ce n'est pas à eux, qui, au début du moins, n'étaient que de simples vassaux, qu'on peut en attribuer l'établissement. Celui-ci doit être reporté à leurs suzerains, ceux que MM. Bhandarkar appellent les « empereurs Çakas », dont le berceau et le centre de puissance étaient au delà des monts dans le Çakasthāna ou Séistan, et dont le premier a été Vónonès.

C'est là un terrible remue-ménage. Sauf pour les Satrapes du Sud-Ouest, dont les dates sont depuis longtemps et d'un commun accord rapportées à l'ère Çaka, tout ce que nous entrevoyons de l'histoire de l'Inde, depuis la disparition des dynastes grecs jusqu'à l'avènement des Guptas, se trouve déplacé d'un ou de deux siècles et rejeté en bloc en deça de l'an 78 de notre ère. Gondopharès, par exemple, dont la place vers le milieu du premier siècle paraissait « absolument certaine » à Bühler, — je n'ai jamais bien compris pourquoi, — passe dans la deuxième moitié du second. Les cinq empereurs connus des Kushans, qu'on plaçait au 1<sup>er</sup> et au 2<sup>e</sup> siècle, auraient régné maintenant de 250 environ à 376 A. D. Le plus célèbre d'entre eux, Kanishka, vers lequel convergent plusieurs séries de faits importants de l'histoire politique, religieuse,

---

sieurs. Pendant cinq siècles, nous n'avons que des dates anonymes, et quand l'ère est spécifiée, au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, le mot Çaka avait pris depuis longtemps un sens très large, celui de barbare en général.

(1) *A Kushana stone-inscription and the question about the origin of the Çaka era* (Lu le 19 octobre 1899).

littéraire et artistique de l'Inde et que les combinaisons les plus récentes ne faisaient pas descendre plus bas que la fin du 1<sup>er</sup> siècle et le commencement du 11<sup>e</sup>, est rejeté à la fin du 11<sup>e</sup> et au commencement du 1<sup>er</sup>. Et c'est sous son deuxième successeur, sous Vāsudeva, qu'on plaçait vers le milieu du 11<sup>e</sup> siècle, que cette dynastie impériale étrangère, peu après 376 A. D., aurait été définitivement renversée dans l'Inde Gangétique par la dynastie indigène des Guptas.

J'ajoute immédiatement que toutes les parties de ce système sont admirablement reliées et appuyées dans le détail. Je n'entreprendrai pas de les discuter une à une : il me faudrait pour cela pour le moins autant de place que MM. Bhandarkar en ont employé à les exposer. Et encore me serait-il impossible, sur beaucoup de points, de marquer plus que de simples préférences, et, pour toute la période, d'opposer système à système. Mais je crois du moins devoir indiquer sommairement les principales raisons qu'on peut faire valoir pour ou contre la nouvelle théorie.

Et d'abord, je noterai un point où elle me paraît avoir touché à la certitude : la succession des dynasties, connus seulement par leurs monnaies, qui se groupent à la suite de Vononès. MM. Bhandarkar ont été les premiers, par une analyse plus serrée des légendes bilingues de ces monnaies, à déterminer l'ordre dans lequel ces princes doivent être rangés, et qui est le suivant : Vononès, Spalirisés, Azès I, Azilisés, Azès II (1) et Mauès : deux autres, Spalahorès et Spalgadamès, frère et neveu de Vononès, ne sont pas arrivés au suprême pouvoir. Que ces dynastes aient été ou non les « empereurs Çakas », — plusieurs se qualifient en effet de Saka sur les monnaies ; mais le nom de Vononès est parthe, — qu'ils aient fondé l'ère Çaka ou, comme on l'a cru jusqu'ici, qu'ils aient été de beaucoup antérieurs à l'établissement de cette ère, (2) le fait de leur ordre de succession n'en reste pas moins acquis, et c'est déjà beaucoup dans ce chaos.

Parmi les données qui militent directement en faveur du système, vient naturellement en première ligne la dédicace de Mathurâ, de l'an 290 (plus un chiffre d'unités), qui, bien qu'elle soit anonyme, appartient aux Kushans et, d'après le témoignage compétent de Bühler, ressemble si parfaitement à leurs autres inscriptions, qu'elle ne saurait en être séparée par un intervalle d'au moins deux siècles et de près de trois pour quelque-unes. La supposition que les dates de ces autres inscriptions doivent être majorées de deux centaines est donc fort probable. Mais, dans ce cas, l'ère est-elle bien l'ère Çaka ? Bühler, en publiant le nouveau document, avait laissé le choix entre deux explications tout autres de l'anomalie de cette date, et j'en ai moi-même risqué une troisième.

Puis viennent en faveur de la thèse, le fait que le monnayage des Guptas, au 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> siècle, se rattache de très près à celui des Kushans, dont il est comme le prolongement ; l'absence de toute trace, entre les deux dynasties, d'un autre pouvoir impérial dans l'Hindoustan central ; la très grande plausibilité de l'hypothèse que les Satrapes Çakas du Nord et de l'Ouest représentaient à l'origine un même pouvoir suzerain et qu'ils ont dû par conséquent dater leurs actes de la même ère, ère qui, chez ceux de l'Ouest, est unanimement reconnue comme étant l'ère Çaka. Déjà le R. P. Boyer a montré que les inscriptions des Satrapes de Mathurâ étaient notablement plus archaïques que celles des Kushans ; d'autre part, la différence, très sensible à première vue, entre l'épigraphie des Kushans et celle des Guptas, apparaît bien moindre quand on soumet les caractères à l'analyse paléographique : elle se réduit pour ainsi dire à une différence de style, et peut fort bien s'expliquer par un changement de dynastie qui, ainsi que cherche à l'établir notre confrère, a coïncidé avec un grand mouvement national, religieux et littéraire. Tout cela, joint au bel enchaînement que les auteurs ont su donner à l'exposition des faits, rend leur thèse bien séduisante.

---

(1) MM. Bhandarkar ont rendu infiniment probable ce dédoublement d'Azès.

(2) La seule donnée synchronique se rapportant à la série est l'identification très probable, mais non certaine, de Mauès avec le Moga de l'inscription de Takshaçilâ.

Mais voici des raisons en sens contraire. Parmi les monnaies romaines déposées comme offrande et retrouvées de nos jours dans un *stûpa* de Manikyâla qui paraît bien avoir été érigé en l'an 18 sous Kanishka, les plus récentes sont des derniers temps de la République. La monnaie d'or, dont les empereurs Kushans paraissent avoir inauguré la frappe dans l'Inde, — avant eux, elle est extrêmement rare, — a été taillée sur le modèle de l'*aureus* d'avant la réduction ordonnée par Auguste. L'effigie sur une des monnaies du premier de ces empereurs, Kozoulo Kadphisès, est la copie exacte de celle d'Auguste âgé. On peut tourner ces objections : il est plus difficile de se débarrasser des suivantes. Les légendes des monnaies des Kushans sont en grec et en une langue barbare difficile à dénommer ; mais elles sont régulièrement écrites en lettres grecques et avec un raffinement orthographique (l'emploi du *sampi*) qui dénote une singulière familiarité avec cet alphabet. Le premier de ces princes, Kozoulo Kadphisès, est même associé d'abord, sur une de ses monnaies, avec un dynaste grec, Hermaïos, autant de faits qui seraient très étranges au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle. Mais il y a plus : les annales chinoises mentionnent la fondation de l'empire des Kushans sur les deux versants du Paropamise. Comme paraît l'avoir démontré le P. Boyer, dans un récent article du *Journal asiatique* (mai-juin 1900), cette fondation doit être placée peu après l'an 30 de notre ère, sous un prince que la source chinoise appelle Kiou-tsiou-kio et dans lequel il faut probablement reconnaître le Kozoulo Kadphisès des monnaies. Les annales ajoutent que le fils de ce prince, Yen-kao-tchen-tai, conquiert ensuite l'Inde. Le nom chinois de ce fils, qui serait le Hima Kadphisès des monnaies, ne se trouve pas dans les documents indiens, pas plus du reste que les annales chinoises ne nous donnent les noms de ses successeurs, Kanishka, Huvishka et Vâsudeva. Mais la fondation du grand empire des Kouei-chouang ou Kushans, sur la frontière de l'Inde dans la première moitié du premier siècle, dans l'Inde même à la fin du même siècle, n'en reste pas moins solidement attestée. Or, elle est absolument inconciliable avec la thèse de MM. Bhandarkar (1). La conséquence à tirer de là paraît si nette, qu'elle dispense de recourir à d'autres données, comme les évaluations contradictoires de la tradition bouddhique au sujet de la date de Kanishka ou le synchronisme suspect, si nous n'avions que lui, que les *Perindoi Thômâ* fournissent pour Gondopharès. A lui seul, comme tout se tient dans cette thèse, ce témoignage, dans l'état présent de nos connaissances, permet de conclure que, cherchée une fois de plus avec un soin et une compétence des plus louables, l'origine de l'ère Çaka reste toujours encore à trouver.

Le deuxième mémoire est de M. Bhandarkar père (2). Notre confrère y expose en substance la même thèse, mais en l'encadrant dans un admirable résumé des temps qui ont précédé et suivi, de façon à la faire pleinement valoir et à en montrer toute la portée. Ici, encore plus que pour le précédent mémoire, il me faut renoncer à suivre l'auteur dans le détail. De cette rapide mais substantielle esquisse de l'histoire politique, religieuse et littéraire de l'Inde pendant huit siècles et demi, de l'avènement des Mauryas à la chute des grands Guptas, esquisse où même ceux qui, comme moi, n'en acceptent pas la théorie centrale, devront reconnaître les qualités qui font le véritable historien, je me bornerai à signaler deux ou trois points particulièrement importants.

La genèse du bouddhisme, ses attaches dans les doctrines antérieures du brahmanisme et du Vêda, son vrai rôle et, en quelque sorte, son estimation historiques sont présentés d'une façon souvent neuve, sans exagération ni banalité. Mais c'est surtout de la domination étrangère avec ses conséquences, et, ensuite, de la restauration d'un grand pouvoir indigène sous les Guptas, que l'auteur a tracé un tableau aussi judicieux qu'original. Par-ci par-là quelque trait

---

(1) La thèse est, à plus forte raison, inconciliable avec les conclusions de M. Sylvain Lévi, qui plaçait ces événements un siècle et demi plus tôt.

(2) *A Peep into the Early History of India, from the foundation of the Maurya dynasty to the downfall of the imperial Gupta dynasty* (B. C. 322 — circa 500 A. D). Bombay, Education Society Steam Press, 1900.

a pu être légèrement forcé, et ceux qui n'en acceptent pas la chronologie devront en rectifier parfois la perspective ; mais la justesse de l'ensemble nous paraît incontestable.

C'est avec raison, selon nous, que l'auteur, s'appuyant sur les inscriptions, insiste sur le grand changement qui s'accuse avec l'avènement des Guptas. Avant, tout est prâcrit et paraît bouddhique : après, on voit s'affirmer aussitôt, et de plus en plus, le sanscrit et le brahmanisme. Il semble donc bien, selon la formule heureuse de M. Bhandarkar, que si ces dynasties étrangères ont été chaque fois et promptement hindouisées, elles n'ont jamais été brahmanisées, et que la restauration, dans l'Hindoustan, d'un grand empire indigène, a été le symptôme et aussi la force adjuvante d'une restauration nationale au sens le plus large. L'auteur reprend ainsi à son compte, mais en la modifiant, la théorie de M. Max Müller, si radicalement contestée depuis, d'une « renaissance de la littérature sanscrite ». Il ne parle plus d'une éclipse totale de cette littérature ; il admet, au contraire, une période d'incubation, dont il est resté des traces et qui a préparé le triomphe final. Avec ces modifications et avec les réserves d'ordre chronologique faites plus haut, je suis bien près de m'entendre avec M. Bhandarkar. Comme lui et depuis longtemps, je pense qu'un des résultats les plus sûrs à tirer des inscriptions est celui-ci : qu'il n'y a eu en sanscrit une littérature profane, c'est-à-dire dégagée des écoles brahmaniques et s'adressant à un public étendu, qu'à une époque relativement moderne.

— M. SENART à la parole pour un hommage :

« Je suis heureux d'offrir à l'Académie le premier numéro du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*. Un avertissement de M. Finot détermine avec sa netteté et sa concision coutumières l'objet et le cadre de cette revue. Il explique comment elle est dans sa pensée destinée à devenir un organe commun pour l'étude de ces vastes régions de l'Inde et de l'Extrême-Orient dont il remarque justement que tant d'influences réciproques, d'actions et de réactions font plus qu'une expression géographique : « une trame de faits connexes qui ne se peuvent dissocier sans en demeurer mutilés ou amoindris », les constitue en une certaine unité historique essentielle à envisager d'ensemble. A ce travail, dont l'étude spéciale de l'Indo-Chine dans toutes ses parties demeurera pour lui le foyer central, le *Bulletin* consacra des mémoires, des notices, une bibliographie soignée et étendue.

« Ce premier numéro donne une idée avantageuse de la manière dont sera remplie la tâche que s'assignent les créateurs de la nouvelle publication. Comme il est naturel en un premier numéro, les documents administratifs intéressants l'Ecole, les lettres de bienvenue adressés à son œuvre par plusieurs membres de cette Académie y tiennent une place relativement considérable. Il en est resté assez à M. Finot pour nous donner, des monuments subsistant en place dans la région des Chams, un inventaire exact, fruit de patientes investigations personnelles, et une étude précise, solide et circonspecte, comme tout ce qu'il publie, des débris iconographiques de cette région ; ils donnent quelque idée des influences diverses, brahmaniques et bouddhiques, viçnouïtes et çivaïtes, à travers lesquelles s'est faite l'évolution religieuse d'un peuple jadis puissant et aujourd'hui si près de disparaître. Une bibliographie copieuse et vraiment instructive témoigne de jugements nets, dénués de raideur inutile, mais aussi de toute faiblesse complaisante. En somme, ce premier numéro est de nature à inspirer sur les publications de l'Ecole les meilleures espérances. J'ajoute que l'exécution matérielle, assurée par l'imprimerie Schneider à Hanoï, est des plus satisfaisantes ».

*Séance du 31 mai.* — M. l'abbé THÉDENAT offre à l'Académie de la part du traducteur un recueil de *Légendes morales de l'Inde empruntées au Bhâgavatapurâna et au Mahâbhârata*, traduites du sanscrit par M. l'abbé ROUSSEL, de l'Oratoire. Paris, Maisonneuve, 1900 et 1901. 2 vol in-8° formant

les tomes XXXVIII et XXXIX de la collection des Littératures populaires de toutes les nations).

*Séance du 21 juin.* — M. le capitaine L. DE LAJONQUIÈRE donne lecture d'un rapport sur la mission que l'École française d'Extrême-Orient lui a confiée au Cambodge au mois de juillet 1900 :

« Cette mission avait pour but de rechercher les monuments archéologiques, d'en faire la description et l'inventaire, d'estamper les inscriptions, de préciser leur emplacement, enfin d'établir la carte archéologique de ces régions, travaux que nous avons déjà exécutés, M. Finot et moi, pour l'Annam et le Laos. L'École française d'Extrême-Orient étant chargée non seulement de l'étude mais encore de l'entretien de ces monuments, je devais également, signaler leur état de conservation, dresser la liste de ceux qui me paraîtraient devoir être classés comme « monuments historiques », et préparer le transport au musée de Saïgon des stèles et morceaux de sculptures détachés et abandonnés. Le départ pour France de M. le Gouverneur général étant annoncé pour le mois de février 1901, il importait que l'arrêté de classement fût dressé en janvier et présenté à sa signature avant son départ. Cette date impérative limitait à six mois la durée de ma mission. Manquant presque totalement de renseignements précis, nous avons cru, M. le Directeur et moi, que ce laps de temps serait largement suffisant.

Je ne tardai pas à reconnaître dès les premières étapes que nous étions dans l'erreur. Les pluies incessantes, les inondations retardaient ma marche. L'apathie des indigènes, l'insouciance des mandarins chargés de m'accompagner me faisaient perdre en détours inutiles un temps précieux. Je dus dès les premiers jours abréger mes séjours et doubler les étapes. J'ai pu ainsi parcourir dans le laps de temps indiqué presque toutes les provinces du Cambodge et relever la situation d'environ trois cents quatre-vingts monuments archéologiques, monuments proprement dits, ponts, statues ou inscriptions. Une vingtaine environ sont, malgré tout, restés en dehors de mes itinéraires, soit qu'ils m'aient été indiqués alors que j'avais déjà quitté la région dans laquelle ils sont situés, soit que, placés dans une position trop excentrique, il m'ait paru, d'après les renseignements qu'on me donnait sur eux, que leur importance ne justifiait pas la perte de temps et le détour que je devais faire pour les visiter. J'ai dû me contenter, en ce qui les concerne, des renseignements recueillis auprès des indigènes plus ou moins lettrés et de notes assez détaillées qu'ont pu me fournir quelques mandarins. »

M. L. de Lajonquière donne ensuite des renseignements sur la répartition géographique, les dispositions architecturales et la décoration des monuments du Cambodge et conclut ainsi : « J'espère que mes efforts pourront servir à diriger les recherches des pensionnaires de l'École, à leur éviter les tâtonnements, les routes inutiles, les fatigues sans profit, et que l'expérience que je puis avoir des choses de ces régions aura été utile à l'École française d'Extrême-Orient. »

\* \* \*

### Journal des Savants. 1900.

A. BARTH. Compte rendu du *Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde*, fondé par G. BÜHLER, continué par F. KIELHORN. Strasbourg, Karl J. Trubner. 12 fascicules publiés de 1896 à 1899.

« On fait commencer d'ordinaire l'étude de l'Inde et de son passé à la fin du siècle dernier ; exactement, le 15 janvier 1784, date de la fondation de la Société asiatique du Bengale. C'est exagérer, mais pas de beaucoup. A réunir les livres publiés avant cette époque, on ferait toute une bibliothèque : relations de voyage, mémoires et lettres de missionnaires, pièces

diplomatiques, récits d'aventures et de guerre, descriptions du pays, de ses produits, de ses habitants, de leurs croyances, de leurs mœurs et coutumes, jusqu'à des annales et des livres d'histoire composés soit par des Européens, soit par des indigènes. Mais de cette masse, si l'on écarte ce qui est document contemporain, tout le reste, à peu d'exceptions près, ne présente qu'une abondance stérile. L'intelligence même du présent y est souvent faussée, parce qu'il y manque celle du passé, et ce passé restait impénétrable, parce que la clé qui, seule, pouvait l'ouvrir, la connaissance de l'ancienne langue, faisait défaut. Qu'on se figure ce que seraient des recherches plus ou moins « philosophiques » sur l'Italie ancienne, sans la connaissance du latin. L'exploration même des annales de l'Inde musulmane n'avait pas été poussée bien loin. Les relations de voyageurs arabes du IX<sup>e</sup> siècle, publiées par Renaudot, étaient restées une exception, et encore ne touchaient-elles qu'à quelques points des côtes. Au delà de l'époque mogole on était à peu près réduit aux données de l'antiquité classique. C'est sur ces données, rapprochées du témoignage des voyageurs modernes ou éclairées par quelques trouvailles récentes, que Danville (1773) et Rennel (1781) avaient entrepris de refaire la carte de l'Inde ancienne et que Bayer, avant eux (1738), avait essayé de reconstituer les annales du royaume gréco-bactrien. Tieffenthaler (1781), voulant remonter aux vieilles dynasties hindoues, avait dû en prendre les listes dans un livre écrit en persan sous le règne d'Akbar. C'est également d'une compilation persane (1) que Halhed, l'auteur d'une grammaire bengalie, venait de traduire son *Code des lois des Gentoux* (1776). Dans le Sud, en pays dravidien, on avait du moins travaillé sur des langues hindoues, appartenant, il est vrai, à une tout autre famille que celles du Nord, mais possédant des littératures d'une certaine antiquité. De ce côté, des missionnaires, comme Ziegenbalg (1713) et Beschi (1738), avaient publié des œuvres dont la valeur n'a pu être complètement appréciée que de nos jours. Par sa maîtrise incomparable de la langue indigène, Beschi avait même conquis pour ses poésies chrétiennes une place de premier rang, qui ne leur a pas été disputée depuis, dans la littérature classique tamoule. Plusieurs de ces missionnaires, ainsi qu'on le voit par les « Lettres édifiantes » et par les œuvres de l'un d'eux, Paulin de Saint-Bartholomé (1776-1804), avaient aussi acquis une certaine connaissance du sanscrit. C'est d'après des données recueillies dans le Sud ou venues de plus loin encore, du Siam, que Dominique Cassini et, au siècle suivant, Le Gentil (1773) avaient publié les premiers aperçus de l'astronomie indienne. C'est également du Sud qu'était venu le *Bagavadam* (1769-1788), traduit d'un remaniement tamoul du *Bhâgavata-Purâna*; que les « Centuries » de Bhartṛihari, plus d'un siècle auparavant, encore d'après une version tamoule, étaient arrivées en Europe dans la *Porte ouverte* du médecin Abraham Roger (1651-1670), et que, bien plus tôt encore, peut-être dès la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, une première mention des Vedas avait trouvé à s'introduire dans le pamphlet apocryphe du *De tribus impostoribus* (2). Mais dans tous ces tâtonnements, la véritable antiquité n'en restait pas moins voilée. On n'en avait que des images fragmentaires, infidèles le plus souvent jusqu'à la caricature, quand elles n'étaient pas comme dans l'*Ezour-Vedam* (1778), frauduleusement altérées. En somme, c'est toujours encore d'après Strabon, Pline, Plutarque, les historiens d'Alexandre, le pseudo-Callisthènes, Philostrate, Porphyre, Clément d'Alexandrie, Stobée, etc., qu'on parlait de l'antique civilisation de l'Inde et de la sagesse de ses brahmanes, et ce qu'on trouve à ce sujet dans Bayle et dans Voltaire est bien comme la fleur du savoir de cette époque.

» Il n'en fut plus de même dès les premiers travaux de la Société de Calcutta. Sans doute ni les hommes, ni les choses ne changèrent du jour au lendemain. Mais les temps étaient mûrs et, quand arrivèrent en Europe les discours d'ouverture, pourtant encore si chimériques,

---

(1) On sait que c'est encore d'après une version persane qu'Anquetil-Duperron a publié et traduit sa collection d'*Upnishads* (1801).

(2) Edition de E. Weller, Leipzig, 1846, p. 26.

du fondateur et premier président de la Société, William Jones, quand parurent ensuite successivement la *Bhagavadgîtâ* de Wilkins (1785), le premier Européen peut-être qui ait vraiment su le sanscrit, la *Çakuntalâ* (1789) et le *Code des lois de Manu* (1794-1796) de Jones lui-même, on eut comme le sentiment de tenir enfin l'« ouvre-toi, Sésame » qui ferait pénétrer dans un vieux monde enchanté, jusque-là vaguement entrevu, plein de mystères et de révélations sur les premiers temps. Ce fut une sorte d'aurore, que Goëthe salua avec enthousiasme dans sa célèbre épigramme sur Çakuntalâ et dont un reflet plus trouble se joue aussi, pour ne rien mentionner d'autre, dans les *Ruines* de Volney (1791). L'indianisme était fondé.

« Je n'ai pas à dire ici comment les illusions des premiers jours durent céder devant les exigences d'une science plus sobre, ni comment la jeune discipline grandit rapidement, élargissant chaque jour son domaine; comment elle essaima bientôt en Europe où, munie de toutes les armes anciennes et nouvelles qu'avaient lentement forgées ses sœurs aînées de la philologie classique, elle ne tarda pas à leur en forger à son tour et non des moins efficaces, reculant ainsi les bornes de l'histoire en même temps qu'elle contribuait pour sa bonne part au renouvellement de la critique historique et philologique. Aussi cinquante ans ne s'étaient pas écoulés, que déjà les résultats étaient si nombreux et si dispersés qu'on dut songer à les réunir et à les coordonner. Après plusieurs tentatives faites sur une moindre échelle, dont je ne rappellerai que celle de Bohien <sup>(1)</sup> et celle de Benfey <sup>(2)</sup>, — cette dernière, un chef-d'œuvre, — ce but fut atteint dans le grand ouvrage de Christian Lassen, l'*Indische Alterthums-kunde* <sup>(3)</sup>.

« L'auteur était un homme d'un savoir prodigieux, profondément versé dans presque toutes les parties de son vaste sujet, un pionnier de la première heure dans plusieurs. Plus philologue qu'historien, il était soucieux, avant tout, de bien se mettre d'accord avec les textes et n'éprouvait que dans une moindre mesure le besoin d'arriver derrière eux à la vision même des choses. Il n'avait ainsi aucune des intransigeances que cette vision, vraie ou fausse, engendre inévitablement. S'il était systématique, c'était plutôt à la façon du collectionneur : il lui fallait des casiers et des étiquettes, mais il lui coûtait peu de les changer. Un esprit peu souple, mais naturellement modéré, l'inclinait d'ailleurs vers les solutions moyennes. Il était prêt ainsi aux compromis qu'une aussi vaste construction exige, du moment qu'ils ne touchaient pas à sa probité scientifique, qui était admirable. L'édifice qu'il éleva ainsi laborieusement n'avait pas de grandes prétentions architecturales; comme construction historique, il était critiquable; mais il était spacieux, commodément fourni de toutes les choses utiles et bâti de matériaux solides. Voici pourtant qu'après un autre laps de cinquante années, à compter largement, on le reconstruit de fond en comble, moins parce que l'ordonnance en a vieilli que parce qu'il faut loger les acquisitions faites dans l'intervalle. Sans être prophète, on peut prévoir qu'un nouveau demi-siècle ne se sera pas écoulé qu'il faudra, sous une forme ou sous une autre, le reconstruire pour la troisième fois..... »

Au terme de cette rapide revue de l'histoire de l'indianisme, M. B. rend hommage à G. Bühler, le savant qui conçut l'idée et n'aura pas vu l'achèvement de ce soi-disant *Grundriss* (« plan », en réalité « encyclopédie ») que dirige à présent le prof. Kielhorn. Lassen avait pu traiter à lui seul toutes les parties de son sujet : Bühler dut s'associer une trentaine de collaborateurs. Lassen avait procédé par époques : le *Grundriss* est divisé par spécialités. Il doit se composer de trois volumes comprenant : le premier, douze monographies (dont six ont paru), sur les « généralités » et la linguistique ; le deuxième, onze (dont trois parues) sur la littérature et l'histoire ; le troi-

---

(1) *Das alte Indien*, 2 vol., 1830.

(2) Article *Indien*, dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, 1840.

(3) 4 volumes, 1847-1861 ; les deux premiers volumes en deuxième édition, 1866-1874. La première moitié de l'ouvrage a été ainsi matériellement grossie ; mais déjà l'auteur était atteint de cécité et les additions ne se sont plus bien fondues avec le travail primitif. La date de l'œuvre reste bien le milieu du siècle.

sième, treize (dont cinq parues) sur la religion, les sciences et l'art. M. B. regrette que ce plan dont plusieurs parties chevauchent d'ailleurs l'une sur l'autre, laisse de côté non seulement la philologie dravidienne mais encore le prolongement indo-chinois et javanais de la civilisation indienne. Tout compte fait « l'immense masse de *realia* qui sera condensée dans le *Grundriss* exigerait de quatre à cinq fois le volume de l'*Alterthumskunde*. Et je crois que l'évaluation est très modérée. En tout cas, ce qui se dégage de la comparaison, c'est le sentiment direct et réconfortant de l'extension progressive des conquêtes sur l'inconnu. C'est même là, leur grande utilité pratique mise à part, un premier service que nous rendent ces grands inventaires. Quand, fatigué de controverses, las de voir les résultats qui paraissent acquis la veille remis en question le lendemain, on jette un regard sur le chemin parcouru, il semble parfois que le progrès se réduise à peu de chose. Il suffit alors de parcourir les sommaires d'un livre pareil pour se rappeler aussitôt ce qu'il y a d'acquisitions positives, successivement accumulées sous l'instabilité très réelle de nos doctrines. »

Après cette première étude d'ensemble, M. B. examine tour à tour les onze premières monographies parues, laissant de côté la biographie de Bühler qui est venu doubler le premier fascicule. Ce sont :

TH. ZACHARLE. *Die indischen Wörterbücher (Koça)*. (Vol. I, fasc. 3 b ; 40 pp.)

Cette étude a été confiée par Bühler à son collaborateur le plus actif dans sa campagne de réhabilitation des *Koça* ou lexiques sanscrits indigènes. Recueils d'homonymes ou recueils de synonymes, ces lexiques étaient écrits en vers pour être appris par cœur. M. Z. après avoir débrouillé l'écheveau de leurs procédés mnémoniques, décrit tous les *Koça* connus : « Aucune partie du sujet n'est restée inexplorée, et nulle part on ne pourrait trouver réuni ou condensé, comme dans ces quarante pages, tout ce qu'on sait actuellement d'essentiel sur la lexicographie indigène ».

J. S. SPEYER. *Vedische und sanscrit Syntax*. (Vol. I, fasc. 6 ; 96 pp.)

« Le travail de M. S. sur la syntaxe de la langue védique et du sanscrit est encore plus neuf et plus personnel que celui de M. Z. » Non-seulement il a entrepris de nous donner une syntaxe de la langue sanscrite — partie que la grammaire indigène (uniquement préoccupée, comme l'indique son nom de *vyākaraṇa*, d'analyse) et même les grammaires européennes avaient jusqu'ici traitée de la façon la plus insuffisante — mais « il s'est proposé d'écrire la syntaxe historique du sanscrit dans les diverses phases de sa longue carrière, et, en somme, il a parfaitement réussi ». En ce sens, le livre de M. S. est un « traité historique en même temps qu'une œuvre directement didactique.... Si j'avais un reproche général à faire à l'auteur, ce serait même d'avoir trop abondé parfois dans l'un et l'autre sens... »

G. BÜHLER. *Indische Palæographie, von circa 350 ante Chr. bis circa 1300 post Chr.* (Vol. I, fasc. 11 ; 100 pp. et 17 tables d'alphabets en fac-similé).

Ouvrage « de valeur capitale tant par la nouveauté du sujet, traité ici pour la première fois dans son ensemble, que par le mérite exceptionnel de l'exécution ». De la seconde partie (ch. III à VIII), qui expose le développement des alphabets indiens du III<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle de notre ère et qu'il faut étudier avec référence constante aux tables, « tout ce que je pourrais dire se réduirait à rendre un perpétuel hommage à la vaste information de l'auteur et à son impeccable exactitude. Pour la première partie (ch. I à III) qui traite de l'origine et des formes les plus anciennes de l'écriture dans l'Inde » M. B. se sent au contraire obligé de faire plus d'une réserve et croit « qu'après comme avant ce labeur de Bühler, nous ignorons l'origine de l'alphabet *brāhmī* et par conséquent de l'écriture dans l'Inde. Qu'elle y soit venue du dehors et des Sémites, c'est le seul point sur lequel tout le monde est maintenant d'accord. »

M. BLOOMFIELD. *The Atharva-Veda* (Vol. II, fasc. 1 b ; 126 pp.)

Cette monographie est la deuxième du fascicule réservé aux quatre Vedas. Il n'y a plus d'inconvénient, remarque M. Barth, à séparer l'Atharvāna des trois autres : « Il n'en eût pas été ainsi, il y a quelque vingt ans, quand j'étais presque seul à protester contre l'espèce de discrédit qui pesait sur ce livre. Il était de mode alors de le traiter de relativement moderne, non seulement quant à la forme, mais aussi et surtout pour le fond... » Grâce aux résultats accumulés de l'anthropologie, à l'étude plus compréhensive du rituel, à la découverte d'une nouvelle recension de ce Veda au Kaçmir, « on s'accorde généralement aujourd'hui à reconnaître qu'il y a dans l'*Atharva-Veda* un fonds original de *mantra*, de prières ou de formules liturgiques, correspondant à des rites très anciens de propitiation et d'imprécation, de conjuration, de guérison et d'exorcisme, de bénédiction, de purification, d'expiation, d'incantation et d'envoûtement... » Grimoire de prêtres conjureurs et sorciers, plus tardivement fixé, d'un caractère plus vulgaire et parfois odieux, l'*Atharvāna*, avec toute sa magie noire, n'en est pas moins reconnu comme faisant partie du Veda ; et si les idées se sont ainsi modifiées à son sujet, « c'est à M. Bloomfield, en grande partie, qu'on en est redevable ».

E. J. RAPSON. *Indian Coins* (Vol. II, fasc. 3 b ; 41 pp., 5 pl.)

Ce fascicule forme « la deuxième section des « sources de l'histoire », dont la première, non publiée, doit traiter des sources littéraires et des monuments épigraphiques. Ce que M. R. a entendu donner, ce sont les cadres de la numismatique indienne, mis au courant des dernières recherches, avec l'indication précise des critères qui ont servi à les dresser et des publications où l'étudiant devra chercher et trouvera de quoi les remplir. Et de la tâche ainsi comprise, il s'est acquitté avec une conscience et aussi une abnégation qu'on ne saurait trop louer... La période embrassée par M. R. va des origines jusqu'à l'introduction du monnayage musulman ; c'est-à-dire que, pour l'Inde du Nord (Hindoustan et Deccan septentrional), elle s'arrête à une limite qui, selon les régions, varie de la fin du X<sup>e</sup> siècle au commencement du XIV<sup>e</sup> ; pour l'Inde du Sud, où la domination musulmane n'a jamais été solidement assise, la limite inférieure a été tracée plus arbitrairement à l'établissement du royaume de Vijayanagara (C<sup>i</sup> du XIV<sup>e</sup> s.). La matière est répartie en douze chapitres... Les planches sont autotypiques et d'excellente exécution. »

J. JOLLY. *Recht und Sitte* (Vol. II, fasc. 8 ; 158 pp.)

L'ouvrage de M. Rapson est bien véritablement un guide, un manuel ; celui de M. Jolly sur le « Droit et la coutume » est une « somme ». La matière est répartie en six chapitres, divisés eux-mêmes en cinquante-neuf paragraphes. Le premier chapitre traite des sources : les Hindous, qui n'ont pas à proprement parler de législation, ont une littérature juridique considérable : *dharmasūtra* ou *grihya-sūtra*, *dharmasāstra* ou Codes du droit, dont celui de Manou est le type, *dharmā-nibandha* ou digests ; mais le classement chronologique qu'en tente M. J. semble à M. B. un trompe-l'œil. « Dans les chapitres II à VI, M. J. traite successivement de la constitution de la famille et des successions ; des biens, contrats et obligations ; des délits et peines ; de l'organisation judiciaire et la procédure ; enfin des coutumes, presque toutes d'ordre religieux, mais dont il ne pouvait se dispenser de parler, parce qu'elles font partie du droit suivant les notions indigènes et qu'elles entraînent, la plupart, une sanction juridique.... Dans cette substantielle exposition il a, avec une diligence d'abeille, recueilli toutes les informations accessibles. »

A. MACDONELL. *Vedic Mythology* (Vol. III, fasc. 1 a ; 177 pp.)

A. HILLEBRANDT. *Ritual-Litteratur. Vedische Opfer und Zauber* (Vol. III, fasc. 2 ; 189 pp.)

M. B. examine ensemble ces deux volumes qui traitent des deux faces principales d'un seul

et même sujet, la religion védique. Tous deux sont d'ailleurs conformes à leur titre : « D'un côté la mythologie, c'est-à-dire les biographies des dieux ; de l'autre, le sacrifice et le sortilège, c'est-à-dire la description des rites. » Quant au côté moral et intime de cette religion, ou à la doctrine mystique du sacrifice qui fait des officiants des « alchimistes en adoration devant leur grand œuvre », il en est à peine question. La théologie et la gnôse avaient au contraire été mises en lumière, avec son habituel talent littéraire, par M. H. Oldenberg dans sa *Religion des Veda*, sans qu'il négligeât d'exposer la mythologie et le culte. En revanche MM. M. et H. ont condensé sous une forme strictement didactique une masse de détails plus considérable ; dans les limites qu'ils se sont tracées, ils nous donnent le dépouillement complet des textes et de véritables « répertoires de références, à l'aide desquels il ne sera pas difficile de paraître bien documenté. »

R. GARBE. *Sāṃkhya und Yoga* (Vol. III, fasc. 4 ; 54 pp.)

L'auteur qui s'est fait une spécialité de ces systèmes philosophiques et les a étudiés auprès des pandits de Bénarès nous expose tour à tour ce qu'on pourrait appeler le « rationalisme » et le « mysticisme » indiens. « Le traité se divise en deux parties, l'une pour le *Sāṃkhya*, l'autre pour le *Yoga*. La première comprend neuf chapitres ; la deuxième, où il n'y avait plus à revenir sur les matières communes, n'en comprend que quatre ; de part et d'autre, les deux premiers chapitres traitent de l'histoire et de la littérature du système ; les suivants ont pour objet la doctrine. En somme, et en transposant un peu les termes, l'ensemble peut se ramener à un double exposé, historique et doctrinal. Ce dernier est irréprochable .... » Mais M. B. ne peut cacher ses doutes au sujet de la théorie historique de M. Garbe qui fait naître tout d'une pièce le *Sāṃkhya* vers le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère : dans sa pensée cette philosophie pourrait bien être à la fois plus jeune (sous sa forme actuelle) et plus vieille (sous une forme dualiste qui s'entrevoit jusque dans les hymnes philosophiques du *Rig-Veda*) qui ne le pense M. G.

H. KERN. *Manual of Indian Buddhism* (Vol. III, fasc. 8 ; 139 pp.)

« C'est la seule de ces monographies ainsi qualifiée de « Manuel » et il semble bien que la dénomination, ainsi que la teneur même du titre, ait été choisie par M. K. de propos délibéré. En tout cas, il ne pouvait mieux définir son travail, qui n'est pas simplement une explication ou un essai de reconstruction du bouddhisme primitif, mais une exposition, réduite à l'essentiel et dans la mesure où elle est actuellement possible, du bouddhisme entier, tel que l'Inde l'a connu, avec l'histoire de ses vicissitudes, autant qu'on peut l'entrevoir, jusqu'à son déclin et à sa disparition finale. Sous une forme très condensée et malgré ses dimensions modestes, ce manuel est ainsi ce que nous avons de plus compréhensif et, à plusieurs égards, de plus complet sur le bouddhisme indien.... » Après une longue analyse et discussion que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, M. B. conclut ainsi : « Tel est ce manuel, œuvre de science et de conscience, à la fois sobre et riche, profondément originale sans jamais viser à l'effet, et aussi remarquable parfois, pour qui sait lire entre les lignes, par ce que l'auteur a jugé convenable de taire que par ce qu'il y a mis. Entre toutes ces monographies, dont aucune n'est médiocre, s'il me fallait absolument choisir, c'est ce « Bouddhisme indien » de M. Kern que je n'hésiterais pas à mettre au premier rang. »

G. THIBAUT. *Astronomie, Astrologie und Mathematik*. (Vol. III, fasc. 9 ; 80 pp.)

« La division du traité est celle même que donne le titre : après une introduction où l'auteur rappelle comment l'Occident a eu d'abord connaissance de cette branche de la science hindoue, et ce qui a été fait depuis, par des Européens et des indigènes, pour en faciliter l'abord et en retrouver l'histoire, il traite successivement, en trois chapitres, de l'astronomie, de l'astrologie

et des mathématiques pures. De chacune de ces disciplines, son exposé est à la fois technique et historique : il montre, par l'analyse des documents, en quoi consistait la discipline, ce qu'elle a enseigné aux diverses époques, quelles en étaient les applications pratiques ; il s'attache à en préciser la valeur et l'esprit, à en deviner la méthode, que les textes donnent rarement, à en déterminer l'origine et la provenance et, autant que possible, la chronologie. Sur tous ces points, il nous fait connaître ce que d'autres ont établi ou proposé, et nous donne sa propre opinion avec une prudente circonspection, ne tranchant aucune question, tant qu'il reste une seule chance qu'elle doive demeurer ouverte. Naturellement cet exposé ne descend pas au détail ; mais il n'est jamais sommaire : l'essentiel s'y trouve et présenté d'une façon si soignée et si claire, qu'il n'est pas nécessaire d'être mathématicien pour suivre le dessein de l'auteur ; au besoin des notions élémentaires et une certaine connaissance du langage technique y suffisent. »

[Pour des compte-rendus des deux fascicules du *Grundriss* parus depuis, la *Grammatik der Prâkrit-sprachen* de R. FISCHER et la *Litteratur und Sprache der Singhalesen* de W. GEIGER, v. plus haut, p. 372.]

\* \* \*

Journal Asiatique. — *Neuvième Série*, t. XVII, n° 3. Mai-juin 1901.

E. SENART. *Les Abhisambuddhagâthâs dans le Jâtaka pâli.*

« Le *Jâtaka*, le livre des naissances passées du Buddha, encore Bodhisattva ou candidat à l'illumination parfaite, est, dans la forme où nous le présente le texte pâli de la *Jâtakatthakathâ*, une trame compliquée d'éléments divers, contes qui s'encadrent, explications, prose, vers. On s'est dès longtemps préoccupé d'étudier l'économie de cette composition et d'établir notamment quelle relation il convient de concevoir entre les récits et les fragments métriques. Il y a plus de vingt ans, M. Rhys Davids, dans l'Introduction de ses *Buddhist Birth Stories* (p. LXXVII), signalait la tradition singhalaise d'après laquelle le livre original des Jâtakas aurait consisté uniquement en stances ; les contes en seraient le commentaire. Beaucoup plus récemment, dans son excellent mémoire sur la légende de Rîṣyaçringa (*Götting. Nachrichten*, 1897, p. 119), M. Lüders a démontré comment, dans le *Nalinikâjâtaka*, les stances reflètent la forme ancienne du conte, tandis que la prose n'en donne qu'une version altérée. Il en a pris occasion pour insister sur la tradition qu'avait signalée Rhys Davids ; il n'a pas oublié de rappeler l'analogie qu'elle évoque avec « la vieille forme de l'*âkhyâna*, telle que les recherches d'Oldenberg et Geldner en ont démontré l'existence déjà pour les temps védiques ». M. Barth n'a pas manqué de reconnaître, avec sa pénétration habituelle, la situation vraie : les vers constituant le texte canonique ancien, seul arrêté d'abord, la prose toute au commentaire ; bien que reposant sur des données traditionnelles, elle n'a été cependant fixée qu'à une époque plus basse ; elle a donc pu être, et, en fait, elle a été, dans nombre de cas, ouverte à des remaniements plus ou moins profonds. En dépit de tant de précédents si autorisés, il ne paraît pas que ces vues aient reçu encore l'universel acquiescement qu'elles me semblent commander. . . »

M. S. y revient à propos de l'interprétation d'une locution propre à la terminologie de la *Jâtakatthakathâ*. Il s'agit de cette catégorie spéciale de stances caractérisées soit par le fait qu'elles sont mises dans la bouche du Maître « *abhisambuddha hutvâ* » ou simplement par le nom d'*abhisambuddha-gâthâ* : le commentaire en prose les désigne donc comme ayant été prononcées par le Buddha, non point au temps où se passe le conte, mais bien plus tard, au moment où il eut atteint l'état de Buddha accompli. M. S. n'a pas de peine à montrer qu'elles « appartiennent au même titre que les autres vers, stances de récit ou de dialogue, au bâtis versifié qui forme la charpente du *Jâtaka* », et qui en constitue « le texte canonique primitif ». A la vérité « si l'on rapproche ces stances disjointes par le commentaire, elles ne forment pas d'ordinaire un ensemble bien lié. Le plus souvent elles se soudent mal, elles se succèdent dans

une relation que rien ne définit. Parfois leur tour irrégulier et forcé leur prête un aspect de simple résumé mnémonique. . . » Et tel était en effet leur rôle, si conforme à tout ce que nous savons des habitudes littéraires de l'Inde. M. S. résume ainsi ses vues sur la *Jātakatthakathā* :

« Certes l'ouvrage est jeté dans une cadre où se distinguent des parties diverses : *paccuppannavatthu* ou incident de la vie du Buddha auquel est rattachée l'exposition du conte ; *atīlavatthu*, c'est-à-dire le conte même rapporté au Buddha dans une vie antérieure ; glose des vers ; formules finales qui rapprochent les deux récits par l'identification des personnages. Mais ce sont là des distinctions tout extérieures. Tel qu'il est, le texte se compose essentiellement de deux éléments : les stances, toutes les stances (sauf, encore une fois, les interpolations possibles, et sauf aussi les vers cités accidentellement dans le *paccuppannavatthu*), qui constituent le seul Jātaka canonique, et qui toutes, *abhisambuddhagāthās* ou autres, ont *a priori* un droit égal à y être comptées. — la prose, qui tout entière constitue le commentaire de cette tradition centrale. Il est évident qu'elle peut, qu'elle doit contenir des parties inégalement anciennes, que nombre de contes sont, par l'invention, antérieurs au bouddhisme même, tandis que l'application bouddhique, les incidents prétendus auxquels ils sont reliés dans la carrière du Buddha représentent nécessairement un arrangement tardif ; mais, quelques distinctions qu'il y ait lieu de statuer à cet égard, le texte même qui embrasse ces éléments divers est, dans la rédaction qui nous l'a conservé, tout du même temps et des mêmes mains. M. Faushöll a multiplié dans son édition les types divers destinés à en distinguer les divers éléments. J'estime qu'il eût pu se contenter de deux caractères : l'un destiné à mettre en vedette le texte original, le *Jātuka*, c'est-à-dire les stances, l'autre appliqué uniformément à tout le reste. A coup sûr le parti qu'il a pris de marquer par une impression plus fine les *abhisambuddhagāthās* et les vers analogues, comme appartenant à une autre stratification, plus récente, s'inspire d'une pensée inexacte. . . »

L. FEER. *Le Karmaçataka (suite et fin)*. Contes n° 72 à 127. (Cf. p. 269-70).

ED. SPECHT. *Du déchiffrement des monnaies sino-égyptiques*.

C'est un premier et louable essai de déchiffrement des légendes de quatorze monnaies frappées par des princes qui ont régné dans la vallée de l'Indus du III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère.

— *Neuvième série*. T. XVIII, n° 1. Juillet-août 1901.

DR P. CORDIER. *Vāgbhāta (Etude historique et religieuse)*.

Revenant sur une question qui lui est familière (v. p. 270) et remettant à plus tard la question chronologique, M. C. met en lumière l'unité originelle de l'œuvre du médecin Vāgbhāta, sous l'apparente divergence des deux rédactions qui nous ont été conservées, et dont l'une n'est qu'une « édition populaire » de l'autre ; il en étudie ensuite, les sources, ce qui lui est d'autant plus facile que le bon compilateur indien ne songe pas le moins du monde à dissimuler les nombreux emprunts qu'il fait à ses prédécesseurs ; enfin il établit, sans doute possible, le caractère nettement bouddhique et mahāyāniste des formules invocatoires, et même thérapeutiques, de son auteur.

Revue de l'Histoire des Religions. T. XLIII, n° 3. Mai-juin 1901.

P. REGNAUD. *Remarques sur le IX<sup>e</sup> maṇḍala du R̥g-Veda* (Cf. p. 152 et 267).

V HENRY. *Bouddhisme et Positivisme* (Cf. p. 151).

G. OPPERT. *Sur les Śūlagrāmas, pierres sacrées de l'Inde* (Cf. p. 148 et 152).

Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland.  
Juillet 1901.

T. W. RHYS DAVIDS. *Açoka and the Buddha relics.*

M. R. D. est tout disposé à croire que le *stûpa* récemment fouillé par M. Peppé (cf p. 50. n. 1) est bien, comme semble le dire l'inscription gravée sur l'urne funéraire, celui que « les Çakyas, frères de l'illustre, » avaient élevé sur la part qui leur était revenue des reliques du Buddha. Mais comme, à ce qu'il assure, le *stûpa* était resté intact depuis sa fondation jusqu'à nos jours, que faire en ce cas de la légende qui veut qu'Açoka ait ouvert sept sur huit des *stûpa* primitivement élevés au-dessus d'autant de parts de reliques, pour en meubler les 84.000 *dharma-râjikâ* qu'il fit édifier ? M. R. D. s'attache à montrer que l'expression de *stûpa-bhedaka* (violateur de tombe) était fort mal portée, que l'histoire n'apparaît que dans le *Divyâvâstâna*, qu'elle peut reposer sur une confusion avec 84.000 « édits » supposés ou les 84.000 sections traditionnelles du *Dharma*, etc.

Il oublie, semble-t-il, la vraie origine de la légende, à savoir la nécessité de garantir l'authenticité des mille et une reliques du Bouddha dont le nombre se multipliait presque avec chaque *stûpa* nouveau. La main d'Açoka, pieusement criminelle, se chargea-t-elle de faire marcher de front la dispersion des reliques du maître et la diffusion de son culte ? Nous n'en savons pas là-dessus plus que M. R. D. Mais est-il sûr qu'aucune trace de restauration, pas même remontant au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère (car Açoka passait pour avoir soigneusement restauré les *stûpa* qu'il avait ouverts) n'ait pu échapper aux investigations de M. Peppé ? Il serait intéressant, avant de conclure, d'explorer le *stûpa* censé respecté par Açoka, à cause des Nâgas qui le protégeaient, près de Râmagrâma : nous ne pouvons que joindre nos vœux sur ce point à ceux de M. R. D.

C. F. OLDHAM. — *The Nâgas. A contribution to the history of serpent-worship.*

M. O. nous donne des photographies et des détails intéressants sur le culte actuel des Nâgas ou serpents dans les vallées himalayennes, du côté du Kaçmir. Quelques tentatives d'exégèse, qu'il a cru devoir y joindre, sont d'un évhémérisme plaisant. Les *Nâgarâja* les plus mythiques deviennent d'anciens rois du pays, de même que « les Devas sont des Ksatriyas déifiés et des ancêtres du peuple ». Jimùtavâhana, le héros du *Nâganandâ* se travestit en vizir du Nâgarâja Vasuki et se sacrifie pour couvrir la retraite de son maître, surpris dans une position difficile par son ennemi Garuça, etc ! Il faut dire que M. O. est « Brigade-surgeon » de son métier.

G. A. GRIERSON. *An old Kumaonî satire.*

Texte, en dialecte du Kumaon, d'une satire point si vieille, écrite par un certain Kriçna Parai, du district d'Almora, peu après sa conquête sur le Népal (1815), et où l'auteur ne vante pas précisément les bienfaits de l'administration anglaise.

V. A. SMITH. *The authorship of the Piyadasi inscriptions.*

M. S. ayant entrepris d'écrire sur Açoka un livre qui vient de paraître à Oxford (1), dut résoudre pour son compte personnel et la satisfaction de ses scrupules scientifiques la double question de savoir : 1<sup>o</sup> si toutes les inscriptions de « Piyadasi » ont été issues par le même

---

(1) *Açoka, the Buddhist emperor of India* (volume supplémentaire aux *Séries des « Rulers of India »*). Oxford, 1901. In-8<sup>o</sup>, pp. 204. 4 fr. 50.

souverain; et 2<sup>o</sup> si ce Piyadasi, doit être identifié avec Açoka. Il examine ici la première de ces questions et rassemble toutes les raisons qui tendent à prouver que les quatorze édits sur roc, les sept édits sur piliers, et les inscriptions des deux piliers du Teraï, dus à *Devânampiya-Piyadasi-Râja*; les deux édits détachés ou du Kaliṅga, les deux petits édits sur roc et les édits supplémentaires sur pilier (Allahabâd et Sanchi) dus à *Devânampiya*, et enfin l'édit de Bhabra et les inscriptions des grottes de Barâbar, dues à *Piyadasi-Râja*, sont bien d'un seul et même roi et réparties sur les années 9 à 28 de son règne.

J. F. FLEET. *Tagara; Têr.*

M. F. identifie la vieille ville commerçante de Tagara, connue par les inscriptions, par Ptolémée et par le *Périples de la mer Erythrée*, avec Têr (sur les cartes: Thair ou Ther) dans le district de Naldrug, sur le territoire du Nizâm (lat. 18° 19', long. 76° 12').

M. A. STEIN. — *Archæological Discoveries in the Neighbourhood of the Niya River.*

M. S. rend compte dans cette lettre des nouvelles découvertes qu'il a faites dans le Turkestan Chinois, au Nord de Niya et dont nous avons déjà rendu compte (p. 169). Ajoutons ce détail qu'« un des sceaux d'argile montre une Pallas Athènè bien gravée, avec le bouclier et l'égide; un autre, de plus grande dimension, un Eros assis, d'un bon travail grec. » Ces découvertes remontent au mois de février. Une lettre du même auteur, datée du 24 mai et publiée dans ce même fascicule du *J. R. A. S.*, p. 642, donne des renseignements encore plus intéressants sur les fouilles du *stûpa* de Rawak, au N. E. de Khotan; « Dans la grande cour quadrangulaire qui enfermait le *stûpa*, beaucoup de reliefs en stuc, pour la plupart des Buddhas ou des Bodhisattvas colossaux, ont été mis au jour. Ils montrent l'affinité la plus étroite avec l'art du Gandhâra, et, à en juger par les nombreuses trouvailles de monnaies, appartiennent probablement aux tout premiers siècles de notre ère. . . » M. S. a également fait une édifiante enquête sur l'industrie des faux mss. et xylographes « en caractères inconnus », qui a fleuri à Khotân de 1895 à 1898.

\*  
\* \*

*Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society, 1900 (Colombo, 1901).*

D. W. FERGUSSON. — *A chapter in Ceylon History in 1630.*

L'article a trait aux abus dont les Singhalais étaient victimes sous la domination portugaise. La matière en est fournie par deux lettres: l'une est du roi de Portugal; dans l'autre Ambrosio da Freitts da Camara explique avec beaucoup de candeur les excellentes raisons qu'avaient les Singhalais « d'envoyer notre sainte Religion au diable. » — Le même auteur publie dans un autre article quelques renseignements sur João Rodriguez de Sá e Menezes.

O. COLLETT. — 1<sup>o</sup> *Contribution à la Malacologie de Ceylan.* — 2<sup>o</sup> *Huitres perlières et pêcheries de perles.*

H. C. P. BELL. — *Rapport de l'Archæological Commissioner pour 1899.*

L'*Archæological Survey* a été réorganisé et le budget augmenté de 40.000 roupies; un assistant pour la surveillance des fouilles et deux épigraphistes, MM. D. N. de Z. Vikramasimha

et B. Gunasekara ont été attachés au service. Pour la première fois des fouilles ont été exécutées simultanément à deux centres de recherches, Anurâdhapura et Sigiriya ; ces dernières fouilles sont terminées et l'on devait entreprendre en 1900 celles de la vieille capitale de Polonnaruwa. Enfin nous pouvons espérer une publication systématique et scientifique des anciennes inscriptions de l'île dans la future *Epigraphia Zeylanica*.

\* \* \*

Journal of the Asiatic Society of Bengal. Vol. LXIX, Part I, n° 2, 1900.

A. F. RUDOLF HOERNLE. *An Epigraphical Note on Palm-leaf, Paper and Birch-bark.*

M. H. résume à notre usage le résultat de sa longue expérience des mss. asiatiques. Les deux palmiers qui fournissent les feuilles à écrire sont le Talipat (*Corypha umbraculifera* ou *taliera*) et le Palmyra (*Borassus flabellifer* [et non *flabelliformis*]). Ce dernier serait originaire d'Afrique : en tout cas son usage dans les mss. indiens de la vallée du Gange n'apparaît qu'à partir du troisième quart du XVII<sup>e</sup> siècle : en revanche il finit par y supplanter presque entièrement le *corypha*, sauf au Bihâr où l'usage exclusif de ce dernier continue jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans l'Inde occidentale, on ne s'est jamais servi que de feuilles de *corypha*. Il est vrai de dire que la feuille de palmier y est remplacée par le papier dès le milieu du X<sup>e</sup> siècle. Dans l'Inde orientale, où l'usage de papier ne commence qu'un siècle plus tard, les deux systèmes vivent côte à côte jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le papier apparaît dans l'Inde du Nord-Ouest avec les Arabes, dès le XI<sup>e</sup>. Hiuen-tsang signale dans le Konkan une plantation d'arbres *tâla*, pour le commerce en gros de la feuille. Al-birûni, qui en note l'emploi, constate également celui de l'écorce de bouleau (*bhûrja*, *betula utilis*) dans l'Inde du Nord-Ouest. Il est à remarquer que les plus anciens mss. sur écorce de bouleau imitent la disposition des mss. sur feuilles de palmier. Ceci, et d'autres raisons techniques, donneraient à penser au Dr H. que le vieil alphabet *brâhmî* a eu son origine dans les ports de la côte occidentale (entre 650 et 550 B. C. ?), aux environs de Bombay, et qu'une partie de ses particularités sont dues au fait qu'il a été d'abord écrit à la pointe sèche sur feuilles de palmier.

H. FRANCKE (Moravian Missionary, Leh). *A collection of Ladakhi proverbs.*

FERD. HAHN (German Evangelical Lutheran Mission). — *A Primer of the Asur dukmâ, a dialect of the Kolarian language* (communiqué par le Dr G. A. GRIERSON).

Babu MON MOHAN CAKRAVARTI. — *An inscription of the time of Kapilendra-Deva of Orissa, from Gopinâthapura, Cattack* (XV<sup>e</sup> s.).

— *An inscription of the time of Nayapâla-Deva, from the Kṛiṣṇadârikâ-temple at Gayâ* (XI<sup>e</sup> s.).

— *Part III, 1900.*

L. A. WADDELL. *The tribes of the Brahmaputra valley : A contribution on their physical Types and Affinities.*

La publication de cet intéressant article a été retardée par le départ du Dr W. à la suite du corps expéditionnaire indien en Chine. Il commence par signaler que l'un des effets de la pénétration anglaise en Assam « sur la route naturelle de l'Inde au cœur de la Chine, le long de la ligne de moindre résistance géographique et ethnique », aura tôt fait de détruire les

langues et les coutumes indigènes : « A la suite du désarmement et de l'occupation militaire de plusieurs points, des routes et, dernièrement, le plus puissant de tous les facteurs de désintégration sociale, les chemins de fer sont rapidement poussés à travers ces montagnes jadis redoutées. Il n'est pas rare, dit-on, de voir un Naga, qui, il y a deux ou trois ans, était un sauvage nu et « chasseur de têtes », du type le plus prononcé, aujourd'hui vêtu d'un complet de drap et portant un parapluie de Manchester, prendre son billet à la prochaine gare... » Malheureusement pour la science, continue le Dr W., on ne fait rien pour conserver le souvenir des vestiges de société préhistorique (matriarcat, etc.) qui subsistent encore au milieu de ces tribus, infiniment plus primitives que celles de l'Inde propre. Il a du moins mis à profit ses loisirs pour continuer de ce côté les études qu'il avait entreprises parmi les tribus du Sikkhim et du Bhutan ; celles-ci sont d'ailleurs plus apparentées à celles de l'Assam qu'aux populations trans-himalayennes du Tibet. Il nous donne ici une série de notices ethnographiques rangées par ordre alphabétique, des tables de mensurations et dix-sept planches photographiques consacrées aux tribus de la vallée du Brahmapoutre, Abor, Ahom (Asom, d'où Assam), Chins, Kasias, etc. et les fameux Nagas dont le nom, soit dit en passant, signifierait seulement « sauvages montagnards ».

The Indian Antiquary. (Mai à juillet 1901).

H. HIRSCHFELD. — *New researches into the Composition and Exegesis of the Coran* (Mai et juin).

R. C. TEMPLE. — *Extracts from the Bengal Consultations of the XVIII<sup>th</sup> Century relating to the Andaman Islands* (Mai). — *An unpublished XVIII<sup>th</sup> century Document about the Andamans*. (Juin.)

S. M. CAMPBELL. — *Notes on Spirit Basis of Belief and Custom*. (Mai et juillet.)

N. M. VENKATASWAMI. — *Folk-lore in the Central Provinces*. (Mai).

J. F. FLEET. — *Spurious Indian Records*. (Juin).

La substance de cet article a été lue, sous le titre de « Curiosités de l'Épigraphie indienne », devant la section indienne du XII<sup>e</sup> congrès international des Orientalistes, à Rome, le 10 octobre 1899. M. F. non seulement établit l'existence de faux documents épigraphiques, forgés le plus souvent pour servir de titres de propriété, mais donne la liste de 59 d'entre eux ; ils sont en grande majorité gravés sur plaque de métal : cinq seulement sont sur pierre.

— *Notes on Indian History and Geography*. (Juillet.)

M. F. identifie le pays de Sindavādi (district de Bellary etc.) et autres districts de l'Inde du Sud et en esquisse l'histoire d'après des inscriptions du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle.

PROF. A. WEBER. *The Çatruñjaya-Māhātmyam (a contribution to the history of the Jainas)* édité par J. BURGESS. (Juin et juillet.)

Nous avons déjà eu plus haut l'occasion de dire ce qu'est un *māhātmya* (v. p. 364, n. 2). Celui-ci est consacré au panégyrique de la sainte colline de Çatruñjaya, à Palitana (Gujerate), l'un des plus grands centres de pèlerinage pour les Jainas. L'article reproduit l'analyse qu'en a donnée depuis longtemps le Prof. Weber, avec quelques additions.

— *On the history of Religion in India.* (Juillet.)

C'est encore une traduction (due à M. G. Grierson) d'un article du Prof. Weber, — magistral résumé qui échappe à l'analyse — de l'histoire des religions de l'Inde, depuis les temps dits védiques jusqu'à nos jours. Notons que le Prof. Weber maintient l'idée que la légende et les fêtes de Kṛiṣṇa seraient inspirées de celles du Christ. On s'étonne de trouver encore sous le patronage d'un si grand nom des expressions comme « l'expulsion du Bouddhisme de l'Inde ». La conclusion est curieuse : « Pour l'Inde nous ne pouvons pas espérer de salut aussi longtemps que, d'une part, elle n'aura pas absolument rompu avec cette habitude traditionnelle (celle de déifier ses *guru* ou précepteurs spirituels) et d'autre part, que les forces physiques de son peuple ne retrouveront pas une vie et une vigueur nouvelles grâce à la réadoption de la viande comme nourriture... » Le patriarche des études indiennes prend position comme ennemi décidé du régime végétarien.

CH. PARTRIDGE. — *A complete verbal Cross-Index to Yule's Hobson-Jobson or Glossary of anglo-indian Words.* (Juin et juillet.)

---

The Orient. — No 3. Juillet 1901.

D<sup>r</sup> G. TOKIWAJ. — *Wer is der Bhikṣu Kun-tou-po-han?*

Identification de ce nom, porté par l'un des dix-huit grands *arhat* ou *lohan* des temples bouddhiques chinois, avec Kuṇḍopadhāniyaka, surnom du fameux *bhikṣu* Pūrṇa (Cf. Eug. Burnouf, *Introd. à l'histoire du Bouddhisme indien*, p. 260, n. 1, et *Divyāvadāna*, II, p. 44).

J. YAMAGATA. — *Histoire d'une conspiration chrétienne* (au Japon, XVII<sup>e</sup> siècle).

Miss E. R. SCIDMORE. — *Buddhu-Gaya.*

Simple récit de touriste qui a lu les pèlerins chinois. Le nom véritable est Bodh-Gaya.

B. KISHIMOTO. — *The NO Drama and KYOGEN Comedietta.*

*Mélanges.* — La bibliothèque de feu Max Müller aurait été acquise par l'Université de Tokyo au prix d'environ 36.000 *yen*, frais de transport compris.

---

Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft. Vol. LV, fasc. 2.

H. OLDENBERG. *Zu Hiranyakeçin, Grhy.*, I, 11, 1.

M. O. défend contre Böhtlingk l'interprétation qu'il a donnée de cette stance dans les *Sacred Books of the East*.

W. CALAND. *Zur Exegese und Kritik der rituellen Sūtras.*

34. *prāna* = expiration, *apāna* = inspiration — 35. Reprend l'interprétation de *Vaitānasūtra* 12, 14, donnée par Garbe — 36. Corrections apportées au texte de l'*Apastamba-Crauta-sūtra* de Garbe.

H. OLDENBERG, *Rgveda*, VI, 1-20.

Spécimen d'un travail critique sur le texte entier du *Rgveda*, que M. O. s'est proposé d'entreprendre.

J. H. MORDTMANN. *Uigurisches*.

Lettre de Nedjib Assym Bey, qui vient de découvrir dans la bibliothèque d'Aja Sophia un nouveau manuscrit ouïgour.

---

Tijdschrift voor indische Taal-, Land- en Volkenkunde. Vol. XLIV, fasc. 1.

A. C. KRUIJT décrit les différentes pratiques en usage dans la tribu des Toradja (centre des Célèbes) pour faire tomber la pluie. Le premier procédé consiste à essayer d'attendrir les divinités, par exemple en faisant pleurer des guirlandes de moules suspendues aux arbres du rivage ; si ce moyen ne réussit pas, on peut encore exciter leur courroux (qui se manifestera également par un orage) en faisant commettre par un homme de la tribu quelque inceste ou crime contre nature. Certains sorciers nommés *sando* ont la spécialité de commander à la pluie et de la chasser, etc. — Dans un autre article le même auteur étudie encore la manière *toradja* de consulter les augures, au moyen de grains de maïs, de cordelettes, de noix de coco, etc.

M. JOUSTRA. — *L'écriture et la prononciation de la langue des Batak-Karo.*

J. KNEBEL — *Varia javanica.*

Traditions et renseignements de source indigène sur les sajets suivants : 1<sup>o</sup> *La tribu des Orang-Kalang* (étude ethnographique) ; 2<sup>o</sup> *Pasar Londa* (épisode d'une guerre entre deux chefs javanais en 1664) ; 3<sup>o</sup> *La légende de Telaga Pasir* (trouvaille d'un œuf magique qui change celui qui le mange en serpent) ; 4<sup>o</sup> *Sur la fête Tenghib* (fête qui se célèbre le septième mois de la première grossesse et où la femme enceinte est baignée en sept espèces d'eaux, frottée de sept espèces d'onguents, revêtue successivement de sept parures, etc.) ; 5<sup>o</sup> *La légende de Njai-Ageng Nagapertala* (serpent de pierre que l'on va consulter comme oracle) ; 6<sup>o</sup> *Les voleurs et leur argot* (notes sur les contrebandiers d'opium, etc.) ; 7<sup>o</sup> *Sur la propreté des Javanais* (détails plutôt répugnants sur les diverses manières de faire la chasse aux animaux parasites etc.)

S. VAN RONKEL. *Un conte d'espiègle et un conte de cerf-nain en langue Ran-géane.*

J. BRANDES publie deux vieux rapports sur le Boroboudour antérieurs à 1814, date qui marque l'arrivée de Cornelius en cet endroit. Le premier est tiré du *Babad Tanah Djawi* et nous reporte à l'année 1709 ; le second se trouve dans un manuscrit javanais traitant d'événements de l'année 1758.

. Bijdragen tot de Taal -, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch -  
Indie. Vol III, fasc. 1 et 2.

C. VAN DEN BERG publie un long et intéressant travail sur les origines, le développement et l'organisation actuelle de la communauté musulmane indigène à Java et à Madoura.

F. KOHLBRUGGE étudie les coutumes de l'Insulinde au sujet du nom qu'il s'agit de donner à l'enfant nouveau-né.

D. ENGELHARD. Etude accompagnée d'une carte sur le district de Doessoulanden (Bornéo).

C. POENSEN étudie dans une *babad* (chronique) javanaise la vie de Mangkubumi, le premier sultan de Ngajogyakarta.

M. PLEYTE. *Contribution à l'étude du Mahâyâna à Java.*

A. KERN. *Sur une tribu parlant le javanais dans la résidence de Preanger (Iles de la Sonde).*

H. INYNBOLL nous fait connaître la traduction en vieux javanais de quelques stances indiennes qui se trouvent suivies de leur original sanskrit dans un mss. de Leyde appelé *Sâra-samuccaya*.

---

# CHRONIQUE

## INDO-CHINE

— **Ecole Française d'Extrême-Orient.** — M. P. Pelliot, professeur de chinois, s'est embarqué pour la France, le 19 juillet, en congé de convalescence.

— M. Ed. Huber, attaché à l'Ecole, après avoir pris la part la plus active au classement de nos livres chinois, tibétains et mongols, vient de partir en mission dans la Chine méridionale. Le but tout spécial de son voyage est de visiter les couvents bouddhiques et les bibliothèques privées — il n'en est pas d'autres en Chine — de Canton et de Fou-tchéou. Il n'a pas manqué de se rendre, en passant à Hué, au bureau des Annales, où il a reçu le meilleur accueil et où il se promet de revenir.

— Avec le consentement de M. le Directeur général des Travaux publics, M. H. Dufour, architecte diplômé par le gouvernement, inspecteur des Bâtiments civils, a été détaché à l'Ecole pour une période de trois mois. M. Dufour se propose d'étudier le « Bayôn » d'Angkor-thom — assurément le monument le plus original qu'ait produit l'architecture Khmère.

— M. Ch. Carpeaux, chargé d'une mission d'études archéologiques en Indo-Chine, a été mis par M. le Gouverneur général à la disposition du Directeur de l'Ecole et adjoint à M. Dufour. Il s'occupera particulièrement du soin de photographier et d'estamper les bas-reliefs qui décorent les galeries du Bayôn.

— M. le Général commandant en chef a consenti à détacher pour trois mois, à l'Ecole, M. le capitaine Bonifacy, de l'infanterie coloniale, breveté pour la connaissance de l'annamite et des caractères chinois. M. Bonifacy achève en ce moment ses études sur les Mán Quán Cốc, (v. p. 283) et a l'intention de les étendre aux autres groupes de Mán (Cao lan, Quán trảng, Đại bản etc.) qui habitent les provinces tonkinoises de Thái-nguyên, Vĩnh-yên, Tuyên-quang et Hưng-hóa.

*Bibliothèque.* — M. le Gouverneur général a fait don à la Bibliothèque des ouvrages suivants :  
E. AYMONIER. — *Le Cambodge (Le royaume actuel)*. Paris, Leroux, 1900. In-8°, 478 pp.  
(Pour un premier compte-rendu, v. p. 46).

A. PAVIE. — *Géographie et voyages. Exposé des travaux de la mission Pavie, Indo-Chine, 1879-1895. (Introduction, première et deuxième périodes = 1879-1889)*. Paris, Leroux, 1901. In-4°, 328 pp., 18 cartes, 140 illustrations et un portrait de l'auteur par P. Renouard (v. le compte-rendu, p. 372).

Collection COURTELLEMONT. *L'empire colonial de la France. Madagascar, la Réunion, Mayotte, les Comores, Djibouti* (Préface de M. Chailley-Bert ; texte par le R. P. Piolet et M. Ch. Noufflard ; illustrations directes d'après nature par M. G. Courtellemont). Paris, Firmin-Didot et Challamel, 1901. In-4°, 218 pp., 149 ill.

— Le gouvernement de l'Inde britannique a fait don à la Bibliothèque de trois nouveaux volumes de l'*Archæological Survey of India*, tous les trois édités, ainsi qu'il convient à des publications archéologiques, avec un grand luxe d'illustrations. Ce sont :

J. BURGESS. — *The Muhammadan Architecture of Ahmadabâd* (Part I., A. D. 1412 to 1520). Londres, 1900. 112 planches.

EDM. W. SMITH. — *Moghul Colour Decoration of Agra*. Allahabâd, 1901. 103 planches.

V. A. SMITH. — *The Jain Stûpa and other Antiquities of Mathurâ*. Allahabâd, 1901. 107 planches (v. p. 375).

— Le gouvernement des Indes Néerlandaises a fait don à notre Bibliothèque du volume suivant, qui a paru sous ses auspices :

Dr J. BRANDES. — *Description des manuscrits javanais, balinois et sassaks légués par feu le Dr Van der Tuuk à la bibliothèque de l'Université de Leyde*, Batavia, 1901 (tome premier).

— M. l'Inspecteur général des Douanes impériales chinoises, à Shang-hai, nous a envoyé, sur notre demande, plusieurs des ouvrages de statistique publiés par ses soins. Nous avons reçu :

1<sup>o</sup> *Returns of Trade and Trade Reports for the year 1900* (en deux parties intitulées, 1<sup>o</sup> : *Rapport sur le commerce de la Chine et résumé des statistiques* ; 2<sup>o</sup> *Rapports et Statistiques pour chaque port et Rapport sur le commerce de la Chine avec l'étranger*) ;

2<sup>o</sup> La *Gazette des Douanes (Customs Gazette)*, nos 129 et 130, janvier-mars et avril-juin 1901 ;

3<sup>o</sup> Le *Medical Report* pour le semestre finissant le 31 mars 1900 (n<sup>o</sup> 59) ;

4<sup>o</sup> La *liste des phures, bouées etc. de Chine pour 1901* (n<sup>o</sup> 29), avec huit cartes,

Nous espérons que l'envoi de ces utiles documents sera continué à notre Bibliothèque.

— La Société Asiatique de Paris a donné une nouvelle marque de l'intérêt qu'elle porte à l'École en faisant don à notre Bibliothèque de près d'un demi-siècle du *Journal Asiatique* (1853-1900) et de la belle traduction des *Prairies d'or* de Maçoudi par son président, M. Barbier de Meynard.

— M. le Résident supérieur au Cambodge a fait don à la Bibliothèque d'un volume autographié contenant une *Etude sur l'alphabet cambodgien* et un *Manuel de langue cambodgienne*, par JEANNEAU. A côté de quelques théories linguistiques contestables, cet ouvrage, qui date de 1870, contient, sous forme de vocabulaires ou de dialogues, quantité de renseignements précieux sur la langue, l'organisation politique et sociale, et les us et coutumes du Cambodge. (Cf. p. 281).

— M. le Résident supérieur au Tonkin a également fait don à la Bibliothèque d'un exemplaire autographié du *Cours de Chũ-Nôm*, de M. A. CHÉON, divisé en trois parties : 1<sup>o</sup> *Formation des Chũ-Nôm et vocabulaire élémentaire par catégories* ; 2<sup>o</sup> *Analyse des Chũ-Nôm des « Cent textes »*, (recueil qui fait suite au cours de langue annamite) ; 3<sup>o</sup> *Transcription en Chũ-Nôm des « Cent textes »*. Il a également fait parvenir un exemplaire imprimé de ce *Recueil des Cent textes* et du *Cours de langue annamite* qui vient de paraître chez F.-H. Schneider, à Hanoi.

— Nous avons reçu du R. P. Boucher, recteur du collège de Zi-ka-wei, le *Nankin port ouvert* de feu le R. P. Louis GAILLARD (Shang-hai, imprimerie de la mission catholique, 1901), qui forme le n<sup>o</sup> 18 des *Variétés Sinologiques*.

— Nous avons reçu les volumes n<sup>o</sup> 9 et 10 de la « Bibliothèque d'Études » qui fait partie des *Annales du Musée Guimet*. Ce sont :

NATHAN SÖDERBLOM. — *La vie future d'après le Mazdéisme, à la lumière des croyances parallèles dans les autres religions, étude d'eschatologie comparée*, traduite du manuscrit suédois de l'auteur par J. de Coussanges. Paris, E. Leroux, 1901.

H. KERN. — *Histoire du Bouddhisme dans l'Inde*, traduite du néerlandais par Gédéon Huet. Paris, E. Leroux, 1901 (Tome premier).

— M. P. Macey, commissaire du Gouvernement à Muong-son, nous a adressé trois études fort bien faites sur les groupes ethniques suivants : 1<sup>o</sup> les *Khàs khaó*, les *Khàs thié* des Siamois, qui s'appellent eux-mêmes *K'mous* et possèdent un grand nombre de villages ; 2<sup>o</sup> les *Pou-hoc*, qui au contraire ne représentent guère qu'un millier d'individus ; 3<sup>o</sup> les *Pong* qui se nomment eux-mêmes *Pou-K'emieng* et comptent environ cinq cents familles. Ces trois variétés de Khàs sont les seules que renferme la province des Hua Phans. Chaque étude comprend une notice ethnographique et un vocabulaire rédigés sur le plan de l'« Instruction pour les Collaborateurs de l'École française d'Extrême-Orient ».

— Nous avons reçu de M. le capitaine Maire, un vocabulaire *mán còc*, accompagné de notes grammaticales et d'un recueil d'expressions usuelles. M. le Général en chef nous a éga-

lement transmis du même auteur une étude ethnographique sur les Mán, très curieusement et abondamment illustrée.

— M. le lieutenant de Pélacot nous a adressé une intéressante étude historique sur le Tra-ninh, accompagnée d'une liste généalogique des rois de Xieng-Khouang (Haut-Laos).

— M. Finot a mis à profit son voyage en Europe pour enrichir notre Bibliothèque. Le fonds européen vient de s'accroître par ses soins de plus de cinq cents volumes, dont quelques-uns fort rares et tous relatifs à l'Extrême-Orient.

*Musée.* — M. le Gouverneur général a fait don au Musée d'un beau gong ancien, en bronze, de travail chinois.

— M. de R. a enrichi la section ethnographique de treize nouveaux objets provenant des Battah (Indes Néerlandaises); ce sont des instruments de musique, un masque, des armes, une amulette contre les balles, etc., et une très curieuse déclaration de guerre consistant en une lettre écrite sur un morceau de bambou, un glaive en bois, une pointe de lance en bambou et une torche symbolisant l'incendie.

— Au mois de juillet dernier M. le Gouverneur général nous a transmis une lettre de M. O'Connell, alors résident à Soai-Rieng (Cambodge), par laquelle ce dernier lui annonçait, conformément aux dispositions de l'arrêté du 9 mars 1900, les découvertes qu'il venait de faire dans les restes d'un édifice en briques, appelé Bassak (prononciation annamite: Bathak), dans la province de Rom-duol. Notre collaborateur, M. Adh. Leclère, nous signalait en même temps tout l'intérêt de ces trouvailles. Comm. elles provenaient d'un monument entièrement ruiné, nous avons demandé et obtenu l'entrée immédiate au Musée, vu leur rareté et leurs petites dimensions, de tous les objets de métal: quant aux statues de pierre et autres sculptures, nous avons dû remettre à plus tard le soin de décider de leur destination. M. Thouvenin, successeur de M. O'Connell, nous a fait parvenir le 10 août dernier une collection comprenant: deux petites statues et deux statuettes en bronze, avec divers fragements, dont quelques-uns appartiennent à une statue de plus grandes dimensions; deux cymbales, un grelot (probablement détaché du cou d'un Nandi), des mortiers, des têtes de Nāga, des morceaux de socles, et un grand nombre de débris du même métal; deux feuilles d'arbre, et une bague en or; une trentaine de gemmes (cristal de roche, cornaline, améthyste, etc.,) dont deux gravées et portant l'une l'empreinte d'une conque, l'autre d'un poisson: enfin deux statuettes de Ganēça en pierre. Il va de soi que les fouilles de Bassak, puisqu'on a tant fait que de les entreprendre, seront méthodiquement continuées et menées à bonne fin par les soins de l'École. Nous publierons ultérieurement une notice détaillée sur les édifices mis au jour et les objets qui en sont sortis.

— Notre collaborateur, M. P. Odend'hal, résident de France à Phanrang, a fait entrer au Musée le «trésor» trouvé au cours des travaux de déblaiement du temple de Po-Klong-Garai (*Inv. som.*, n° 17-20) par M. H. Parmentier, membre de l'École (*v. ci-dessous*).

A ce trésor est venu se joindre un autre vase de terre grise, à quatre godrons, — col, bec et anse brisés — que M. H. Parmentier a également trouvé près du soubassement des tours de Hoà-lai (*Inv. somm.*, n° 28-30).

— M. P. Macey, commissaire du gouvernement à Muong-son, outre les études énumérées plus haut, nous a fait parvenir pour le Musée cinq Buddhas de bronze de l'ordinaire style laotien; ces statuettes proviennent de fouilles pratiquées dans les *that* en ruine de Muong-Hua Muong, l'ancienne première capitale des Hua-Phans Ha Tang Hoc (Hua Phans cinq, plus un sixième). Il y a joint les renseignements suivants :

« On peut faire remonter leur origine aux premiers temps de la conquête du pays par le Roi de Vien-Chang, Tiao Anou; c'est-à-dire vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, ou entre les années 1108 et 1112 de l'ère laotienne. La tradition dit qu'à cette époque furent instituées les deux capitales de la nouvelle conquête: Muong Hua Muong, première capitale, (Hua pò), et Muong Xieng Khò, seconde capitale (Hua mè), soit: capitale "père" et capitale "mère". Pour marquer cette nouvelle ère de l'histoire du royaume de Vien-Chang et donner

son empreinte à la conquête, on construisit, dans les deux nouvelles capitales, des pagodes et des *that* qui, depuis, furent dévastés et détruits par les Siamois, les Hôis, les Annamites et les Khâs révoltés, en vue de s'emparer des matières et pierres précieuses enfouies, suivant l'usage, dans leurs fondations. De tous ces édifices élevés à grands frais, il ne reste, après un siècle et demi environ, que des débris informes que la puissante végétation de la forêt et les terrassements des termites ont recouverts... »

— M. le lieutenant Oum, en rentrant de sa mission au Darlac, nous a fait parvenir, par l'intermédiaire de M. Adh. Leclère, un fragment d'acrotère, en grès, représentant la silhouette d'un Nandin; ce morceau provient d'un temple nouvellement découvert et très probablement cham, qui serait situé au confluent de l'Au-Thâl et du Ja-Leou, près du village de Tali dans le Darlac, à deux journées au Nord de Ban-Don. Les linteaux de grès de la porte porteraient des inscriptions, naturellement inédites; le temps a malheureusement manqué à M. le lieutenant Oum pour les estamper.

— Nous sommes heureux d'annoncer l'entrée au Musée de la stèle de Vat-Pou, récemment trouvée près de Bassac (Laos) par le R. P. Couason (v. p. 162).

— Notre collaborateur, M. H. Dufour, a fait don au Musée de 24 cachets cambodgiens en bois et un en ivoire: il a également réuni un grand nombre d'empreintes de ces cachets, qui sont d'une exécution extrêmement artistique et sur lesquels il prépare une étude.

Par son intermédiaire, M. Thouvenin a ajouté à notre collection dix-huit autres cachets du même genre, provenant de la résidence de Soai-Rieng.

— Le Musée a acquis de M. Knosp, architecte à Hanoi, une collection de numismatique comprenant un total de 1933 monnaies ou médailles se décomposant ainsi: 692 pièces annamites; 980 chinoises; 146 de diverses provenances (Corée, Japon, Cambodge, Siam); 63 amulettes; 62 non classées. Cette collection constitue un premier fonds chinois et annamite que des achats et des trouvailles du genre de celles déjà faites sur l'emplacement de Dai-la (v. p. 38) continueront à développer.

— Le Musée a également fait l'acquisition par l'obligeant intermédiaire de M. Bouyeure, résident de Nha-trang, d'un beau fusil damasquiné d'or et à crosse finement sculptée; une inscription incrustée en caractères d'or sur la couche le dénomme « fusil à l'écho céleste » et le date de la première année du règne de Ty-Đức (1850), à qui il doit avoir appartenu.

A cette arme sont encore venues se joindre par achat deux jolies boîtes à bétel en cuivre ciselé et décorées de plaques d'or repoussé, de travail également annamite.



FIG. 72.

**Annam.** — M. Parmentier, architecte, membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, nous communique les renseignements suivants sur les objets qu'il a récemment découverts auprès d'un temple cham voisin de Phanrang (*Inv. sommaire* 17-20) et qui depuis sont entrés au Musée:

« Au cours des fouilles exécutées dans le courant du mois d'août 1901 au sanctuaire de Po-Klong-Garai, fouilles qui avaient pour objet d'en déterminer plus exactement les dispositions architecturales,

nous avons eu la bonne fortune de mettre la main sur une cachette qui contenait une partie du trésor du temple. Cette cachette renfermait dix-huit pièces de métal: un plat en argent, quatorze vases de même nature, deux vases en argent doré, un vase en or (fig. 72-73). Ces pièces

étaient réunies, paraît-il, dans une caisse en bois dont les débris sont tombés en poussière, lors de l'extraction; elles étaient abritées sous une ou deux grosses pierres qui formaient voûte au-dessus, car elles s'appuyaient sur le mur de la terrasse à l'extérieur du monument; ce dépôt a été trouvé vers le milieu de la paroi N. de cette terrasse.

« Le plat est circulaire et n'a guère plus de vingt-cinq centimètres de diamètre; les grands vases d'argent (fig. 73, 1) en comptent une vingtaine en hauteur; les autres, une quinzaine; le vase d'or (fig. 72), une dizaine. Ils sont tous de forme à peu près semblable, et comportent un couvercle retenu par une chaînette (fig. 73, 3). Ces couvercles sont ornés comme le marli du plat d'un ou deux rangs de godrons (fig. 73, 2). C'est là d'ailleurs leur seule décoration; elle est obtenue, comme la masse même du vase, par un repoussé sur une forme en creux. La structure en est curieuse; peut-être donne-t-elle l'explication d'un passage obscur de l'inscription XXX (408 A 2, st. 2) de Bergaigne: il s'y agit d'un vase en trois pièces, qu'il propose d'entendre par couvercle, vase et plateau; ceux-ci, outre le couvercle, sont formés de deux écuelles opposées. Le joint de suture est sur la panse du vase; il est d'ailleurs généralement désoudé. Mais l'auteur de l'inscription eût-il attaché tant d'importance au détail de cette structure ?

« Il est à présumer que cette cachette fut pratiquée par les Chams lors de la conquête annamite; c'est-à-dire qu'elle serait contemporaine de la fin du xve siècle A. D. Il est probable également que les vases ne sont pas antérieurs à la fondation du temple qui date du règne de



6  
FIG. 73.

Cri-Jaya-Sinhavarman III (début du xiv<sup>e</sup> A. D.). Peut-être sont-ils mentionnés dans l'inscription de la face extérieure du pilier N. du monument: M. Aymonier, malheureusement, n'a pas consigné la fastidieuse énumération des vases donnés au temple. Un seul fait est à retenir dans leur situation: c'est que la cachette est bien postérieure à l'érection du monument; car elle date vraisemblablement d'une époque où les terres avaient commencé à s'accumuler le long des murs de la terrasse; ceux-ci, qui n'ont guère que deux mètres, étaient presque complètement enterrés lors de nos travaux.

« Nous ne nous étendrons pas davantage sur les particularités de cette cachette que nous n'avons point vue nous-mêmes: cette découverte eut lieu un des rares jours où d'autres soins nous empêchèrent de suivre exactement le travail des fouilles: celle-ci fut menée à fond et très-rapidement dans l'espoir que la trouvaille échapperait; et ce n'est pas sans quelque diplomatie que nous sommes parvenus à nous faire monter la nouvelle cachette.

« Une autre trouvaille fut faite sous nos yeux à l'angle N.-E., au retour du petit pylône d'angle.

C'est celle d'un vase en terre, d'une forme générale élégante (fig. 72), à fond courbe. Une brique posée à plat en protégeait le large orifice. Au fond était une petite cassette en bronze (fig. 72) pleine d'ossements calcinés. Les Chams, par tradition, nous affirmèrent que ces débris avaient pour origine le crâne du mort incinéré; ces fragments sont trop petits pour que nous en décidions.

« Enfin deux bagues furent trouvées: l'une est un anneau d'argent plat orné d'un simple décor (fig. 73, n° 5 et 6) qui provient des déblais de l'angle S.-E. de la tour centrale; l'autre fut extraite du guano de chauves-souris qui encombrait la tour, lors de son nettoyage (fig. 73, n° 4).

« La position de ces divers objets n'autorise aucune conjecture spéciale sur leur époque: tout au plus peut-on dire qu'il doivent être postérieurs au monument.

« Nous ne croyons pas que l'édifice contienne d'autres cachettes; nos travaux de déblaiement, à peu près complets, les eussent mis au jour. Seul le sanctuaire, comme les rares tours que les Annamites n'ont point fouillées, pourrait peut-être cacher d'autres dépôts sous son dallage. Par respect pour le culte encore rendu au dieu intérieur, nous n'avons pas voulu y faire des fouilles dont le résultat d'ailleurs nous paraissait fort douteux (1). »

Ajoutons que M. H. Parmentier a eu également la bonne chance de dégager une inscription gravée sur les trois faces d'un petit rocher de forme pyramidale situé en contrebas de la terrasse du temple du côté de la façade Est. Il en a rapporté deux bons estampages.

— Notre collaborateur, le R. P. Cadière, nous envoie la description suivante de la statue de la grotte de Chuà-hang, dont il a déjà été question plus haut (p. 207) et qui nécessite l'adjonction d'un nouveau numéro à l'*Inventaire sommaire* :

« Cette statue se trouve sur le territoire du village de Bó-Khê (Quảng-binh) à quelques centaines de mètres au Nord du cap Đa-nhày, et à la même distance du bord de la mer, le long de la petite chaîne de colline dite de Đa-nhày. La grotte où elle se trouve, appelée Chuà-hang, « la pagode de la grotte », est élevée au-dessus du niveau du sol de deux mètres environ; elle est précédée d'escaliers en pierres grossièrement assemblées; à l'ouverture, il y a quelques pans de murs de construction récente et quelques troncs de colonnes ou autres pièces de charpente provenant d'un petit édifice incendié. Deux grands arbres s'élèvent de chaque côté. La grotte a une ouverture très étroite; la chambre, où est la statue, mesure environ 2 mètres de large sur 4 de profondeur et 1<sup>m</sup> 50 de hauteur; elle se termine par un boyau de 8 à 10 mètres de profondeur, où l'on pénètre en rampant. La statue est au fond de la salle, dans une petite niche en maçonnerie de construction récente. Au coin, à gauche, en entrant, sous une couche de sable et de pierres, j'ai mis à jour de larges briques superposées qui devaient former le piédestal primitif de la statue. J'ai fait creuser 0<sup>m</sup> 80 environ sans en voir la base. Les briques, très ramollies par l'humidité, ont cela de particulier que, à la terre rouge qui les compose, on a



FIG. 74.

mélangé de la balle de riz en petite quantité. Le sol de la grotte paraît avoir été considérablement exhaussé.

(1) La fig. 72 représente à droite : le vase d'or; à gauche : l'urne et la cassette à reliques. — Le dessin de la fig. 73 nous montre : 1°, un vase d'argent (tous les vases sont à la même échelle); 2°, des décors de couvercles; 3°, un bout de chaînette et des maillons; 4 et 5, les bagues; 6, la bague n° 5 développée.

« La statue, en pierre dure, repose sur un socle attenant, de la même pierre, de 0<sup>m</sup> 30 de largeur sur 0<sup>m</sup> 25 en profondeur et 0<sup>m</sup> 04 d'épaisseur. Elle a environ 0<sup>m</sup> 35 de hauteur (dimensions approximatives).

« Le buste est en général bien conformé ; mais la tête, assez fortement penchée en arrière, est moins régulière. Elle a été détachée et recollée avec de la cire. Il manque la moitié de la main gauche. Les Annamites disent que le tigre, étant une nuit entré dans la grotte, sauta sur la statue croyant que c'était une personne vivante et la mutila ainsi. La chevelure est formée de petites tresses descendant du sommet de la tête où se trouve un gros chignon placé, non à l'annamite, mais tout à fait au sommet de la tête ; de chaque côté des oreilles quelques mèches descendent sur les joues. Par derrière, sur le cou, la chevelure est coupée en rond.

« Les oreilles sont larges, longues, proéminentes, à lobes très développés ; le front étroit et bombé : les arcades des sourcils très prononcées ; les yeux à fleur de tête, en amande, non bridés ; le nez petit et épaté ; la bouche lippue ; les lèvres proéminentes, larges, avec une petite moustache en croc, simplement dessinée à la lèvres supérieure : il manque une partie de la joue droite.

« Des deux mains, l'une, la droite, placée sur la poitrine, tient un court chapelet qui descend jusqu'à la main gauche dont il manque une partie et qui était étendue, la paume en l'air, à la hauteur du nombril.

« Les jambes sont bien conformées, repliées en avant, la jambe droite par-devant, le dessus du pied faisant face au spectateur.

« Les ornements consistent en une large ceinture de 0<sup>m</sup>03 environ, avec dessins formés de lignes horizontales et de petits cabochons ; le *langouti* est pris par derrière dans la ceinture, le bout dépassant un peu en haut et venant ressortir par devant, où une large langue retombe sur les jambes croisées : les plis de l'étoffe se marquent sur les cuisses.

Au cou, un collier ou bandeau, large par-devant, allant en s'amincissant vers les épaules, est noué derrière le cou, les deux bouts retombant sur le dos. Les bras portent un bracelet à deux rangs de perles au poignet, et un autre bracelet triple avec large plaque rhomboïdale au-dessus du coude ».

Nous n'avons rien à ajouter à cette description aussi exacte que minutieuse (v. fig. 74). Remarquons seulement que dans l'ensemble la pose et le geste sont des plus gauches. La posture assise à l'indienne, en *padmāsana*, exigerait que les jambes fussent encore plus entrecroisées et la plante du pied droit retournée en-dessus ; la main gauche, qui veut figurer le geste de la méditation (*dhyāna-mudrā*) devrait reposer dans le giron etc. La statue est évidemment l'œuvre d'un médiocre sculpteur et qui commençait à perdre la tradition. Mais la *jutā*, le chignon caractéristique, fait aussitôt reconnaître une figure çivaïte. Rien ne s'oppose même à ce que nous soyons en présence d'un Çiva ascète, forme non moins communément adorée que celle du Çiva orgiaque et dansant. Il se peut toutefois, si le piédestal de la statue était placé à l'entrée de la grotte, qu'elle ne représentât qu'un simple Gaṇa de la suite de Çiva, dans son rôle de *dvārapāla* ou gardien de la porte. On peut en rapprocher une autre image chame, encore plus maladroitement exécutée (fig. 75) et dont nous devons la



FIG. 75.

communication à M. H. Parmentier. (1) Ces spéculations iconographiques sont d'ailleurs sans grande portée. Ce qui nous intéresse davantage — l'habitude des fidèles étant de créer les dieux à leur ressemblance — c'est de retrouver au Champa, comme à Java ou au Cambodge

(1) Cette figure est un des nombreux fragments qui ont été trouvés épars dans la citadelle de Binh-dinh et réunis sous la voûte de la porte royale par les soins de M. H. Parmentier. Elle porte le n<sup>o</sup> 22 de ce petit musée improvisé et mesure une soixantaine de centimètres de hauteur. Elle provient très probablement, ainsi que les autres sculptures, de l'ancienne citadelle de Cha-ban, située à 8 kil. au N. de Binh-dinh et qui fut une des capitales du Champa (I. S., n<sup>o</sup> 55).

avec leur grand chignon et leur sommaire costume, des types, barbus ou non-barbus, de ces Pâcupatas ou religieux çivaïtes, encore si nombreux dans l'Inde de nos jours. A qui connaît l'horreur traditionnelle des brahmanes pour la mer et les longs voyages, à qui sait que l'hindouisme est une question de caste et non de dogme, de naissance et non de foi, l'« hindouisation », encore que superficielle, de l'Insulinde et de l'Indo-Chine resterait inexplicable, si les bas-reliefs ne nous montraient dans ces *sâdhu*, non moins nomades et mendians que les *bhikṣu* bouddhistes, les véritables propagateurs des cultes sectaires de l'Inde et particulièrement de celui de Çiva. On sait que, au sein de leur pays même, les brahmanes n'ont pas dans la vénération populaire de plus redoutables rivaux que les membres de ces confréries, qui, bien que recrutées pour une bonne part en dehors d'eux, n'en partagent pas moins avec eux la direction religieuse des masses. Nous inclinierions volontiers à croire que la Basse-Asie n'a jamais connu d'autres directeurs spirituels « brahmaniques » que ces religieux aventuriers, de caste plus ou moins authentique (et d'ailleurs dégagés de tout souci de caste) et de règle plus ou moins stricte. Ce sont eux dont nous avons ici l'image; ce sont eux qui apparaissent — seulement infiniment mieux exécutés — sur les bas-reliefs de Parambanan, le chapelet ou la cuiller du sacrifice à la main, à côté des idoles de Çiva ou d'Agni (Dr GRONEMAN, *Tjundi Parambanan*, pl. XXVI et XLII); ce sont ces prétendus brahmanes (ils se donnent le titre de « pandits ») qui font si gaillardement cortège à leur chef, le *Râja-hotar* ou « sacrificateur royal » dans le grand défilé d'Angkor-Vat (V. la description de M. AYMONT, *Journal Asiatique*, 1883, p. 201 et 215). Ce sont enfin ces surprenants « ascètes » ou « pénitents » (*yati*, *tapasvin*, etc...) qui, sur les inscriptions du Cambodge, sont en même temps « sacrificateurs » (*yâjaku*, *hotar*), « chapelains domestiques » (*purohita*) ou « directeurs de conscience » (*guru*) des rois, et parfois couronnent leur carrière à la cour par un beau mariage... Du moins ne pouvons-nous imaginer pour notre part, en si lointain pays, d'autres concurrents brahmaniques aux moines bouddhistes ni d'autres missionnaires à un système social et religieux qui, comme l'Hindouisme, est théoriquement étranger à toute espèce de prosélytisme et censé fermé à toute conversion.

**Laos.** — M. le Résident supérieur au Laos nous a fait parvenir, sur notre demande, tous les documents nécessaires à l'établissement d'un corps de caractères laotiens. Ces documents ont été transmis à M. Finot pour être déposés par lui à l'Imprimerie Nationale, à Paris.

— Des renseignements qui nous arrivent de divers côtés confirment l'existence de plusieurs temples en ruines sur les frontières de l'Annam et des provinces méridionales du Laos. Nous avons déjà signalé plus haut la découverte du lieutenant Oum, et le témoignage irrécusable qu'il en a rapporté. Il nous apprend encore, par oui-dire, qu'« il y a ruines et inscriptions à Palaï-Nao (Phuttadraung) aux sources de la Se-san, et une ruine à Palaï-Chu, dans la vallée du Ja-Anhoun. Les habitants (Djiraï et Bahnar) les respectent beaucoup et n'aiment pas à donner des renseignements sur les endroits où elles se trouvent. Ils attribuent leur bonheur ou leur malheur aux génies gardiens de ces lieux sacrés. » Ce dernier point a déjà été signalé par le R. P. Guerlach : « Dans la région de Bun-tiur<sup>(1)</sup> se trouvent des tours assez élevées, semblables, paraît-il, à celles que l'on rencontre sur la route de Binh-dinh à Qui-nhon. L'une des ces tours renfermerait des statues de grandeur naturelle et deux éléphants en pierre mesurant environ 0<sup>m</sup> 50 de haut. Des inscriptions sont gravées sur les parois. Je tiens ces renseignements d'un Annamite qui a visité ces ruines. Les sauvages n'ont jamais voulu m'y conduire par crainte superstitieuse. On peut se rendre à Bun-tiur par An-khé, Kon-chorah, Vuong-trang, Poïei-pham, Poïei-kluh, Bun-xo, Bun-tiur. On peut y aller aussi du Phu-yèn en passant par Bun-uin, Bun-juron. » Il y a là des découvertes qui n'attendent que d'être faites et que nous croyons devoir indiquer à quiconque sera en mesure de les faire.

(1) Le « Bun-tiur » du R. P. Guerlach est le « Palaï-Chu » du lieutenant Oum. *Bun* (corr. *ban*,) signifie village en laotien et *palei* a le même sens en bahnar; la différence entre *Tiur* et *Chu* est pure question d'orthographe.

**Tonkin.** — Nous publions plus loin *in-extenso* deux arrêtés signés par M. le Gouverneur général les 30 septembre et 1<sup>er</sup> octobre : le premier crée la Commission des Antiquités du Tonkin et en définit les attributions, le second en nomme les membres.

Nos lecteurs pourront bientôt juger, par ses résultats, de l'utilité de cette fondation. M. le Résident supérieur au Tonkin en a signalé l'intérêt à MM. les administrateurs chefs de province par la circulaire suivante :

Hanoi, le 5 novembre 1901.

Messieurs,

« Un arrêté de M. le Gouverneur général, en date du 30 septembre 1901, inséré au *Journal Officiel* de l'Indo-Chine, 2<sup>e</sup> partie, n<sup>o</sup> 86, a créé au Tonkin sous la présidence du Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient une commission dite des antiquités, dont le siège est fixé à Hanoi.

« Ses membres ont reçu pour mission d'inventorier les monuments ou objets ayant un intérêt historique ou artistique, de proposer les mesures destinées à en assurer la conservation, de surveiller les travaux pouvant mettre au jour des antiquités, de signaler les découvertes, de contribuer, en un mot, à la connaissance de l'histoire, de l'archéologie et de l'ethnographie du Tonkin.

« Ils sont également chargés de la surveillance des immeubles et autres antiquités classés parmi les monuments historiques du Tonkin.

« La tâche qui leur incombe ne laisse pas d'être considérable et, pour la mener à bien, il est indispensable, comme M. le Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient m'en a, d'ailleurs, marqué le désir, que les membres de la commission des antiquités trouvent auprès des chefs de province ou de leurs représentants une assistance efficace.

« L'œuvre à laquelle cette commission va se consacrer intéresse le pays à un trop haut degré pour que l'administration locale ne cherche pas à en favoriser la réussite par tous les moyens dont elle dispose.

« J'ai, en conséquence, l'honneur de vous prier de vouloir bien prêter aux membres de la commission des antiquités, chaque fois qu'ils y auront recours, votre concours le plus entier. Je vous serai, en outre, obligé de ne leur refuser aucune des facilités, compatibles avec les exigences du service, qu'ils pourront vous demander, afin de leur permettre d'orienter et d'exécuter les recherches qu'ils vont entreprendre au Tonkin, de la façon la plus profitable au but à atteindre.

« Il serait utile de donner à ce sujet des instructions précises aux autorités indigènes placées sous vos ordres et de prévenir la population de manière à éviter tout malentendu et toute fausse interprétation des travaux auxquels se livreront les membres de la commission ».

---

#### INDE

**Calcutta.** — La *Gazette of India* du 25 octobre publie la proclamation qui institue, à partir du 9 novembre, la nouvelle province dite « de la Frontière du Nord-Ouest ». Elle est composée à l'aide des districts de Hazara, de Peshavar et de Kohat et de la partie de ceux de Bannu et de Dehra-Ismaïl-Khân qui est située au delà de l'Indus. En somme c'est surtout la rive droite de ce fleuve que l'on enlève à la juridiction du Lieutenant-Gouverneur du Penjâb pour mettre à sa tête un Commissaire-en-Chef, directement placé sous l'autorité du Gouverneur général. Le but de ce transfert est de créer une véritable marche-frontière, analogue à nos territoires militaires du Tonkin, et qui serve comme de tampon entre le Penjâb, dès longtemps pacifié, et les tribus afghanes, toujours si remuantes et si belliqueuses ; c'est encore et surtout de confier à un seul expert responsable l'exercice si délicat du contrôle que l'Angleterre a assumé, par delà la véritable frontière de l'Inde, sur la zone d'influence que lui réservent, au Nord et au Sud-Ouest de Peshavar, les traités passés avec la Russie (commission anglo-russe de délimitation des Pamirs) et l'Afghanistan (convention dite de Sir Mortimer Durand). Nous n'avons pas à traiter ici du côté politique de la question ; mais nous devons signaler le double

changement que cette proclamation va introduire dans la cartographie de l'Inde, d'abord en introduisant une nouvelle ligne de démarcation et, par ricochet, en forçant à changer, dans la crainte de confusions devenues inévitables, la dénomination — que, depuis plus de cinquante ans, l'annexion du Penjâb avait déjà rendu surannée — des « Provinces du Nord-Ouest et Aoudh ». Nous avons encore une autre raison, toute archéologique, de noter et même de saluer avec plaisir l'inauguration de la nouvelle province: non seulement elle se trouve réunir sous une même main les districts où se pressent les plus nombreuses ruines gréco-bouddhiques connues, mais encore c'est le colonel Deane, si connu pour les services qu'il a déjà rendus à la science, qui en a été choisi comme *Chief-Commissioner*.

— Un sous-comité a été formé par le Conseil de la Société Asiatique du Bengale pour recueillir des souscriptions en vue d'un *Max Müller Memorial Fund*; ce fonds serait consacré à l'avancement des études indiennes.

— On annonce l'apparition d'une nouvelle édition du *Raghuvimça* par les pandits Haracarana Gangopâdhyâya et Kaviratna Bhattachârya, accompagnée d'une traduction anglaise par le pandit Kiçori Mohan Ganguli (Calcutta, Banerjee et C<sup>ie</sup>). Nous ne l'avons pas encore vue, mais d'après la description qu'on en donne, l'appareil explicatif — sinon critique — dont elle est accompagnée dépasserait en minutie et en étendue tout ce qui s'est publié jusqu'à ce jour. C'est ainsi que le commentaire de la première stance ne remplirait pas moins de trente-deux pages. Le premier volume seul a paru.

— La fille, restée veuve, de feu le babou Pratâp Candra Roy fait savoir à la presse qu'il reste encore en vente un certain nombre de collections complètes de l'édition sanskrite et de la traduction anglaise du *Mahâbhârata*, le plus clair héritage que lui ait laissé son père; l'adresse est 1, Râja Gooroo Dâs Street, Calcutta.

— Un *babou* bengali, M. Isan Chander Deb (Îçâna-Candra-Deva) annonce qu'il a fait une série d'observations dans le but de contrôler les règles assignées par Varâhamihira à la production de la pluie. Il est arrivé à cette conclusion que les chapitres XXI et suivants de la *Brihat-samhitâ* sur « l'accouchement des nuages » recèlent d'importantes vérités scientifiques. Comme il se prépare à nous les faire connaître, les météorologistes européens n'ont qu'à se bien tenir.

— Le féminisme vient de trouver un avocat assez inattendu dans la personne du Paramahansa Çiva-Nârâyana-Svâmi, un *sannyâsi* hindou qui vit dans un des faubourgs de Calcutta et compte, paraît-il, nombre de disciples. La question de l'émancipation et de l'éducation de la femme reste d'ailleurs à l'ordre du jour de tous les *Social Reformers*. Orthodoxes et réformateurs continuent sans se lasser à rompre des lances pour et contre l'éternelle question du remariage des veuves.

— Un mouvement s'organise à Calcutta, parmi les adhérents du Brahmo-samâj, pour acheter la maison où est mort Râm Mohan Roy et la conserver en souvenir de leur fondateur. On assure que le Brahmoïsme continue à faire des prosélytes: ses sectateurs envoient des missions jusqu'en Assam et, s'il faut les en croire, les sauvages Kasias mordraient de façon surprenante à l'enseignement des Upaniçads!

**Bombay.** — On annonce la mort, à l'âge de trente-sept ans, de M. Virchand Raghavji, un des membres les plus en vue de la communauté jaina. Il avait représenté le jainisme au fameux Congrès de Chicago et profité de son séjour en Amérique pour établir une société en vue de la propagation de cette doctrine.

— Nous croyons devoir un souvenir à M. le professeur Pedrazza, qui, bien que d'origine espagnole, a tant fait pour l'enseignement du français dans la société anglaise et indigène et l'introduction de cette langue dans le programme des examens de l'Université de Bombay. Il était depuis 1886 président du « Cercle littéraire » qu'il avait fondé.

**Madras.** — M. Runga Chariar, du collège de Râjamahendri, a été nommé à la chaire de sanskrit du *Presidency College*, laissée vacante par la mort de l'excellent pandit Çesagiri Çâstri.

— M. Rea, surintendant de l'Archæological Survey de Madras et Coorg, vient de découvrir, dans le district de Tinneveli, près d'Adichanallar, un champ de fouilles considérable. Si les trouvailles que l'on y fait sont aussi « préhistoriques » que le dit leur auteur, elles ne seraient pas moins intéressantes pour les archéologues indiens que les récentes découvertes de Grèce pour les hellénistes : « Au cas où ces dépôts, écrit-il, seraient complètement fouillés, je n'ai pas le moindre doute qu'ils rempliraient plusieurs musées d'objets uniques en leur genre, car jusqu'ici chaque excavation amène au jour quelque chose qui n'avait pas encore été trouvé jusque là. J'ai examiné nombre de sites préhistoriques, mais je n'en ai jamais rencontré qui fussent aussi vastes ni aussi variés dans leurs résultats. Une étendue considérable de terrain est encore intacte..... Plus de 114 acres (46 hectares) sont à présent réservés, mais les restes s'étendent encore au-delà. Une exploration complète exigerait plusieurs années de travail assidu. Ce que je puis assurer, c'est que c'est de beaucoup le cimetière préhistorique le plus important qui ait encore été découvert dans la présidence de Madras... » On a déjà déterré sept ornements d'or de forme ovale et plus de dix-huit cents objets divers en bronze, en fer et en poterie (vases, bijoux, armes, outils, urnes funéraires, etc.).

---

#### CHINE

**Shanghai.** — Nous avons le vif regret d'apprendre la mort du R. P. H. Havret qui s'est éteint doucement à Zi-ka-wei, le 29 septembre dernier. C'est à son offre spontanée que nous devons le primeur de la généalogie des rois de Nan-tchao, publiée d'autre part. Il nous avait envoyé depuis, pour revoir l'orthographe des mots sanskrits, les épreuves d'une autre publication sur le *T'ien-tchou « Seigneur du Ciel »*, à propos d'une stèle bouddhique de *Tch'eng-tou*, (Variétés sinologiques, n° 19) et nous nous étions chargés avec le plus grand plaisir d'une tâche qui rentrait si bien dans le rôle que l'Ecole s'est assigné en Extrême-Orient. Le goût dont il s'était pris pour les études bouddhiques n'aurait fait sans doute que multiplier entre nous ces échanges de communications. Si sa mort y est venu couper court, elle n'interrompra pas du moins les relations scientifiques ainsi établies entre l'Ecole et le Collège de Zi-ka-wei : nous en avons l'obligeante assurance du recteur, le R. P. Boucher.

\* \* \*

**Tibet.** — Un *sannyâsi* bengali, Svâmi Râmananda Bhirati croit devoir révéler au monde quelques détails sur le voyage qu'il aurait fait au Thibet, il y a quatre ans. Il prétend avoir vu, au seul monastère de Thuling, cinq lakhs (un lakh vaut 100.000) de manuscrits et environ huit lakhs d'images de divinités. Il promet une description de cette collection peu banale : que ne commence-t-il par la donner ?

— Le numéro de la *Géographie* du 15 octobre contient la première photographie publiée de Lhassa : elle a été rapportée par un pèlerin russe et représente la résidence du Dalai-Lâma sur la colline de Potala.

— Dans le rapport de M. V. C. Henderson, *assistant-in-charge* des Douanes impériales chinoises à Yatung, sur le commerce entre l'Inde et le Tibet par la passe de Jelep en l'an 1900, nous relevons la mention, à l'exportation, de « six cents roupies de littérature tibétaine ». En revanche la science européenne est représentée aux importations par un télescope de cinq cents roupies, destiné au Dalai-Lâma.

# DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

17 juillet 1901

Arrêté accordant à M. Pelliot, professeur de chinois à l'École française d'Extrême-Orient, un congé de convalescence de trois mois pour en jouir en France.

16 août 1901

Arrêté autorisant M. Huber, attaché à l'École française d'Extrême-Orient, à se rendre en mission dans la Chine méridionale. (*Journal Officiel*, 1<sup>re</sup> partie, n° 70, p. 1374).

24 septembre 1901

Arrêté détachant M. H. Dufour, architecte diplômé par le gouvernement, inspecteur des Bâtiments civils, à l'École française d'Extrême-Orient, jusqu'au 31 décembre 1901. (*Ibid.*, n° 81, p. 1578).

30 septembre 1901

ARRÊTÉ CRÉANT UNE COMMISSION DES ANTIQUITÉS DU TONKIN. (*Ibid.*, n° 84, p. 1642).

Le Gouverneur général de l'Indo-Chine,

Vu le décret du 21 avril 1891 ;  
Vu le décret du 26 février 1901, portant organisation de l'École française d'Extrême-Orient ;  
Vu l'arrêté du 9 mars 1900, relatif à la conservation des monuments et objets ayant un intérêt historique ou artistique en Indo-Chine ;  
Sur la proposition du Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, et l'avis conforme du Directeur des Affaires civiles,

ARRÊTE :

Article premier. — Il est créé une commission des antiquités du Tonkin. Le siège de cette commission est à Hanoi.

Art. 2. — Elle a pour mission d'inventorier les monuments ou objets ayant un intérêt historique ou artistique, de proposer les mesures destinées à en assurer la conservation, de surveiller les travaux pouvant mettre au jour des antiquités, de signaler les découvertes, de contribuer, par tous les moyens en son pouvoir, à la connaissance de l'histoire, de l'archéologie et de l'ethnographie du Tonkin.

Elle est également chargée, par délégation des pouvoirs confiés au Directeur de l'École française par l'article 22 de l'arrêté du 9 mars 1900, de la surveillance des immeubles et autres antiquités, classés parmi les monuments historiques au Tonkin.

Ses membres ont qualité pour requérir, des autorités locales, la constatation de tous les faits pouvant nuire à l'intégrité de ces monuments.

Art. 3. — Le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient est président de la commission. Le vice-président et les membres sont désignés, sur sa proposition, par le Gouverneur général. Ils sont nommés pour trois ans ; leur mandat est renouvelable.

Art. 4. — La commission se réunit périodiquement aux dates fixées par le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient.

Art. 5. — Les membres de la commission, auxquels sont confiées des missions de service par le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, ont droit aux indemnités réglementaires de route et de séjour.

Art. 6. — Le Directeur des Affaires civiles de l'Indo-Chine et le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Saigon, le 30 septembre 1901.

PAUL DOUMER.

Par le Gouverneur général :

Le Directeur des Affaires civiles de l'Indo-Chine,  
BRONI.

Le Directeur p. i. de l'École française d'Extrême-Orient  
FOUCHER.

**1<sup>er</sup> Octobre 1901**

**ARRÊTÉ PORTANT NOMINATION DES MEMBRES DE LA COMMISSION DES ANTIQUITÉS  
DU TONKIN (*Ibid.*)**

**Le Gouverneur général de l'Indo-Chine,**

Vu le décret du 21 avril 1894 ;  
Vu le décret du 26 février 1901, portant organisation de l'École française d'Extrême-Orient ;  
Vu l'arrêté du 30 septembre 1901, instituant une commission des antiquités du Tonkin ;  
Sur la proposition du Directeur de l'École française d'Extrême-Orient et l'avis conforme du Directeur des Affaires civiles,

**ARRÊTE :**

**Article premier.** — Sont nommés membres de la commission des antiquités du Tonkin :

- MM.** Babonneau, chef des travaux de la ville de Hanoï ;  
Dumoutier, directeur de l'enseignement du Tonkin ;  
Godard, ingénieur, chef de service aux Travaux publics ;  
Grossin, commandant de la gendarmerie de l'Indo-Chine ;  
Hoang-trong-Phu, directeur du collège des Hàu-bo ;  
Lubanski, lieutenant-colonel, chef du Service géographique ;  
Lemarié, directeur de l'agriculture au Tonkin ;  
Taupin, directeur du collège des interprètes ;  
Vildieu, architecte, chef de service aux Travaux publics ;  
**M.** Dumoutier remplira les fonctions de vice-président de la commission.

**Art. 2.** — Le Directeur des Affaires civiles de l'Indo-Chine et le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Saigon, le 1<sup>er</sup> octobre 1901.

**PAUL DOUMER.**

Par le Gouverneur général :

*Le Directeur des Affaires civiles de l'Indo-Chine,*  
**BRONI.**

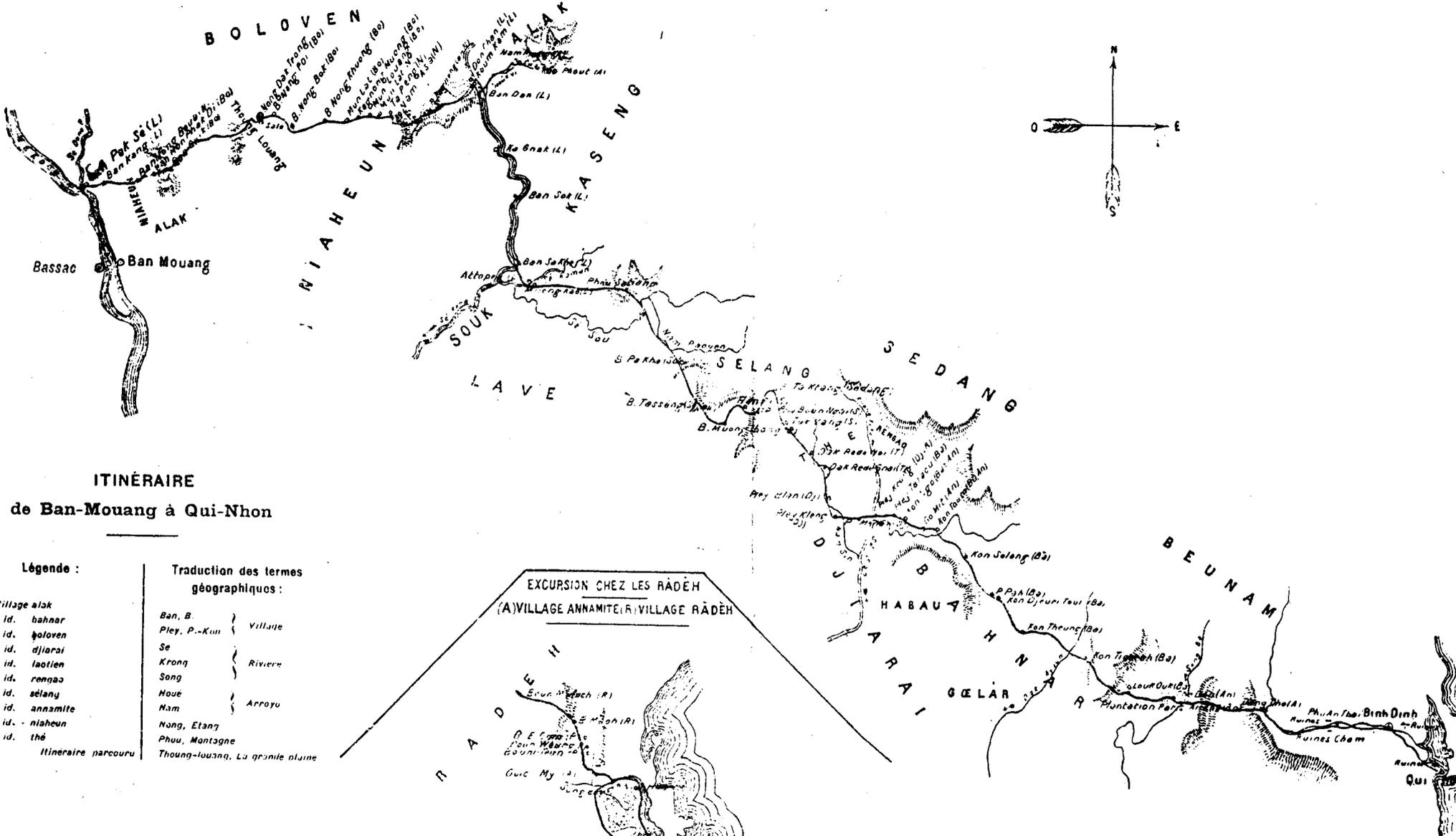
*Le Directeur p. i. de l'École française d'Extrême-Orient,*  
**FOUCHER.**

**22 Octobre 1901**

Arrêté mettant M. C. Carpeaux, chargé d'une mission d'études archéologiques en Indo-Chine, à la disposition du Directeur de l'École française d'Extrême-Orient (*Ibid.*, n<sup>o</sup> 87, p. 1725).

**29 Octobre 1901**

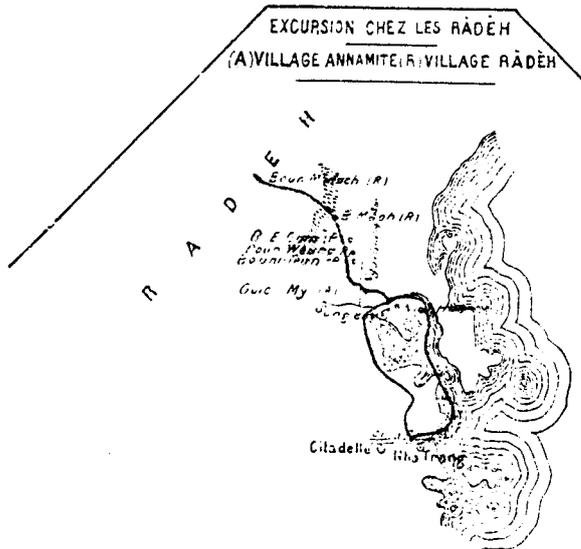
Arrêté détachant M. le capitaine Bonifacy, du 4<sup>e</sup> régiment des tirailleurs tonkinois, à l'École française d'Extrême-Orient pour une période de trois mois à partir du 15 octobre 1901.

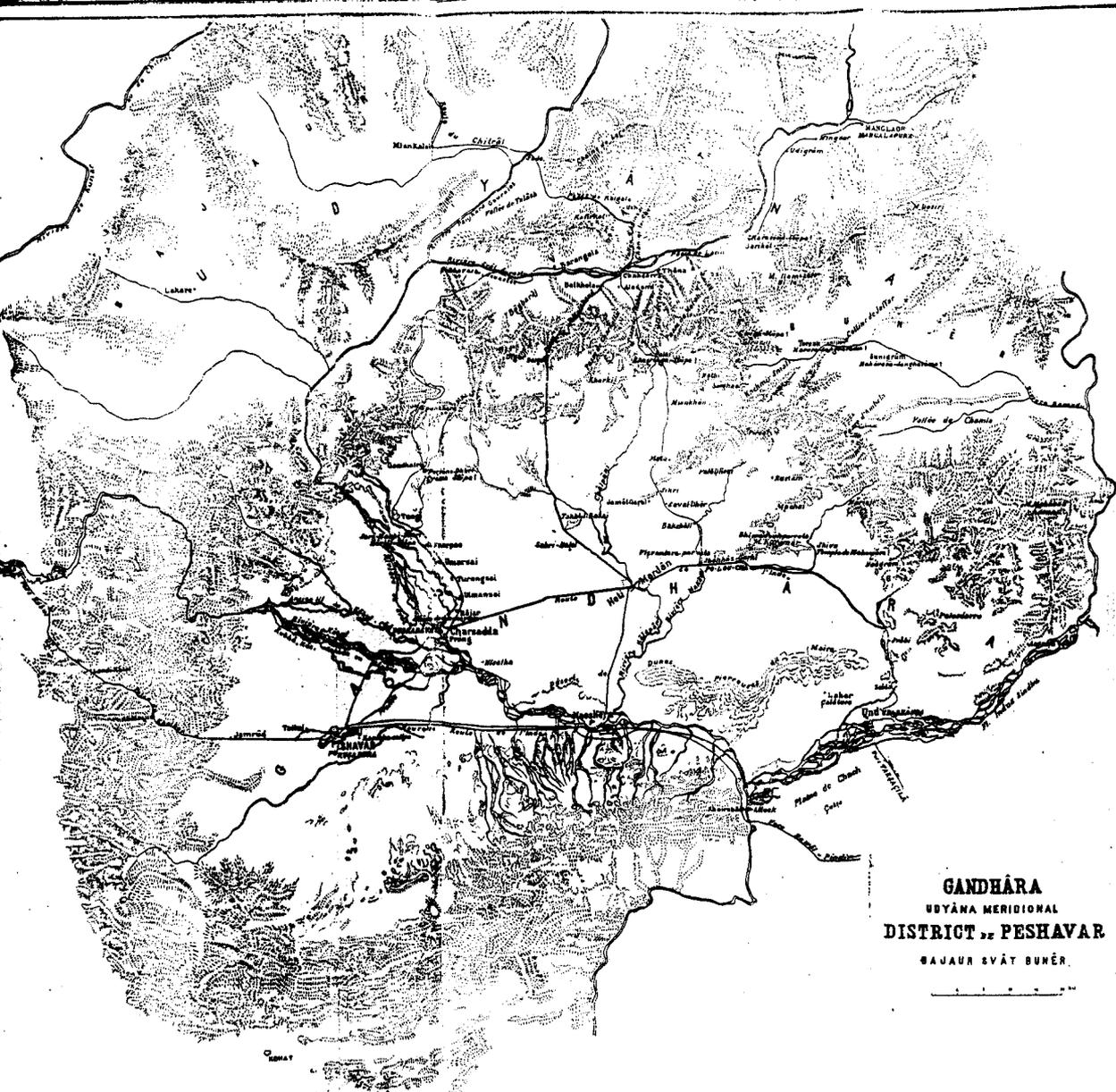


**ITINÉRAIRE**  
de Ban-Mouang à Qui-Nhon

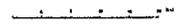
**Légende :**

Village alak		Traduction des termes géographiques :	
id. bahnar	Ban, B.	} Village	
id. boloven	Pley, P.-Kull		
id. djarai	Se	} Rivière	
id. laotien	Krong		
id. rengao	Song	} Arroyu	
id. selang	Houé		
id. annamite	Nam		
id. niaheun	Nang, Etang		
id. thé	Phou, Montagne		
Itinéraire parcouru		Thoung-louang, La grande plaine	





**GANDHĀRA**  
 UDYĀNA MERIDIONAL  
 DISTRICT OF PESHAVAR  
 SAJAJUR SVĀT BUNĒR.



SONAY

# INDEX ANALYTIQUE

*Les noms des auteurs d'articles originaux sont en petites capitales, et les titres de leurs articles en italiques. Les noms des auteurs d'ouvrages ou articles, dont un compte-rendu ou des extraits ont été donnés dans le Bulletin, sont en italiques. Les ouvrages qui ont été simplement signalés dans le Bulletin ne sont pas mentionnés dans cet Index.*

- Abhisambuddhagâthâs. V. Senart.  
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.  
Comptes-rendus des séances, 43-47, 148-150, 267-269, 378-391.  
Açoka. V. Rhys Davids.  
Actes du Onzième Congrès des Orientalistes, 34-36.  
Adran (M<sup>sr</sup> d'). V. Louvet.  
Alak, 295-298.  
Allen. The Vata-sâvitri-vrata, 276.  
Angkor Vat. V. Aymonier.  
Angleterre. Chronique, 64-66.  
Annam. Chronique, 509, 403-413. V. Cadière, Jammes. Monuments chams de l'Annam, v. Finot, Barth. Annamites du Tonkin, v. Dumoutier. Langue annamite, v. Mossard. Dictionnaire annamite-français, v. Bonet.  
Année Sociologique, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> années, 143.  
Annuaire général de l'Indo-Chine, 376-377.  
Apalâla (Nâga). V. d'Oldenburg.  
Asie centrale. Chronique, 167-169.  
Atharva-Veda. V. Bühler.  
Avertissement, I-II.  
Aymonier. Yaçovarman, 35. — Le Cambodge ; le royaume actuel, 46-47. — Les inscriptions du Bakan et la grande inscription d'Angkor Vat, 47. — La stèle de Sdok kâk Thom, 269.  
Bahnar, 304-307.  
Bakan. V. Aymonier.  
Banten. V. Brandes.  
Barnett. The Upâsakajanâlankâra, 153.  
BARTH (A.). — *Lettre au Directeur de l'École franç. d'Extr.-Orient*, 1-6. — Sur l'École franç. d'Extr.-Orient, 43-45. — Sur l'Inventaire sommaire des monum. chams de l'Annam, 149. — Sur un ouvrage de Kern, 149-150. — Un ancien manuel de sorcellerie hindoue, 270. — Sur une théorie nouvelle relative à l'origine de l'ère Çaka, 386-390. — Sur le Grundriss de Bühler, 391-397.  
Bell (H. C. P.). Synopsis of work done by the Archaeological Survey, 154. — Rapport de l'Archæol. Commissionner pour 1899, 400-401.  
Bibliographie. Livres, 34-42, 140-147, 259-266, 370-377. Périodiques, 43-57, 148-158, 267-281, 378-405.  
Bibliothèque de l'École Française d'Extrême-Orient, 58, 74, 159-160, 282-284, 406-408.  
Biên-Hoà. Monographie de la province, 262-263.  
Bihâr. V. Stein.  
Bijdragen tot de Taal-, Land en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië, 405.  
Birmanie. Chronique, 60.  
Blanc (Ed.). Sur la civilisation gréco-bactrienne au-delà de l'amir, 36.  
Bloomfield. On the relative chronology of the Vedic Hymns, 276. — On rciçama, an epithet of Indra, 276. — The Atharva-Veda, 395.  
Bolovent, 291-294.  
Bombay. Chronique, 287-288, 415-416.  
Bonet. Dictionnaire annamite-français, 140-142.  
Bouhoure. L'Indo-Chine, 42.  
Bonifacy (Cap.). Détaché à l'École, 406, 418.  
Bouin. Sur le Tsiên-fo-tong, 381-382.  
Boyer (A.-M.). L'époque de Kaniska, 48.  
Brahmâ. Son culte au Champa, 13.  
Brahmaputra. V. Waddell.  
Brandes. Encore quelques piagems javanais de la période mahométane de Matarau, Banten et Palembang, 55. — Omnia et portenta, 55. — Contes de cerf nain en dehors de l'Archipel indien, 158.  
BRÉAL. — *Mes souhaits pour l'École française d'Extrême-Orient*, 7-8.  
Brunn. Aus der modernen Gesetzessprache Japans, 277.  
Buddha. Dialogues du — ; reliques du —, v. Rhys Davids. Bouddhisme au Champa, 22-

- 26; dans l'Inde. v. Goblet d'Alviella, Kern; au Tibet et en Mongolie, v. Grünwedel. *Buddhisme et Yoga*, v. Senart. *Monastère buddhique à Sohnag*, v. V. A. Smith. Termes — s, v. Schlegel.
- Bühler*. Indische Palaeographie; 394 — et *Kielhorn*. Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde, 391-397 (cf. 372 et 374).
- Bulletin de géographie historique et descriptive, 49, 271.
- Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient, 1-11, 390.
- Bulletin mensuel du Comité de l'Asie française, 383.
- Cabaton*. Rapport sur les littératures cambodgienne et chame, extraits, 266-268 (cf. p. 70). — M. C. secrétaire du directeur, puis secrétaire - bibliothécaire, 68; ses travaux, 59, 70; sa démission, 79.
- CADIÈRE (R. P.). *Croyances et dictons populaires de la vallée du Ngoum Son*, province de Quang Binh (Annam), 119-139, 183-207. — Description de la statue de la grotte de Chuà Hang, 411-413. — Comptendu, 140-143.
- Caland*. Zum Kauçikasùtra. 56.
- Calcutta. Chronique, 60-64, 167, 285-287, 414-415.
- Çaka (ère). V. Barth.
- Cambodge. Chronique, 59, 161-162. V. Aymonier, Lunet de Lajonquière. Codes et lois, v. Leclère. Littérature, v. Cabaton.
- Cantonais (dialecte). V. Lagarrue.
- Carpeaux (C.) M. C. détaché à l'École, 406, 418.
- Çaṭuñjaya-Māhātmyam. V. Weber.
- Ceylan. Histoire, v. Fergusson. Polyandrie —, v. Jeyers. Langue et littérat. singhalaises, v. Geiger.
- Chailley-Bert*. Java et ses habitants, 38-39.
- Chams. Religion, v. Finot. Architecture, v. Parmentier. Monuments, v. Finot, Barth. Littérature, v. Cabaton.
- Chandalekha. V. Dufour.
- Chavannes*. Une inscription du royaume de Nan-tchao, 150. — Le dieu du sol dans l'ancienne religion chinoise, 271-273 (cf. 151). Chronique, 58-66, 159-169, 282-288, 406-416.
- Chuà-hang. V. Cadière.
- Cochinchine. Chronique, 59.
- Chine. Chronique, 64, 416. — V. Courant, Leroy-Beaulieu, Parker, Raquez. Histoire, v. H. Cordier. Religion, v. Chavannes. Gouvernement, v. Hirth. Calendrier, v. Kingsmill. Livres, v. Courant. Langue, v. Lagarrue. Dictionnaire chinois-français, v. Debesse. Transcription chinoise des sons étrangers, v. Schlegel.
- Civisme chez les Chams, 13-17.
- Commission des Antiquités du Tonkin, 414, 417-418.
- Congrès. Actes du Onzième Congrès des Orientalistes, 34-36. Premier Congrès intern. d'histoire des religions, 151-152.
- Cordier (H.)*. Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales, I, l'Empereur T'oung Tchè, 382-383.
- Cordier (P.)*. Vāgbhata, 398.
- Coréens (livres). V. Courant.
- Courant (M.)*. Sur le prétendu monothéisme des anciens Chinois, 49. — Biblioth. Nation. Catalogue des livres chinois, coréens, japonais, etc., 1<sup>er</sup> fasc, 145-146. — En Chine, 374-375.
- Çrāvastī. V. V. A. Smith.
- Çukasaptati. V. Richard Schmidt.
- Cūlā-kantana-maṅgala. V. Leclère.
- Cupet*. V. Pavie (mission).
- Curzon (lord). Discours prononcé le 7 février 1900 devant la Société Asiatique du Bengale, 60-63.
- Dai (Djam Sunde)*. Abrégé de l'histoire de la littérature hindie, 34.
- Debesse*. Petit dictionnaire chinois-français. 265.
- Dieulafoy*. Sur l'Histoire de l'Art du Japon, 378-381.
- Djavā. V. Schlegel.
- Djirai, 301-304.
- Documents administratifs. — 1898. 15 déc., Arrêté portant règlement pour la Mission Archéologique d'Indo-Chine, *in-extenso*, 67-68. 30 déc., M. Finot directeur de la Mission, 68. Id., M. Cabaton secrétaire du directeur, 68. — 1899. 5 mars, création d'un emploi de secrétaire-bibliothécaire, 68. 6 mars, M. Cabaton, secrétaire-bibliothécaire, 68. 30 mars, indemnités de route et de séjour, 68. 31 mars, M. Lunet de Lajonquière attaché à la Mission, 69. 15 août, M. Pelliot pensionnaire de la Mission, 69. — 1900. 15 janv., M. Lavallée détaché temporairement à la Mission, 69. 20 janv., dénomination de la Mission changée en celle d'École Française d'Extrême-Orient, 69. 1<sup>er</sup> févr., 1<sup>er</sup> Rapport annuel du directeur de l'École Française d'Extrême-Orient au Gouverneur général sur les travaux de l'École pendant l'année 1899, *in-ext.*, 69-76. 15 févr., M. Pelliot autorisé à se rendre en mission en Chine, 76. 9 mars, Arrêté relatif à la conservation en Indo-Chine des monuments et objets ayant un intérêt historique ou artistique, *in-ext.*, 76-78. 3 juill., Circulaire du Gouverneur général enjoignant aux chefs de services d'adresser deux exemplaires des publications exécutées par leurs

- soins ou en vertu de leurs ordres au Directeur de l'École, *in-ext.*, 78-79. 13 juill., franchise postale accordée au Directeur, 79. 28 juill., M. Parmentier pensionnaire de l'École, 79. 29 juill., M. Lavallée remis à la disposition du Directeur des Postes et Télégraphes de Cochinchine, 79. 23 août, démission de M. Cabaton acceptée, 79. 24 oct., M. Commaille chargé de la comptabilité, 79. — 19.11, 13 janv., M. Huber chargé d'une mission en Indo-Chine; M. Foucher pensionnaire de l'École et chargé de remplacer le Directeur en cas d'absence de celui-ci, 79. 6 févr., M. Pelliot professeur de chinois à l'École, et autorisé à se rendre en mission en Chine, 170. Id., Arrêté spécifiant les immeubles et objets classés parmi les monuments historiques de l'Indo-Chine, avec tableaux annexés, *in-ext.*, 170-181. 20 avril, Arrêté promulguant en Indo-Chine le décret du 26 février 1901, portant organisation de l'École Française d'Extrême-Orient, et Décret, *in-ext.*, 289-290. 17 juill., congé accordé à M. Pelliot, 417. 16 août, M. Huber autorisé à se rendre en mission en Chine, 417. 24 sept., M. Dufour mis à la disposition du Directeur de l'École, 417. Id., Arrêté créant une Commission des Antiquités du Tonkin, *in-ext.*, 417. 1<sup>er</sup> oct., Arrêté portant nomination des membres de la Commission des Antiquités du Tonkin, *in-ext.*, 418. 22 oct., M. Carpeaux mis à la disposition du Directeur de l'École, 418. 29 oct., M. Bonifacy détaché à l'École, 418.
- DUFOUR (H.) — *Documents photographiques sur les Fêtes ayant accompagné la coupe solennelle des cheveux du prince Chandalekha*, 231-243. — M. D. détaché à l'École, 406, 417.
- DEMOUTIER (G.) — *Etudes sur les Tonkinois*, 91-98. — Sur des objets découverts à Dâm-xuyên, 163-167. — De la condition morale des Annamites du Tonkin, 41-42.
- Durand. Les Moïs du Son-phông, 271.
- Durkheim. V. Année sociologique.
- Dutreuil de Rhins. V. Senart.
- Dyâ Dviveda. V. Keith.
- École Française d'Extrême-Orient. Chronique, 58-59, 159-161, 282-284, 406-409. — Lettres de M. Barth, Bréal et Senart à M. le Directeur de l'École, 1-11. M. Kern sur l'École, 43-45. M. Barth sur l'École, id. M. Finot sur l'origine et l'objet de l'École, 383-386. M. Senart sur le Bulletin de l'École, 390. — Arrêtés et décrets concernant l'École, premier Rapport annuel du Directeur, v. Documents administratifs.
- Feer. Le Karma-Cataka, 269-270.
- Fergusson. The inscribed mural stone at the Maha Saman Dévalé, Ratnapura, 154. — A chapter in Ceylon history in 1630, 400.
- FINOT (L.) — *La religion des Chams d'après les monuments*, 12-26. — *Inventaire sommaire des monuments chams de l'Annam*, 27-33 (cf. 148). — [Premier] rapport annuel au Gouverneur général sur les travaux de l'École pendant l'année 1899, 69-76. — Sur l'histoire et l'objet de l'École, 383-386. — Guide-Instruction aux collaborateurs de l'École, 149. — Comptes-rendus, 34-42, 47-57, 143, 259-260, 276, 370-371. — M. F. nommé Directeur de la Mission Archéologique, 68; excursion à Java, 44, 72-73; en Indo-Chine, 47, 73-74; mission en France, 159, 408.
- Fleet. The present position of Indian historical Research, 274-275. — Tagara; Têr, 400. — Spurious Indian records, 402.
- FOUCHER (A.) — *Notes sur la géographie ancienne du Gandhâra (Commentaire à un chapitre de Hiuen-tsang)*, 322-370 (cf. 34). — Comptes-rendus, 144-145, 151-154, 155-157, 261-263, 269-271, 273-275, 276, 280-281, 374-377, 398-403. — M. F. nommé pensionnaire de l'École et Directeur p. l., 58, 79.
- France. Chronique, 58.
- Franke. The Ladakhi pre-buddhist marriage ritual, 275.
- Gandhâra. V. Foucher, d'Oldenburg.
- Garbe. Sâmkhya und Yoga, 396.
- Gautier (E.-F.). Les Hovas sont-ils des Malais? 47.
- Geiger. Litteratur und Sprache der Singhalesen, 374.
- Giornale della Società Asiatica Italiana, 57.
- Girnar. Chronique, 64. V. Senart.
- Goblet d'Alviella. Nouv. documents relatifs à l'Iconographie du Bouddhisme indien, 273-274.
- Goldziher. Islamisme et Parsisme, 271.
- Gréco-bactrienne (civilisation). V. Blanc.
- Grierson. An old Kumauni satire, 399.
- Groneman. De Hindoe Bouwvallen in de Parambanan Vlakte, 147.
- Grünwedel. Mythologie du Bouddhisme au Tibet et en Mongolie, 144-145. — Sur la signification de sculptures de la région du Malakand et du Svât, 155-156.
- Guide-Instruction aux collaborateurs de l'École, 149.
- Guimet. Sur des miroirs funéraires des Han, 383.
- Haan (de). Uit oude notarispapieren, 55.
- Hai-nan. V. Madrolle.
- Halang, 299-301.
- Hamy. Sur un ouvrage de Cordier, 382-383.
- Han. Miroirs funéraires, v. Guimet.

- Haraprasād Shāstrī*. Report on the search of sanskrit mss., 259-260.
- Hārīti-Stūpa, 341-344.
- Hazāribāgh. V. Stein.
- Hillebrandt*. Ritual-Litteratur; Vedische Opfer und Zauber, 395-396.
- Hindie (littérature). V. Dai.
- Hindoue (sorcellerie), v. Barth. Ruines hindoues du Parambanan, v. Groneman.
- Hirth*. Die chinesische Regierung und ihre Organe, 277.
- Huen-tsang. V. Foucher.
- Hoernle*. An epigraphical note on palm-leaf, paper and birch-bark, 401.
- Hoey*. On the identification of Kusinara, Vaisali and other places mentioned in the Chinese pilgrims, 53.
- Hovas. V. Gautier.
- Huber (E.). Comptes-rendus, 157-158, 265-266, 278-279, 372-374, 403-405. — M. H. chargé de mission en Indo-Chine, 77, 158; mission en Chine, 406, 417.
- Hulth*. Sur le déchiffrement des inscriptions du Mahāban.
- Inde. Chronique, 60-64, 167, 285-288, 414-416. — V. Oldenberg. Histoire, v. Fleet. Droit et coutume, v. Jolly. Religion, v. Kern, A. Weber. Voyages de Wang Huen-Ts'e dans l'Inde, v. S. Lévi. Flore, v. Joret. Alphabet indien, v. de Zilva. Écriture indienne, v. Kirste. Lexicographie —, v. Zachariæ. Numismatique —, v. Rapson. Paléographie —, v. Bühler. Astronomie, astrologie et mathématique — s, v. Thibaut. Cf. hindie, hindoue.
- Indian Antiquary, 53, 155, 274-275, 402-403.
- Indo-aryennes (philologie et antiquités —). V. Bühler.
- Indo-Chine. Chronique, 58-60, 159-167, 282-284, 406-414. — V. Lagrillière - Beauclerc, Bonhoure. Annuaire, 376-377. Monuments historiques, 170-181. Tribus du Sud-Est, v. Lavallée, Pavie. — Cf. Annam, Cambodge, Laos, Tonkin, Birmanie.
- Indra. V. Bloomfield.
- Iran. V. Oldenberg.
- Islam. V. Snouck Hurgronje, Goldziher.
- Jaina. Stūpa —, v. V. A. Smith. Roman —, v. de Stefani.
- Jammes*. Au pays annamite, 39-40.
- Jānakiharaṇa. V. Thomas.
- Japon. Chronique, 288. — V. Leroy-Beaulieu. Art, v. Dieulafoy. Langue, v. Brunn. Livres japonais, v. Courant.
- Jātaka. V. Senart.
- Java. Chronique, 288. — V. Chailley-Bert.
- Piagem javanais, v. Brandes. Rāmāyaṇa —, v. Kern. Variétés — es, v. Knebel.
- Jevers*. The custom of polyandry in Ceylon, 154.
- Jolly*. Recht und Sitte (in Indien), 395.
- Joret*. La Flore de l'Inde d'après les écrivains grecs, 260.
- Journal Asiatique, 47-48, 150, 269-270, 397-398.
- Journal des Savants, 391-397.
- Journal of the American Oriental Society, 276.
- Journal of the Asiatic Society of Bengal, 53, 401-402.
- Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society, 52, 154, 400-401.
- Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society, 52, 154-155.
- Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, 49-51, 153-154, 274, 399-400.
- Journal of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society, 52.
- Kaçmir. Chronique, 287. Ms. kaçmirien du Mahābhārata, v. Stein.
- K'ai-fong-Fou. V. Tobar.
- Kaniška. V. Boyer.
- Karma-Cataka. V. Feer.
- Kaseng, 299.
- Kathavate (Abaji Vishnu)*. Search for sanskrit mss. in the Bombay Presidency during the years 1891-1895, 259.
- Kauçikasūtra. V. Caland.
- Keith*. The Nitimanjari of Dyā Dviveda, 51.
- Kern (H.)*. Rāmāyaṇa oudjavaansch Helden-dicht, 149-150, 370-371. — Manual of Indian Buddhism, 396. — Sur l'école Franç. d'Extr.-Orient, 43-44.
- Kielhorn*. V. Bühler.
- Kingsmill*. The chinese calendar: its origin, history and connections, 154-155.
- Koça. V. Speyer.
- Kirste*. De la double direction de l'écriture indienne, 34.
- Knebel*. Varia javanica, 404. Cf. La Porte.
- Kruijt*. Sur les pratiques en usage chez les Toradja pour faire tomber la pluie, 404.
- Kumaon. V. Grierson.
- Kumaradāsa. V. Thomas.
- Kun-tou-pou-han. V. Tokiwai.
- Kusinara. V. Hoey.
- Ladakhi. V. Franke.
- Lagarrie*. Eléments de langue chinoise: dialecte cantonnais, 265-266.
- Lagrillière-Beauclerc*. A travers l'Indo-Chine, 38.

- Laos. Chronique, 162, 413. — V. Pavie, Tour-  
nier. Talismans laotiens, v. Lefèvre-Pontalis.  
*La Porte (de) et Knebel*. Les ruines de Pana-  
taran, 55.  
*Lauser*. Über ein tibetisches Geschichtswerk  
der Bonpo, 277.  
LAVALLÉE (A.). — *Notes ethnographiques*  
*sur diverses tribus du Sud-Est de l'Indo-*  
*Chine*, 292-311. — M. L. détaché à la  
Mission archéologique, 69; ses travaux  
58, 72; fin de sa mission, 79.  
Lavé, 298-299.  
LECLÈRE (A.). — *Le Cûli-kantuna-maigala*  
*ou la fête de la Coupe de la Houppe d'un*  
*prince royal à Phnom-Pénh, le 16 mai*  
*1904*, 208-230. — Les Codes cambodgiens;  
Recherches sur les origines brahmaniques  
des lois cambodgiennes, 44-46. — Sur les  
fêtes et incinérations qui ont eu lieu à Phnom-  
Penh du 27 avril au 15 mai 1899, 48.  
*Lefèvre-Pontalis*. Recueil de talismans lao-  
tiens, 37.  
Leide. Musée, v. Schmeltz.  
*Leroy-Beaulieu (Pierre)*. La rénovation de  
l'Asie: Sibérie, Chine, Japon, 40-41.  
*Lévi (Sylvain)*. Les missions de Wang Huen-  
Ts'e dans l'Inde, 47, 48.  
Londres. Chronique, 64-65.  
*Louvet*. Msr d'Adran, 261-262.  
LUNET DE LAJONQUIÈRE (Capitaine). — *Vieng-*  
*Chan*, 99-118. — Communication à l'Acadé-  
mie des Inscriptions sur sa mission au  
Cambodge, 391. — Compte-rendu, 43 —  
M. de L. attaché à la Mission archéolo-  
gique, 61; ses travaux, 70-71, 148.  
Ma, 119-126.  
Madanapâladeva. V. Vasu.  
Madirâvati. V. de Stefani.  
Madras. Chronique, 416.  
*Madrolle*. Haï-Nan et la côte continentale  
voisine, 146-147.  
Mahâban. V. Huth.  
Mahâbhârata. V. Stein.  
Mahâyâna. V. Vidyabhusana  
Malais. V. Gautier. Magie malaise, v. Skeat.  
Malakand. V. Grünwedel.  
Manahali. V. Vasu.  
Mantrabrahmaņa. V. Stöner.  
*Marillier*. Le folk-lore et la science des  
religions, 273.  
Mataran. V. Brandes.  
Mathurâ. V. V. A. Smith.  
Mélusine, 153, 270.  
Mémoires de la Section Orientale de la Société  
impériale russe d'Archéologie, 280-281.  
Mission Archéologique d'Indo-Chine. V. Docu-  
ments administratifs.  
Mois. V. Durand.  
Mongolie. V. Grünwedel.  
Monuments historiques de l'Indo-Chine, 170-  
181.  
*Mossard*. L'annamite appris en quatre leçons  
et vingt fables, 41.  
Musée de l'École Française d'Extrême-Orient,  
58-59, 74-75, 160-161, 284, 408-409.  
Nâgas. V. Oldham, d'Oldenburg.  
Nan-tchao. Inscription de —. v. Chavannes.  
Souverains de —. v. Tchang.  
Nguôn Son. V. Cadière.  
Niaheun, 294-295.  
Nitimanjari. V. Keith.  
Niya. V. Stein.  
Notulen van de Algemeene en Directieverga-  
deringen van het Bataviaasch Genootschap  
van Kunsten en Wetenschappen, 279.  
Odend'hal. Compte-rendu, 371-372.  
*Oldenberg*. Vedische Untersuchungen, 56, 157.  
— Aus Indien und Iran, 266.  
*Oldenburg (S. d.)*. Trois bas-reliefs du Gan-  
dhiâra représentant le Buddha et le Nâga  
Apalâla, 280-281.  
*Oldham*. The Nâgas, 399.  
*Oppert (G.)*. Les Sâlagrâmas, 148-149.  
Orient, 276, 403.  
Orkhon. V. Parker.  
Oxford. Chronique, 65-66.  
Palembang. V. Brandes.  
Pâli. V. Senart, Rhys Davids.  
Panataran. V. de La Porte.  
Parambanan. V. Groneman.  
*Parker*. Inscriptions de l'Orkhon, déchiffrées  
par V. Thomsen, 52. — China, 264-265.  
PARMENTIER (H.). — *Caractères généraux de*  
*l'architecture chame*, 245-258. — Sur des  
objets découverts près d'un temple cham  
voisin de Phanrang, 409-411. — M. P. pen-  
sionnaire de l'École, 79; ses travaux, 58,  
282.  
Parsisme. V. Goldziher.  
Pavie (mission). — I. Exposé des travaux de  
la mission, par A. Pavie, 372. — III. Voya-  
ges au Laos et chez les sauvages du Sud-  
Est de l'Indo-Chine, par le cap. *Cupet*, 36.  
Pékinoise (prononciation —). V. Schlegel.  
Pelliot (P.) Comptes-rendus, 147-147, 154-  
155, 264-265, 271-273, 276-278. —  
M. P. pensionnaire, de l'École, 69; mission en  
Chine, 76; chevalier de la Légion d'honneur,  
58; professeur de chinois, 159, 170; nouvelle  
mission en Chine, 159, 170, 282; acqui-  
sitions, 283-284; congé, 406, 417.  
Phanrang. V. Paruientier.  
Phnom-Penh. V. Leclère.

- Pimodun (de)*. Promenades en Extrême-Orient, 371-372.
- Piyadasi. V. Senart, V. A. Smith.
- Pischel*. Grammatik der Prakritsprachen, 372-373.
- Po-lou-cha, 347.
- Prākrites (langues). V. Pischel.
- Puruṣapura, 327-333.
- Puṣkarāvati, 334-341.
- Radeh, 308-311.
- Rāmāyana. V. Kern.
- Rapson*. Indian coins, 395. — Notes on Indian coins and seals, 51, 154.
- Raquez*. Au pays des pagodes, 37-38.
- Ratnapura. V. Fergusson.
- Regnaud*. Le Rig-Veda. Neuvième Mandala. Le culte védique de Soma, 267.
- Réville (J.)* Premier congrès international d'histoire des religions, 150-152.
- Revue de l'Histoire des religions. 49, 151-153, 271-273, 398.
- Rue de l'Université de Bruxelles, 273-274.
- Rg-Veda. V. Regnaud.
- Rhys Davids*. Dia'ogues of the Buddha, trad. du pâli, 143-144. — Açoka and the Buddha relics, 399.
- St Andrew St John*. Sur le pays de Takkola, 35.
- Sālagrāmas, V. Oppert.
- Sāmkhya. V. Garbe.
- Sanskrit. Manuscrits — s, v. Kathavate, Haraprasād Śāstri. Lexiques — s, v. Zachariae. Syntaxe — e, v. Speyer.
- Schlegel*. The secret of Chinese method of transcribing foreign sounds, 53-54. — Dangers of the Peking pronunciation of the Chinese characters, 54. — On some unidentified Chinese transcriptions of Indian words, 54. — Geographical notes: XII. Shay-po, Djavâ, 54. XVI. The old States of Sumatra, 277. — Les termes bouddhiques Yulan-pen et Yu-lan-p'o, 277-278.
- Schmeltz*. Rijks ethnographisch Museum te Leiden. Voorslag van den Directeur over het tijdvak van 1 oct. 1899 tot 30 sept. 1900, 370.
- Schmitt (Richard)*. Der Textus Simplicior der Çukasaptati in der Recension der Handschrift A, 157.
- Sdok kâk Thom. V. Aymonier.
- Sédang, 307-308.
- SENART (E.) — *Lettre à M. le Directeur de l'École Franç. d'Extr.-Orient*, 9-11. — Sur le ms. Outreuil de Rhins, 34. — Sur deux ouvrages de M. Leclère, 45-46. — Sur un ouvrage de M. Aymonier, 46-47. — Note sur quelques fragments d'inscription du Turfan, 47-48. — A new fragment of the thirteenth Edict of Piyadasi at Girnar, 51. — Bouddhisme et Yoga, 152-153. — Sur le Bull. du Comité de l'Asie française, 383. — Sur le Bull. de l'École Franç. d'Extr.-Orient, 390. — Les Abhisambuddhagâthâs dans le Jâtaka pâli, 397-398.
- Shanghai. Chronique, 416.
- Shay-po. V. Schlegel.
- Sibérie. V. Leroy-Beaulieu.
- Sindo-ephtalites (monnaies). V. Specht.
- Singhalaises (littérature et langue). V. Geiger.
- Sitzungsberichte der K. P. Academie der Wissenschaften, 155-157.
- Skeat*. Malay Magic, 153.
- Smith (V. A.)*. Crāvasti, 49-50. — The Buddhist monastery at Sohnâg in the Gorakhpur district, 51. — The Jain stûpa and other antiquities of Mathurâ, 375-376. — The authorship of the Piyadasi inscriptions, 399-400.
- Snouck Hurgronje*. Islam und Phonograph, 56.
- Sohnâg. V. V. A. Smith.
- Soma. V. Regnaud.
- Son Phông. V. Durand.
- Specht*. Du déchiffrement des monnaies sindo-ephtalites, 398.
- Speyer*. Vedische und sanscrit syntax, 394.
- Stefani (de)*. La novellina jainica di Madirāvati, 57.
- Strin (W. A.)*. A sanskrit deed of sale concerning a Kaçmîrian Mahâbhârata Manuscript, 51. Notes on an archaeological tour in South Bihâr and Hazâribâgh, 275. — Archaeological discoveries in the neighbourhood of the Niyâ River, 400.
- Stœnner*. Das Mantrabrahmana, 1 Prapâthaka, 260.
- Stûpa. Hârîti-Stûpa, 341-344. — jaina de Mathurâ, v. V. A. Smith.
- Sumatra. V. Schlegel.
- Svât. V. Grünwedel.
- Tagara. V. Fleet.
- Takkola. V. St Andrew St John.
- TCHANG (R. P. Mathias). — *Tableau des Souverains de Nan-tchao*, 312-321.
- Târ. V. Fleet
- Thé (tribu), 301.
- Thibaut*. Astronomie, Astrologie und Mathematik [in Indien], 396-397.
- Thomas (E.-W.)* The Jânakiharana of Kumara'âsa, 274.
- Thomsen (F.)*. Inscriptions de l'Oukhou, 52.
- Tibet. Chronique, 416. Religion, v. Grünwedel, Laufer.
- Tijdschrift voor indische Taal-, Land- en Volkenkunde, 55-56, 157-158, 279, 404.

- Tobar*. Inscriptions juives de K'ai-tong-Fou. 263-264.
- Tokirai*. Wer ist der Bhikṣu Kun-tou-po-han ? 403.
- Tonkin*. Chronique, 59-60, 162-167, 414. Commission des Antiquités du —, 414, 417-418. Tonkinois, v. Dumoutier.
- Toradja*. V. Kruijt.
- Tournier*. Notice sur le Laos Français, 36-37.
- T'oung-Pao*, 53-54, 276-278.
- T'oung Tche*. V. H. Cordier.
- Tsien-fo-tong*. V. Bonin.
- Turfan*. V. Senart.
- Upāsakajanānkāra*. V. Barnett.
- Vāgbhaṭa*. V. P. Cordier.
- Vaisali*. V. Hoey.
- Vasu* (babu N.-N.). The Manahali copper-plate inscription of Madanapāladeva. 53.
- Vata-sāvitrī-vrata*. V. Allen.
- Veda*, v. Oldenberg. Atharva-Veda, v. Bühler. Ṛg-Veda, v. Regnaud. Syntaxe védique, v. Speyer. Rituel —, v. Hillebrandt. Hymnes — s, v. Bloomfield.
- Vidyabushana* (*Satiḥ Chandra Acharya*). Mahāyāna and Hinayāna. 50.
- Vieng-Chan*. V. Lunet de Lajonquière.
- Viṣṇuisme chez les Chams*. 18-22.
- Vissière*. L'Odyssee d'un prince chinois. 54.
- Waddell*. The tribes of the Brahmaputra Valley. 401-402.
- Wang Huen-Ts'e*. V. S. Lévi.
- Weber* (A.) The Caṭruṅjaya-Mahātmyam. 402. — On the history of religion in India. 403.
- Yaçovarman*. V. Aymonier.
- Yoga*. V. Garbe, Senart.
- Zachariæ*. Die indischen Wörterbücher (Koça). 394.
- Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 56, 157. 278-279, 403-404.
- Zilva Wickremasinghe* (*de*). The semitic origin of the indian alphabet. 274.
-

# TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

<i>Lettrine.</i> — DVĀRAPĀLA ( <i>Art cham</i> ) . . . . .	1
Fig. 1. — UMĀ ( <i>id.</i> ) . . . . .	15
Fig. 2. — GAṆEÇA ( <i>id.</i> ) . . . . .	16
Fig. 3. — NANDIN ( <i>id.</i> ) . . . . .	17
Fig. 4. — VIṢṆU ( <i>id.</i> ) . . . . .	19
Fig. 5. — LAKṢMI ( <i>id.</i> ) . . . . .	20
Fig. 6. — LAKṢMI ( <i>id.</i> ) . . . . .	21
Fig. 7. — BUDDHA ( <i>id.</i> ) . . . . .	23
Fig. 8. — BODHISATTVA ( <i>id.</i> ) . . . . .	24
Fig. 9. — SCEAU D'ARGILE: ĐAGOBA ( <i>id.</i> ) . . . . .	25
Fig. 10. — » » AVALOKITEṢVARA ( <i>id.</i> ) . . . . .	25
Fig. 11. — » » BODHISATTVA À QUATRE BRAS ( <i>id.</i> ) . . . . .	25
Fig. 12. — » » TĀRĀ À QUATRE BRAS ( <i>id.</i> ) . . . . .	26
<i>Cul-de-lampe.</i> — YAKṢA ? ( <i>id.</i> ) . . . . .	26
Fig. 14. — PLAN DE VIHĀRA ( <i>Art laotien</i> ) . . . . .	102
Fig. 15. — AUTRE PLAN DE VIHĀRA ( <i>id.</i> ) . . . . .	103
Fig. 16. — TYPE DE TOITURE ( <i>id.</i> ) . . . . .	103
Fig. 17. — AUTRE TYPE DE TOITURE ( <i>id.</i> ) . . . . .	103
Fig. 18. — BIBLIOTHEQUE ( <i>id.</i> ) . . . . .	104
Fig. 19. — BIBLIOTHEQUE DE THAT ( <i>id.</i> ) . . . . .	105
Fig. 20. — ORNEMENTATION DES PIEDS-DROITS ( <i>id.</i> ) . . . . .	105
Fig. 21. — STATUE BUDDHIQUE ( <i>id.</i> ) . . . . .	106
Fig. 22. — AUTRES STATUES BUDDHIQUES ( <i>id.</i> ) . . . . .	114
Fig. 23. — PANNEAU DE BOIS SCULPTÉ ( <i>id.</i> ) . . . . .	116
Fig. 24. — CHAPITEAU ( <i>id.</i> ) . . . . .	117
Fig. 25. — URNE FUNÉRAIRE ( <i>Art sino-annamite</i> ) . . . . .	163
Fig. 26. — GEMME, BRACELET ET FRAGMENT DE MIROIR ( <i>id.</i> ) . . . . .	164

Fig. 27. — TERRES CUITES ORNEMENTALES ( <i>id.</i> ) . . . . .	165
Fig. 28. — AUTRES BRIQUES ORNÉES ( <i>id.</i> ). . . . .	166
Fig. 29. — ELÉPHANTS DU ROI ( <i>Cambodge</i> ). . . . .	233
Fig. 30. — CHEVAUX DE MANDARINS ( <i>id.</i> ) . . . . .	233
Fig. 31. — DÉFILÉ DE PRUVANGS ( <i>id.</i> ) . . . . .	235
Fig. 32. — MANDARINS EN COSTUME ( <i>id.</i> ) . . . . .	235
Fig. 33. — LE PRINCE CHANDALEKHA PORTÉ SUR LE YANAMAT D'OR ( <i>id.</i> ) . . . . .	237
Fig. 34. — FEMMES DU PALAIS ( <i>id.</i> ). . . . .	239
Fig. 35. — FILLETES DE MANDARINS ( <i>id.</i> ). . . . .	239
Fig. 36. — DÉFILÉ DU CORTÈGE ( <i>id.</i> ) . . . . .	241
Fig. 37. — LE PHNOM KA LAS À L'INTÉRIEUR DU PALAIS ( <i>id.</i> ) . . . . .	241
Fig. 38. — DISPERSION DU CORTÈGE: LA MAYURICHATT ( <i>id.</i> ). . . . .	243
Fig. 39. — ÉTAGE D'UNE TOUR CHAME (CROQUIS THÉORIQUE) ( <i>Art cham</i> ) . . . . .	248
Fig. 40. — ACROTÈRE MUNIE DE SON TENON DE QUEUE ( <i>id.</i> ) . . . . .	251
Fig. 41. — EX. D'OPPOSITION SYMÉTRIQUE DES PROFILS ( <i>id.</i> ). . . . .	253
Fig. 42. — EXEMPLE DES MODIFICATIONS D'IMPOTANCE ET DE NIVEAU D'UN MÊME PROFIL ( <i>id.</i> ) . . . . .	254
Fig. 43. — ACROTÈRE ( <i>id.</i> ) . . . . .	255
Fig. 44. — PILETTE A OGIVE ( <i>id.</i> ) . . . . .	256
Fig. 45. — FRAGMENTS DE SCULPTURE CHAMS ( <i>id.</i> ) . . . . .	257
Fig. 46. — JEUNES MARIÉS BOLOVEN ( <i>Documents ethnographiques</i> ). . . . .	292
Fig. 47. — GUERRIERS NIAHEUN ( <i>id.</i> ) . . . . .	294
Fig. 48. — PROFIL DE NIAHEUN ( <i>id.</i> ) . . . . .	295
Fig. 49. — TISSEUSE ALAK ( <i>id.</i> ). . . . .	296
Fig. 50. — VILLAGE ALAK (BAN KASSANG FÈ DAN) ( <i>id.</i> ). . . . .	298
Fig. 51. — TYPES DE KHA LAVÉ ( <i>id.</i> ) . . . . .	299
Fig. 52. — CIMETIÈRE CHEZ LES THÉ ( <i>id.</i> ) . . . . .	302
Fig. 53. — MAISON COMMUNE CHEZ LES BAHNAR ( <i>id.</i> ) . . . . .	305
Fig. 54. — SPÉCIMENS DE TOMBEAUX ( <i>id.</i> ). . . . .	310
Fig. 55. — VOYAGEUR CHINOIS ( <i>Document d'archéologie indienne</i> ). . . . .	323
Fig. 56. — VASE À AUMÔNES DU BUDDHA ( <i>id.</i> ). . . . .	328
Fig. 57. — PURUŞAPURA ET LE KANIŞKA-CAITYA ( <i>id.</i> ) . . . . .	331
Fig. 58. — PUŞKARĀVATĪ ( <i>id.</i> ) . . . . .	334
Fig. 59. — BĀLĀ-HIŞĀR (STŪPA DE L'OFFRANDE DES YEUX) ( <i>id.</i> ) . . . . .	337
Fig. 60. — HĀRITĪ ( <i>id.</i> ) . . . . .	342
Fig. 61. — RUINES DU SANCTUAIRE DE HĀRITĪ ( <i>id.</i> ) . . . . .	343
Fig. 62. — LE ÇYĀMA-JĀTAKA ( <i>id.</i> ) . . . . .	344

Fig. 63. — PÉRIANO-DHÈRĪ ( <i>id.</i> ) . . . . .	346
Fig. 64. — PO-LOU-CHA ( <i>id.</i> ) . . . . .	349
Fig. 65. — VIÇVANTARA-JĀTAKA ( <i>id.</i> ) . . . . .	350
Fig. 66. — ČANAKA-DHÈRĪ ( <i>id.</i> ) . . . . .	352
Fig. 67. — KANAKA-CAITYA ( <i>id.</i> ) . . . . .	352
Fig. 68. — LA COLLINE DE VIÇVANTARA ( <i>id.</i> ) . . . . .	355
Fig. 70. — PROFIL DES COLLINES DE KARAMĀR ET DE MÈKHA-SANDA ( <i>id.</i> ) . . . . .	361
Fig. 71. — SOMMET DE KARAMĀR, VU DE MÈKHA-SANDA ( <i>id.</i> ) . . . . .	363
Fig. 72. — VASE, URNE ET CASSETTE ( <i>Art cham.</i> ) . . . . .	409
Fig. 73. — DÉTAILS DE VASES ET DE BIJOUX ( <i>id.</i> ) . . . . .	410
Fig. 74. — STATUE ČIVAĪTE ( <i>id.</i> ) . . . . .	411
Fig. 75. — AUTRE STATUE ČIVAĪTE ( <i>id.</i> ) . . . . .	412

## HORS TEXTE

PLAN DE VIEN-CHAN (LAOS) . . . . .	après p. 100
CARTE DE L'ITINÉRAIRE DE M. LAVALLÉE DE BAN-MUANG A QUI-NHON . . . . .	après p. 310
CARTE ARCHÉOLOGIQUE DU GANDHĀRA ET DE L'UDYĀNA MÉRIDIONAL . . . . .	après p. 368

---

# TABLE DES MATIÈRES

N° 1, Janvier 1901

AVERTISSEMENT . . . . .	I
I. — L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.	
I. — Lettre de M. A. BARTH. . . . .	1
II. — Mes souhaits pour l'École Française d'Extrême-Orient, par M. M. BRÉAL. . . . .	7
III. — Lettre de M. É. SENART. . . . .	9
II. — LA RELIGION DES CHAMS D'APRÈS LES MONUMENTS, étude suivie d'un INVENTAIRE SOMMAIRE DES MONUMENTS CHAMS DE L'ANNAM, par M. L. FINOT. . . . .	12
BIBLIOGRAPHIE.	
I. -- REVUE DES LIVRES.	
Actes du XI <sup>e</sup> Congrès des Orientalistes. . . . .	34
<i>Cap. Cupet.</i> Voyages au Laos et chez les sauvages du Sud-Est de l'Indo-Chine. . . . .	36
Notice sur le Laos français . . . . .	36
<i>P. Lefèvre-Pontalis.</i> Recueil de talismans laotiens . . . . .	37
<i>A. Raquez.</i> Au pays des pagodes . . . . .	37
<i>E. Lagrillière-Beaulieu.</i> A travers l'Indo-Chine . . . . .	38
<i>J. Chailley-Bert.</i> Java et ses habitants . . . . .	38
<i>H.-L. Jammes.</i> Au pays annamite ; Souvenirs du pays d'Annam . . . . .	39
<i>Pierre-Leroy Beaulieu.</i> La rénovation de l'Asie . . . . .	40
<i>M<sup>re</sup> Mossard.</i> L'annamite appris en quatre leçons et vingt fables . . . . .	41
<i>G. Dumoutier.</i> De la condition morale des Annamites du Tonkin. . . . .	41
<i>E. Bonhoure.</i> L'Indo-Chine. . . . .	42
II. — REVUE DES PÉRIODIQUES.	
C. R. des séances de l'Acad. des Inscriptions. . . . .	43
Journ. asiatique. . . . .	47
Revue de l'histoire des religions. . . . .	49
Bull. de géographie historique et descriptive. . . . .	49
Journ. of the Royal Asiatic Society. . . . .	49
Journ. of the Ceylon Branch of the Roy. As. Soc. . . . .	52
Journ. of the Straits Branch of the Roy. As. Soc. . . . .	52
Journal of the China Branch of the Roy. As. Soc. . . . .	52
Journ. of the As. Soc. of Bengal. . . . .	53
Indian Antiquary . . . . .	53
T'oung-Pao . . . . .	53
Tijdschrift voor indische Taal —, Land — en Volkenkunde . . . . .	55
Zeitschr. der Deutsch. Morgenl. Gesellschaft . . . . .	56
Giornale della Società Asiatica Italiana . . . . .	57
CHRONIQUE. — France. . . . .	58
Indo-Chine. . . . .	58
Inde . . . . .	60
Chine. . . . .	64
Angleterre . . . . .	64
Documents administratifs. . . . .	67

N° 2, Avril 1901

I. — ÉTUDES SUR LES TONKINOIS: L'HABITATION, LA SCULPTURE, L'INCRUSTATION, par M.G. DUMOUTIER . . . . .	81
II. — VIENG-CHAN, LA VILLE ET LES PAGODES, par le capitaine LUNET DE LAJONQUIÈRE.	99
III. — CROYANCES ET DICTONS POPULAIRES DE LA VALLÉE DU NGUÛN-SÛN, par le R. P. CADIÈRE . . . . .	119
BIBLIOGRAPHIE.	
I. REVUE DES LIVRES.	
<i>J. Bonet.</i> Dictionnaire annamite-français. . . . .	140
L'Année sociologique, 1898 et 1899. . . . .	143
<i>T. W. Rhys Davids.</i> Dialogues of the Buddha . . . . .	143
<i>A. Grünwedel.</i> Mythologie du Bouddhisme au Tibet et en Mongolie . . . . .	144
<i>M. Courant.</i> Catalogue des livres chinois, coréens, japonais, etc., de la Biblio- thèque Nationale. . . . .	145
<i>C. Madrolle.</i> Haï-nan et le côté continentale voisine. . . . .	146
<i>J. Groneman.</i> De Hindoe Bouwvallen in de Parambanan Vlakte . . . . .	147
II. REVUE DES PÉRIODIQUES.	
C. R. des séances de l'Acad. des Inscriptions . . . . .	148
Journ. asiatique. . . . .	150
Revue de l'histoire des religions. . . . .	151
Mélusine. . . . .	153
Journ. of the Roy. As. Soc. . . . .	153
Journ. of the Ceylon Branch of the Roy. As. Soc. . . . .	154
Journ. of the North China Branch of the Roy. As. Soc. . . . .	154
Indian Antiquary . . . . .	155
Sitzungsb. der K. P. Acad. der Wissensch. zu Berlin . . . . .	155
Zeitschr. der Deutsch. Morgenl. Gesellschaft. . . . .	157
Tijdschrift voor indische Taal —, Land — en Volkenkunde. . . . .	157
CHRONIQUE. — Indo-Chine. . . . .	159
Inde . . . . .	167
Asie centrale. . . . .	167
Documents administratifs . . . . .	170

N° 3, Juillet 1901

I. — CROYANCES ET DICTONS POPULAIRES DE LA VALLÉE DU NGUÛN-SÛN, par le R. P. CADIÈRE ( <i>fin</i> ). . . . .	183
II. — LA FÊTE DE LA TONSURE D'UN PRINCE ROYAL A PHNOM-PENH, en mai 1901.	
1° NOTICE, par M. A. LECLÈRE . . . . .	208
2° DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES, par M. H. DUFOUR. . . . .	231
III. — CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ARCHITECTURE CHAME, par M. H. PARMENTIER. . . . .	245
BIBLIOGRAPHIE.	
I. REVUE DES LIVRES.	
<i>A. V. Kathacate.</i> Report on the search for skr. mss. in the Bombay presidency. . . . .	259
<i>M. Haraprasād Shāstrī.</i> Report on the search of skr. mss. . . . .	259
<i>C. Joret.</i> La flore de l'Inde. . . . .	260
<i>H. Stönnner.</i> Das Mantrabrahmana . . . . .	260

<i>L. C. Louvet.</i> Mgr d'Adran . . . . .	261
Monographie de la province de Bièn-hoà. . . . .	262
<i>J. Tobar.</i> Inscript. juives de K'ai-fong-Fou. . . . .	263
<i>E.H. Parker.</i> China . . . . .	264
<i>A. Debesse.</i> Petit dictionnaire chinois-français. . . . .	265
<i>Lagurue.</i> Éléments de langue chinoise, dialecte cantonnais. . . . .	265
<i>H. Oldenberg.</i> Aus Indien und Iran . . . . .	266
<b>II. REVUE DES PÉRIODIQUES.</b>	
C. R. des séances de l'Acad. des Inscriptions . . . . .	267
Journ. asiatique. . . . .	269
Mélusine . . . . .	270
Bull. de géographie historique et descriptive . . . . .	271
Revue de l'histoire des religions. . . . .	272
Revue de l'Université de Bruxelles . . . . .	273
Journ. of the Roy. As. Soc . . . . .	274
Indian Antiquary . . . . .	275
Journ. of the American Oriental Soc. . . . .	276
The Orient . . . . .	276
T'oung-Pao . . . . .	276
Zeitschrift. der Deutsch. Morgenl. Gesellschaft . . . . .	278
Tijdschrift voor indische Taal —, Land — en Volkenkunde. . . . .	279
Notulen . . . . .	279
Mém. de la Section Orient. de la Soc. Imp. Russe d'Archéologie . . . . .	280
<b>CHRONIQUE. — Indo-Chine.</b> . . . . .	282
Inde . . . . .	285
Japon. . . . .	288
Java . . . . .	288
Documents administratifs . . . . .	289

**N° 4, Octobre 1901**

<b>I. — NOTES ETHNOGRAPHIQUES SUR DIVERSES TRIBUS DU SUD-EST DE L'INDO-CHINÉ,</b> par M. A. LAVALLÉE. . . . .	291
<b>II. — TABLEAU DES SOUVERAINS DE NAN-TCHAO,</b> par le R. P. MATHIAS TCHANG, S. J. . . . .	312
<b>III. — NOTES SUR LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE DU GANDHÀRA (COMMENTAIRE À UN CHAPITRE DE HIUEN-TSANG),</b> par M. A. FOUCHER. . . . .	322

**BIBLIOGRAPHIE.**

**I. REVUE DES LIVRES.**

<i>Schmeltz.</i> Rijks ethnographisch Museum te Leiden . . . . .	370
<i>H. Kern.</i> Rāmāyaṇa oudjavaansch Heldendicht . . . . .	370
<i>De Pimodan.</i> Promenades en Extrême-Orient. . . . .	371
<i>A. Pavie.</i> Exposé des travaux de la mission Pavie . . . . .	372
<i>Pischel.</i> Grammatik der Prakritsprachen. . . . .	372
<i>C. Geiger.</i> Litteratur und Sprache der Singhalesen. . . . .	374
<i>M. Courant.</i> En Chine. . . . .	374
<i>F. A. Smith.</i> The Jain stūpa and other antiquities of Mathurā . . . . .	375
Annuaire général de l'Indo-Chine. . . . .	376

II. REVUE DES PÉRIODIQUES.

C. R. de l'Acad. des Inscriptions. . . . .	378
Journal des Savants. . . . .	391
Journ. asiatique. . . . .	397
Revue de l'histoire des religions. . . . .	398
Journ. of the Roy. As. Soc. . . . .	399
Journ. of the Ceylon Branch of the Roy. As. Soc. . . . .	400
Journ. of the As. Soc. of Bengal. . . . .	401
Indian Antiquary . . . . .	402
The Orient . . . . .	403
Zeitschr. der Deutsch. Morgenl. Gesellschaft . . . . .	403
Tijdschrift voor indische Taal —, Land — en Volkenkunde . . . . .	404
Bijdragen tot de Taal —, Land — en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië . . . . .	405
CHRONIQUE. — Indo-Chine. . . . .	406
Inde . . . . .	414
Chine. . . . .	416
Documents administratifs . . . . .	417
INDEX ANALYTIQUE. . . . .	419
TABLE DES ILLUSTRATIONS . . . . .	427
TABLE DES MATIÈRES . . . . .	431

---

## ERRATUM

---

- Page 54, ligne 24. *Au lieu de 寶 lire 實.*
- Page 54, ligne 41. *Au lieu de 波 lire 波.*
- Page 54, ligne 42. *Au lieu du premier caractère chinois de cette ligne lire 劇.*
- Page 117. *La figure 24 a été reproduite à l'envers.*
- Page 144, ligne 45. *Au lieu de administratif lire admiratif.*
- Page 264, ligne 4 de la note. *Au lieu de 安 lire 按.*
- Page 276, ligne 34. *Supplétez T'oung Pao en tête de la ligne.*
- Page 282, ligne 32. *Au lieu de 初 lire 初.*
- Page 282, ligne 32. *Au lieu de biền truyện lire biền liệt truyện.*
- Page 396, ligne 18. *Au lieu de Bohien lire Bohlen.*